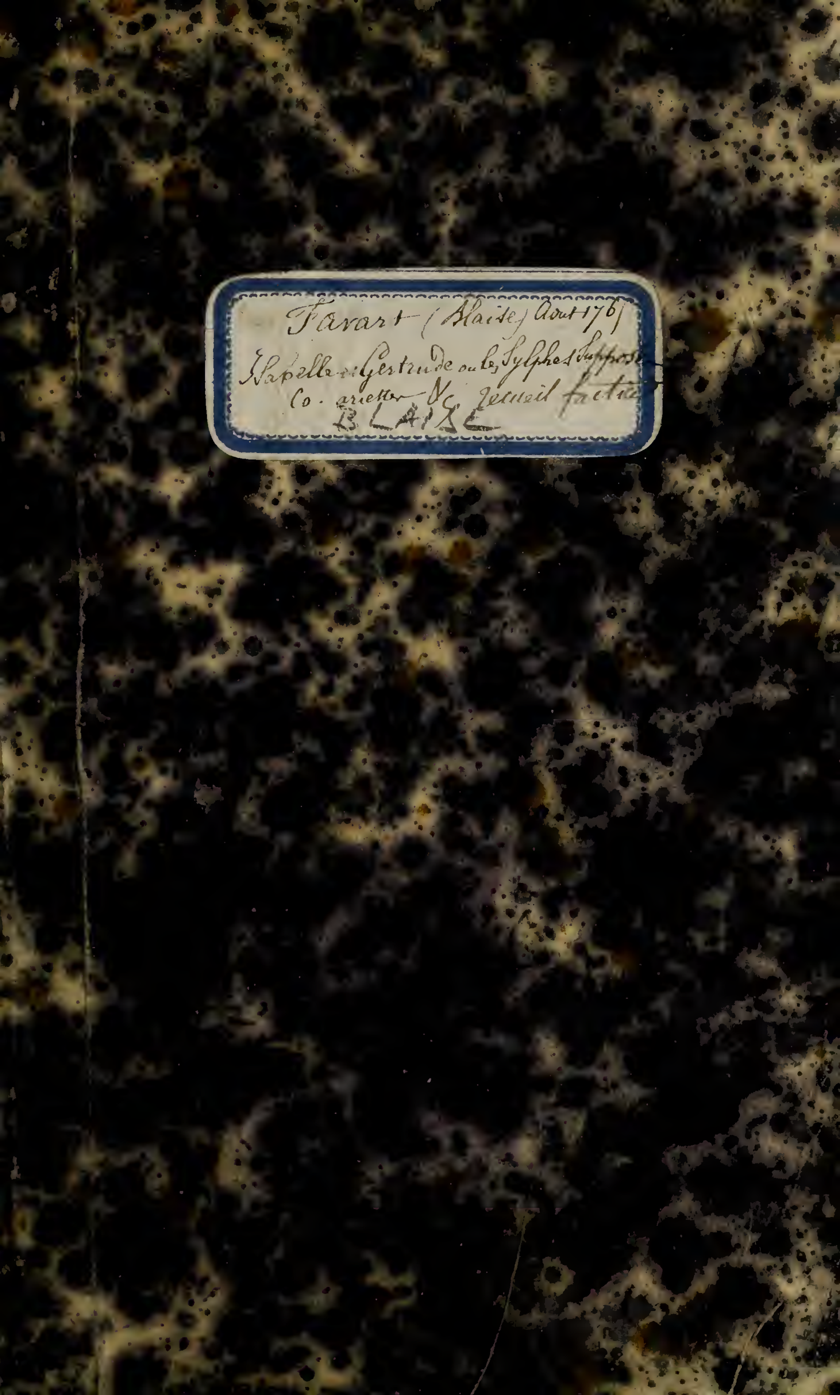
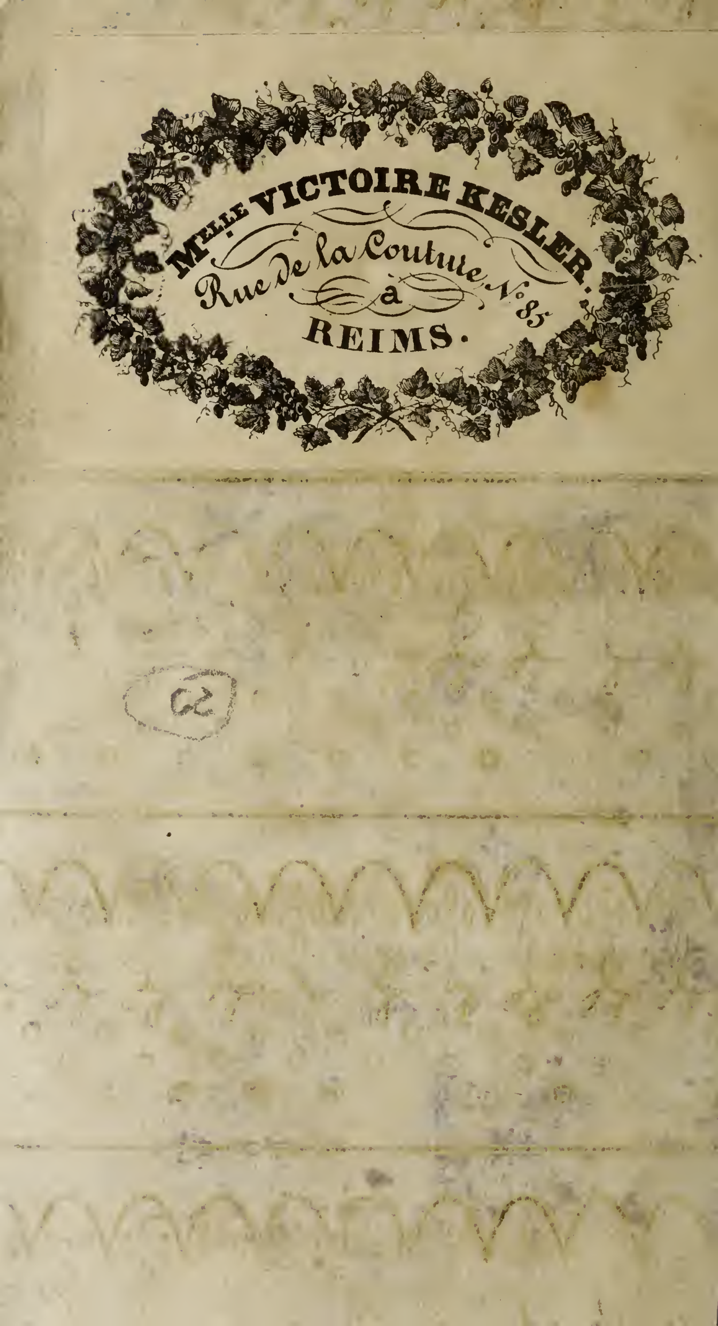

Favart (Blaise) Aout 1761
Isabelle et Gertrude ou les Sylphes supposés
Co. ariettes V. Recueil factice
BLAISE


Mlle VICTOIRE KESLER.
Rue de la Couture, N° 85
à
REIMS.

ISABELLE
ET GERTRUDE,
OU
LES SYLPHES SUPPOSÉS,

Comédie en un Acte,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Par M. Favart.

La Musique est de M. Blaise.

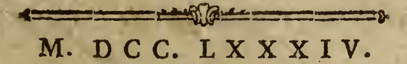
Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 14 Août 1765.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.



A PARIS,

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S.-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

DUPRÉ.
DORLIS.
Madame GERTRUDE.
ISABELLE.
Madame FURET.
AMBROISE, Jardinier, qui ne paroît pas.

Le Théâtre représente un Jardin agréable, mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite est un Pavillon d'architecture, sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six dégrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais : ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Salon, meublé avec élégance; on y découvre une Toilette & deux Siéges. Il y a une porte secrette, qui répond à un petit sentier, couvert de Myrthes, de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune, qui est dans son plein, paroît au dessus des arbres & éclaire tout le Jardin.

La Scène est dans la Maison de madame Gertrude.



ISABELLE ET GERTRUDE, OU LES SYLPHES SUPPOSÉS.

SCENE PREMIERE.

On joue une Ouverture, pendant laquelle on voit Dupré couvert d'un manteau, avec une Lanterne ſourde à la main, monter par le petit eſcalier dérobé & entrer avec myſtère dans le Pavillon, qui paroît éclairé un inſtant après.

DORLIS.

LE cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner ?... Si je ſavois le réduit qu'elle habite.... ſi je ſavois.... je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Raſſurons-nous. Quoiqu'il ſoit encore de bonne heure, tout le monde doit être déjà retiré dans une maiſon auſſi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur ſenſible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE.

O nuit, charmante nuit! ſois propice à l'Amour,
Et tu ſeras pour moi plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs inſenſibles,
Et laiſſez-nous jouir des plus heureux momens.
O nuit! ſous tes ombres paiſibles,
Aſſoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu ſolitaire
L'objet de mes plus chers deſirs;
Cache l'amour & ſes plaiſirs
Sous le voile épais du myſtère.
Mon cœur languit dans la ſouffrance.
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfère mon tourment
Au néant de l'indifférence.
O nuit! &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: Si j'y montois pour découvrir....

(Il monte ſur un arbre)

SCENE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit:*

IL n'eſt que neuf heures & demie. Il n'eſt pas ſi tard que je penſois.

DORLIS, *ſur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure: à quoi m'occuper en l'attendant? Voilà un livre à côté de ce pot de rouge: *les Penſées de Sénéque*. La morale s'accorde toujours avec le deſir de plaire.

DORLIS.

Deſcendons.

DUPRÉ.

Quel eſt cet autre ouvert, & marqué par une

mouche de velours? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour consiste simplement dans l'union des ames.* Au diable soit l'ouvrage; il n'a rien de solide. *Notes sur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des substances Aériennes.* On reconnoît toujours les gens au choix de leurs livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumière.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'est un homme.

DUPRÉ.

C'est elle : venez, venez donc, madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude!

(Dorlis, en voulant se sauver, renverse une chaise de jardin.)

DUPRÉ.

Qui va là? Que vois-je! c'est Dorlis.

DORLIS.

C'est vous, mon oncle Dupré?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*A part*) Vient-il pour m'espionner?

DORLIS.

Madame Gertrude est-elle là?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non; pourquoi?

DORLIS.

Ah! mon cher oncle, je me confie à vous; ne lui dites pas que j'aime sa fille.

DUPRÉ, *à part.*

Il me rassure. (*Haut*) Tu aimes sa fille ? Ah! je savois, je savois bien ; & c'est pour te surprendre que je viens ici tous les soirs.

DORLIS.

Tous les soirs? pour me surprendre? Allons, allons, mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'est la première fois que je me hasarde....

DUPRÉ.

Comment as-tu pu t'introduire ?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRÉ.

C'est une des clefs de ma Bibliothèque : rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre bibliothèque ?

DUPRÉ.

Rends-la-moi tout-à-l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon oncle; mais...

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non; reste. (*A part*) J'ai encore le temps de l'interroger.... (*Haut*) Isabelle est-elle d'intelligence ?

DORLIS.

Non; je ne lui ai jamais parlé : vous savez qu'elle ne sort point sans sa mère, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il est vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon oncle.

DUPRÉ.

Tu n'es qu'un petit ſot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'eſt point ſot à vingt ans.

DUPRÉ.

Et tu crois qu'Iſabelle? ....

DORLIS.

AIR.

De ſa modeſte mère
Elle a ſaiſi le goût.
L'œil perçant du myſtère
Ne voit rien, & voit tout.
Ses timides prunelles
Se gliſſant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

DUPRÉ.

Hon, hon.

DORLIS.

Doucement tourmentée
De ſes quinze ou ſeize ans,
Tendrement agitée
De ſes tranſports naiſſans;
Ne penſant point encore,
Mais cherchant à penſer;
D'un deſir qu'elle ignore
Elle ſe ſent preſſer.

DUPRÉ.

Hé bien?

DORLIS.

Lorſque je ſuis près d'elle,
Je la vois qui rougit.
Son embarras décèle
Que le penchant agit.
N'eſt-il donc pas poſſible
Qu'elle approuve mon feu?
Pour une âme ſenſible,
Rougir eſt un aveu.

DORLIS.

Oui dà!

DORLIS.

Quand les yeux ſe répondent,
Ce langage eſt bien sûr.
Quand leurs traits ſe confondent,
Il n'eſt plus rien d'obſcur.
Nos paupières baiſſées,
Nos regards n'en font qu'un;
Ames, cœurs & penſées,
Alors, tout eſt commun.

DUPRÉ.

Il a raiſon... *(Haut)* Mais qu'eſpères-tu?

ARIETTE.

Téméraire!
Tu n'y penſes pas.
Hélas! hélas!
Que vas-tu faire?
Reſpecte d'innocens appas.
Téméraire!
Tu n'y penſes pas.
Hélas! hélas!
Quel eſpoir te conduit?
Tu vas affliger une Mère,
Une Mère ſi chère!
De tous ſes ſoins veux-tu ravir le fruit?
Pourquoi troubler la paix d'une famille?
Tu ſuis dans l'air
Un éclair
Qui brille;
Et tu ne vois pas,
Hélas!
Des abymes ſous tes pas.
Téméraire! tu n'y penſes pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vues ſont légitimes, & l'amour le plus sûr, le plus conſtant...

DUPRÉ.

A quoi ton amour te fervira-t-il ? Madame Gertrude deftine fa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah ! quel dommage ! Et vous fouffririez ?... Vous qui avez tant de pouvoir fur l'efprit de madame Gertrude !

DUPRÉ.

Moi ! que veux-tu dire ?

DORLIS.

Eh ! là, là. J'aime, & je me connois en Amans : vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRÉ.

Tu penfes que l'honnête madame Gertrude ?...

DORLIS.

Les femmes honnêtes font plus fenfibles que les autres.

DUPRÉ.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle deffein de plaire ? Vois avec quelle fimplicité elle eft mife.

DORLIS.

ARIETTE.

Oui, oui, le fard de la beauté
Eft la décence & la fimplicité.
L'art eft de cacher l'art ; c'eft le moyen de plaire,
C'eft le point néceffaire.
Il faut la voir,
Cette dame Gertrude ;
C'eft un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir,
Avec fon grand mouchoir
Noir.

Il fe pliffe ou s'étend fous fes mains vertueufes ;
S'ajufte, s'arrondit, prend des formes heureufes,
Et ménage des jours des jours de volupté ;

Le blanc, le noir... l'œil en eſt enchanté.
Ainſi l'on voit, dans un bocage ſombre,
Les rayons du Soleil ſe jouer avec l'ombre.
Oui, oui; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

DUPRÉ.

Tais-toi, petit coquin; tu en ſais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il eſt vrai, madame Gertrude : je crois en être aimé de même, ſans qu'elle le ſache. Mais tiens, je n'en ſuis pas plus heureux: c'eſt une eſpèce de Philoſophe femelle de trente-ſix à trente-ſept ans, qui croit déjà qu'il n'eſt plus permis d'aimer à ſon âge; une Prude qui n'eſt point médiſante; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une averſion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puiſqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRÉ.

Elle ſe borne aux plaiſirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien ſingulière! ma foi, mon oncle; ſi j'étois à votre place...

DUPRÉ.

Laiſſe faire; je ne déſeſpère pas d'être bientôt ſon mari: va-t-en, nos intérêts ſont communs. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qui j'ai deſſein de te faire épouſer Iſabelle; c'eſt un parti qui te convient, tu lui conviens de même: mais laiſſe-moi agir; ne te mêle de rien & ſois ſage.

DORLIS.

Oh! oui, ſage, ſage, tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais, comment vous arrangez-vous pour votre compte avec madame Furet? On dit que...

DUPRÉ.

Ta, ta, on dit! je m'en embarraſſe peu;

DORLIS.

Prenez-y garde, c'eſt l'eſpion du quartier : elle eſt de bonne guète, cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE	DUPRÉ.	DORLIS.	Me. GERT.
	Sans être vu.	On frappe.	On ſonne.	
Holà, holà !	Qui va là ? qui va là.			N'ouvre à perſonne.
Holà, holà !	On y va, on y va.	Quel embarras !	Quel embarras !	N'ouvre donc pas.
Ne tardez pas.	Je ſuis là-bas.			

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumière)

SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

C'EST vous, madame Furet ! vous alarmez toute ma maiſon. Qui vous amène ſi tard ?

Madame FURET.

Si tard ! il n'eſt pas encore dix heures ; c'eſt le temps de la promenade & nous avons juſqu'à minuit.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici ? *(Haut)* Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure ; & vous avez bien vu que mon vieux Jardinier a été obligé de ſe relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en ſuis bien fâchée pour votre vieux Jardinier ; mais il eſt des cas....

Madame GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle hiſtoire ſcandaleuſe ?

Madame FURET.

Très-ſcandaleuſe, je vous en aſſure.

Madame GERTRUDE.

Eh! madame, pourquoi s'embarraſſer des affaires d'autrui? N'avons-nous pas aſſez des nôtres?

Madame FURET.

ARIETTE.

Eh! non, non, non, dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
Vous ne pouvez vous diſpenſer
De ſeconder l'exactitude
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non, dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
De ce devoir vous diſpenſer:
Car c'eſt enfin
Pour le bien du prochain,
Que je vais, que je vien,
Que je cours, que j'agis, que je veille.
Je viens d'apprendre à l'inſtant,
Un ſecret important:
Je vais vous le dire à l'oreille,
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

RÉCITATIF.

Pour ſuivre un amant téméraire,
Une jeune Penſionnaire
A ſauté les murs du couvent:
On l'a priſe avec ſon Galant.

DUO.

Madame GERTRUDE.

J'entends, j'entends, il faut ſe taire.

Madame FURET.

Fort bien, fort bien. Ne diſons rien!
Quand nous ſaurons tout le myſtère,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le ſcandale eſt toujours un bien.

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours toujours ſe taire :
Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire ;
Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir, il eſt peut-être déjà venu. Quel embarras !

Madame FURET.

Allons, allons, ranimez votre zèle ; on a amené ici tantôt devant monſieur Dupré, Juge de la prévôté, le jeune-homme & la jeune fille ; on dit qu'elle eſt du lieu. Courons nous informer...

Madame GERTRUDE.

Eh ! que vous importe ? ce n'eſt pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille ! non, Dieu merci ; je n'ai pas attendu qu'elle eut l'âge de raiſon pour la mettre en lieu sûr ; elle eſt élevée avec la plus grande ſévérité ; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je ſais qu'elle eſt bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'eſt pas ma fille non plus, je prends ſoin moi-même d'Iſabelle : Ainſi... bon ſoir, madame.

Madame FURET.

Comment ! bon ſoir...

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquiète que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais, depuis quelque temps, vous êtes bien indulgente, & ſi je ne vous connoiſſois pas, j'aurois des ſoupçons. Des femmes vertueuſes comme nous ne ſont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'ayent beſoin d'indulgence pour elles-mêmes ; vous m'entendez ?

Madame GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuſe créature ! (*Haut* & moi, ſi je ne vous connoiſſois pas, je croirois que vous n'ê-

tes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuſes à vos propres foibleſſes, mais à Dieu ne plaiſe.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'eſt pas de ſoi qu'il faut s'occuper; il faut s'oublier, ſe ſacrifier pour le bien général. Eh! tout ſeroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames aſſez courageuſes pour démaſquer le vice. C'eſt par-là que l'on opère de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Je ſuis ſur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin; c'eſt moi qui l'ai fait déshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conſeils on a donné tous ſes biens à d'honnêtes perſonnes qui ne ceſſeront de faire des vœux pour ſon amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah! quelle horreur!

Madame FURET.

Oui, c'étoit une horreur; & cette madame Doucet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit....

Madame GERTRUDE.

C'en eſt aſſez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne ſoyons au fait de l'aventure de la jeune Penſionnaire. Courons de ce pas chez monſieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouſer.

Madame GERTRUDE.

Vous épouſer! (*A part*) Je ſuis anéantie!

Madame FURET.

D'où vient cette ſurpriſe? Si vous avez juré de

ne jamais vous marier, moi je n'ai juré de rien. Eh! croyez-moi, vous ne feriez peut-être pas si mal de vous remarier, car....

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? Une femme prudente ne se marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raisonnable se marie quand elle en trouve l'occasion; c'est ce que j'ai bien dessein de faire, quand ce ne seroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdissement..... une foiblesse....

Madame FURET.

Une foiblesse! je ne vous abandonne point, je passerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela se passe; allons, je suis prête à vous suivre, puisque vous le voulez : (*A part*) c'est le moyen de m'en défaire.

Madame FURET.

Mais non, ne vous risquez point; c'est peut-être le serein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame GERTRUDE.

(*Madame Gertrude retient brusquement madame Furet, qui est prête à monter dans le Pavillon*)

Eh! non, non. Je me sens mieux. (*A part*) Ah! la maudite femme!

Madame FURET.

Que dites-vous?

Madame GERTRUDE.

Rien, rien; ma bonne amie, partons.

Madame FURET.

Prenons le plus court, passons par la fausse porte de votre jardin.

Madame GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*A part*) C'est par là qu'il vient : elle le rencontreroit peut-être. (*Haut*) Traversons plutôt la grand'rue.

Madame FURET.

Pourquoi?

Madame GERTRUDE.

C'eſt que cette porte eſt voiſine du bois. On dit qu'il rode là toute la nuit des gens mal-intentionnés.

Madame FURET.

Vous avez raiſon. J'oubliois de vous dire que l'on a vu pluſieurs fois un homme eſſayer des clefs à cette porte-là.

Madame GERTRUDE.

O Ciel! ſait-on qui c'eſt?

Madame FURET.

Je le ſaurai bientôt, j'ai mes eſpions: comme je dois être dans peu la femme de monſieur Dupré, je lui épargne déjà le ſoin de veiller ſur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous.... embraſſez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. *(A part)* Ah! ſi je pouvois, ſans bleſſer ma conſcience!

Madame FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occaſion de l'humilier! *(Haut)* Allez, ſoyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échappe à ma vigilance.
Vous devez calmer votre eſprit.
Je ſais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,
Tout ce qu'on penſe.
Je pénètre tous les ſecrets:
J'aurai ſoin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh! non, non; je vous en diſpenſe.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance...
Mais....
Rien n'échappe à ma vigilance, &c.

(Elles ſortent)

SCÈNE

SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

Mon oncle, mon oncle, elles ſont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore ?

DORLIS.

Elles ſont parties.

DUPRÉ.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux : nous voilà maîtres de la maiſon ; je pourrai lui parler, n'eſt-il pas vrai ?

DUPRÉ.

Point du tout : Iſabelle eſt enfermée ; & quand elle ne le feroit pas, crois-tu que ſa mère...

DORLIS.

Ah ! quelle cruelle mère !

DUPRÉ.

Elle a raiſon.

ARIETTE.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guète.
Du moment, dès qu'on l'abandonne,
De petits ſéducteurs un nombre l'environne,
Leur eſſain à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'inſtant
De ſurprendre un cœur innocent :
On les voit mépriſer un bien qu'elle regrette,
Quand ils ſont ſatisfaits.
Ainſi je répète

Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guète.

DORLIS.

Avec votre permiſſion, mon cher oncle, que je voye s'il ne me ſera pas poſſible de lui dire un mot.

DUPRÉ.

Ecoute : nous nous brouillerons très-ſérieuſement, ſi tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Iſabelle, vous aimez madame Gertrude; &, comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts ſont communs; vous avez mon ſecret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement: je n'ai fait que pouſſer la porte.

(Dorlis ſe retire dès qu'il entend madame Gertrude)

SCENE V.

DUPRÉ, madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chaſſerai, ſi vous oſez encore ouvrir à quelqu'un ſans mon ordre.

DUPRÉ.

Ah! ma chère madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, monſieur.

ARIETTE.

Rompons enſemble ;
Tout ſe raſſemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je ſuis à plaindre,
J'ai tout à craindre ;
Mais je vous vois
Pour la dernière fois.
Rompons enſemble, &c.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Alarmer, effrayer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

Ah ! que les gens
Sont bien méchans !
Je n'ai point cru
Le ſiècle ſi corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
Peut ſi fort alarmer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occaſion ! Tentons fortune pendant qu'ils ſont là.

DUPRÉ.

Que je ſache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, vous dis-je ; vous n'êtes plus digne de mon eſtime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher ?

Madame GERTRUDE.

Rien, monſieur.

DUPRÉ.

Mais encore ?

Madame GERTRUDE.

Eh! bien, tout, monfieur, tout. Allez trouver madame Furet; elle eft chez vous, elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet!

Madame GERTRUDE.

Après tout, que m'importe. Vous êtes votre maître. Epoufez-la, monfieur, époufez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde!

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez-vous pas promis?

DUPRÉ.

Rien. C'eft un projet qu'elle s'eft formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de foupçonner notre liaifon innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention feroit pardonnable: (*en s'adouciffant*) Me dites-vous vrai?

DUPRÉ.

Je vous le protefte.

Madame GERTRUDE.

Vous me raffûrez pour vous; mais je ne fuis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieufe,
Femme envieufe,
Aigre, bigote,
Cagote;
Oh! c'eft, en vérité,
Trois fléaux pour l'humanité.
Agiffante
Par oifiveté;
Médifante

Par vanité ;
Méchante
Par charité.
Oh ! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'humanité.

DUPRÉ.

Bon ! bon ! ma prudence mettroit en défaut cent Cerbères comme madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je ſuis dans une agitation qui m'ôte la force de me ſoutenir.

DUPRÉ.

Venez vous repoſer dans votre Pavillon.

(Elle monte dans ſon Pavillon ; Dupré lui donne un ſiége, elle s'aſſied, ôte ſa coiffe nonchalamment & ſoupire. Dupré prend la lumière qu'il avoit cachée, la remet ſur la table, avance une chaiſe pour lui, & ſe place à côté de madame Gertrude.)

SCENE VI.

DORLIS, *ſeul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point ; voyons encore par ici.

SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

Madame GERTRUDE.

ET ſincèrement vous n'avez point d'idées du mariage ?

DUPRÉ.

Mais, madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois ; aſſez ſouvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inſpirer ces idées?

DUPRÉ.

Si c'étoit vous, madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez..... vous n'y ſongez pas. Si vous m'épouſiez... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne ſerois plus digne de la perfection où j'aſpire.

DUPRÉ.

En ſeriez-vous moins heureuſe?

Madame GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent perſonne?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudroient.

ARIETTE.

Sans ſoucis, vivre pour ſoi,
Jouir de ſoi-même,
Faire du temps un bon emploi,
Etre heureux: voilà ma loi;
C'eſt un bon ſyſtème.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du temps je fais bon emploi,
Et quand je jouis de moi-même?
Que ſotte,
Dévote,
Bigote,
Jabotte,
Médiſe,
Mépriſe,
S'épuiſe
En aigreur;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquille, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de ſoi-même,

Voilà le ſyſtème
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'eſt le ſyſtème
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.

Je vous croyois une âme plus dégagée....

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, madame; mais....

ARIETTE.

En vous voyant, il ne m'eſt pas poſſible
De réſiſter à l'attrait du plaiſir ;
Si la Nature a fait mon cœur ſenſible,
Eſt-ce de moi que dépend un déſir ?
Un mot flatteur qui ſort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux ſéduiſans,
Et cette main, cette main que je touche....

(*Madame Gertrude, après s'être laiſſé toucher la main, la retire*)

Ah! tout en vous doit excuſer les ſens.

Madame GERTRUDE.

Monſieur Dupré, il eſt dangereux de raiſonner ſur ces ſortes de matières; laiſſons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même, madame, êtes-vous exempte des impreſſions?...

Madame GERTRUDE.

Moi!

DUPRÉ.

Vous reſpirez le parfum d'une roſe,
Et des oiſeaux le chant ſait vous ravir.
Sur votre ſein cette gaze eſt moins cloſe
Quand vous ſentez l'haleine du zéphir :
Cueillez un fruit, c'eſt votre goût qu'il flatte ;
Levez les yeux, vous admirez le jour :
Sur tous les ſens vous êtes délicate,
Et votre cœur ſe refuſe à l'amour!

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant !

DUPRÉ.

Bien naturel, & quand on eſt auſſi aimable que vous....

Madame GERTRUDE.

Ah! à mon âge, on ne l'eſt plus, on ne l'eſt plus.

DUPRÉ.

On ne l'eſt plus ! . . .

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela. Pour rectifier vos idées, liſez, je vous prie, les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entièrement, nous ceſſerons de nous voir.

DUPRÉ.

Ceſſer de nous voir ! ah ! liſons, liſons...

SCENE VIII.

ISABELLE, madame GERTRUDE, DUPRÉ.

ISABELLE.

ARIETTE.

Quel air pur ! le Ciel eſt tranquille,
La paix règne dans cet aſyle.
Quel air pur ! le Ciel eſt tranquille ;
Mais, hélas !
Mon cœur ne l'eſt pas.

Madame GERTRUDE, *à Dupré.*

Qu'en dites-vous ?

DUPRÉ.

Tout confirme votre ſyſtème : & je vois bien qu'il faut que je me corrige. *(Il prend la main de madame Gertrude)*.

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure; mais que faites-vous donc?

DUPRÉ.

Rien, rien; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baiſez ma main, monſieur!

DUPRÉ.

Point du tout: c'eſt pour m'accoutumer à triompher de moi-même, & c'eſt votre âme qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

ISABELLE.

Ma mère eſt ici avec quelqu'un!

DUPRÉ.

Et ces yeux ſi doux, que vous avez la bonté de fixer ſur les miens; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'eſt pas eux que j'admire; c'eſt encore votre âme, c'eſt cette candeur, cette vertu!

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

DUPRÉ.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore...

Madame GERTRUDE, *en ſoupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage! ah!

ISABELLE.

Ma mère ſoupire; elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez-vous encore ſi coupable?

Madame GERTRUDE.

Non; & puiſque vous penſez enfin comme je le déſire; Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mère eſt heureuſe; que je ſuis contente!

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, madame GERTRUDE, DUPRÉ.

DORLIS.

TOUTES mes recherches ſont inutiles; mais c'eſt elle, c'eſt elle-même; quel bonheur! St, ſt! (*Il tire Iſabelle par la robe; elle fait un cri*)

ISABELLE.

Ahi! (*Dorlis s'enfuit*)

Madame GERTRUDE.

(*A Dupré*) Diſparoiſſez pour un moment. (*Dupré ſe ſauve par la fauſſe porte du Pavillon*)

SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites-vous ici, ma fille?

ISABELLE.

Ma mère, je ne pouvois dormir, je me ſuis relevée; j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je ſuis deſcendue dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

(*A part*) J'ai oublié de la fermer; c'eſt cette madame Furet qui en eſt cauſe, elle m'a tourné la tête. (*Haut*) Vous êtes deſcendue ſans ma permiſſion?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mère.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez?

ISABELLE.

Oui, ma mère ; j'ai vu de la lumière dans votre Pavillon, je me ſuis approchée; je vous ai entendu ſoupirer, cela m'a fait de la peine ; & puis vous avez dit que vous étiez heureuſe, cela m'a fait plaiſir ; & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a ſemblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite viſionnaire : avez-vous vu quelqu'un avec moi ?

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit ! que me diſoit-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez, allez, remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mère, reſtons encore un moment : je vous prie de me dire une choſe.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel eſt donc ce Dupré qui rend les gens heureux ? Eſt-ce monſieur Dupré, le Juge de la Prévôté ?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée ! l'avez-vous vu ?

ISABELLE.

Non ; mais j'ai cru reconnoître ſa voix.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureuſement elle eſt ſimple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi penſez-vous donc, ma mère ?

Madame GERTRUDE.

Je ſonge à l'importance du ſecret que j'ai à vous révéler ; c'eſt un myſtère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi ſerment....

ISABELLE.

Il eſt tout fait; la volonté de ma mère eſt un ſerment pour moi.

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue eſt celle de monſieur Dupré, ſans être la ſienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez-vous pas lu le livre que je vous ai donné?

ISABELLE.

Ah! oui; le Comte de Gabalis, qui dit qu'il y a des Sylphes, des Eſprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amuſée; mais eſt-ce que tout cela eſt vrai?

Madame GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eu une conduite ſans reproche, quand la vertu ſeule a toujours dirigé nos actions & nos moindres penſées, ô ma chère fille! notre âme alors s'élève au-deſſus d'elle-même; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences ſupérieures à notre être, qui nous conſolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah! ma mère, j'ai grand beſoin auſſi de conſolation.

Madame GERTRUDE.

Vous! eh! que vous manque-t-il?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Déſirez-vous quelque choſe?

ISABELLE.

Je crois qu'oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi?

ISABELLE.

Je n'en ſais rien; mais.....

ARIETTE.

Un fecret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au fommeil;
Et le matin, à mon réveil,
Je fuis plus inquiète encore.
Je ne fais d'où vient ma langueur;
Mais je foupire,
Mais je défire.
Si rien ne fatisfait mon cœur,
Maman, maman, quel eft donc le bonheur?

Madame GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées; ce font des piéges de mauvais Génies.

ISABELLE.

De mauvais Génies! vous me faites trembler. Il eft bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Sylphes, des Efprits purs; mais je n'imagine pas comment des Efprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoiffent ordinairement fous une figure qui nous eft familière; comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de monfieur Dupré?

Madame GERTRUDE.

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit monfieur Dupré, quand on lui prend fa figure?

Madame GERTRUDE.

Il n'en fait rien, ce n'eft qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir jufqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on eft fage.

ISABELLE.

Ah! ma bonne maman, que vous me faites ai-

mer la vertu ! Mais si je suis bien sage, bien sage, aurai-je aussi une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Je l'espère, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un si rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui ; c'est là, ma chère enfant, que l'on trouve un abri sûr contre le souffle empoisonné d'un monde dangereux.

ARIETTE.

Comme une rose,
La naïve pudeur,
Quand on l'expose
Perd bientôt sa fraîcheur.
Ah ! pour flétrir l'éclat d'une si rare fleur,
Il faut si peu de chose !
Conserve donc l'honneur
Comme une rose.

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc aussi des Esprits Aëriens qui font le bonheur des filles ?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoissent en songe.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ; mais vous ne dormiez, pas vous, quand, tout à l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laissons cela, ma fille. Il est temps de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une chose à vous demander ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on sache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non, je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme

tout le monde n'eſt point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un myſtère pour n'humilier perſonne.

ISABELLE.

Ah! que c'eſt bien dit, maman! Je vais méditer là-deſſus juſqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'eſt fort bien; mais laiſſez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre ſanté m'inquiète; retirons-nous enſemble.

Madame GERTRUDE.

Soit. *(à part)* Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille! Je prends mon parti; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chère que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez donc? vous parlez toujours toute ſeule.

Madame GERTRUDE.

Paix! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir ſi tout eſt bien fermé; attendez-moi là, & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(Iſabelle réfléchit; & pendant ce temps, Dorlis paroît & ſuit des yeux madame Gertrude; enſuite il revient & ſe cache derrière un arbre)

HÉLAS! que n'ai-je aſſez de vertu pour mériter comme ma mère!.... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle fe promène dans le fond du jardin! profitons de l'occafion.

ARIETTE.

Ifabelle, Ifabelle!
ISABELLE.
Qui m'appelle? qui m'appelle?
DORLIS.
O ma chère Ifabelle!
Ne craignez rien d'un cœur fidelle.
ISABELLE.
Que ces accens me femblent doux!
DORLIS.
Ne craignez rien d'un cœur fidelle.
Il ne refpire,
Il ne foupire
Que pour vous.
ISABELLE, *à part.*
Flatteufe efpérance!
(*Haut*) Offrez-vous à mes yeux.
DORLIS, *paroiffant.*
Momens délicieux!
ISABELLE, *étonnée.*
C'eft Dorlis ou fon apparence.
Je ne fais fi c'eft une erreur;
Mais ces traits font chers à mon cœur.
DORLIS.
Approuvez ma fincère ardeur;
Ces inftans font chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je fuis toute tremblante.

DORLIS.

Raffurez-vous, l'amour qui m'anime.

ISABELLE.

L'amour qui vous anime! L'amour, eft-ce une Intelligence? ne me trompez point.

DORLIS.

Moi, vous tromper! ô Ciel! Oui, c'eft l'Intelli-
gence

gence la plus pure... Oui, c'eſt l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénètre mes ſens, qui entraîne vers vous toutes mes penſées, tous mes déſirs, & qui s'empare enfin pour vous ſeule de toutes les facultés de mon âme.

ISABELLE, *à part.*

C'en eſt une, c'en eſt une; je n'en puis plus douter, (*Haut*) & c'eſt pour moi, pour moi ſeule... que je ſuis heureuſe!

DORLIS.

Heureuſe! je ſuis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez; c'eſt moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc aſſez ſage, aſſez vertueuſe, pour...

DORLIS.

Aſſez, ſage, aſſez vertueuſe! que trop, peut-être.... Mais non, l'innocence impoſe, réprime l'audace.... Et qui ſeroit capable.... Ma chère Iſabelle, conſervez toujours ces précieuſes qualités qui vous rendent auſſi reſpectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'eſt peu de choſe; ma vertu (*en ſoupirant*) c'eſt tout; & j'ai bien deſſein de la conſerver auſſi toujours, puiſqu'elle vous plaît tant; cependant, j'ai des ſcrupules.

DORLIS.

Quoi?

ISABELLE.

Ma mère m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terreſtres. J'en ai eu, j'en ai encore, à ce que je crois: vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *alarmé.*

Comment?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vu ſans une cer-

taine émotion. Je n'ai jamais cessé de penser à lui. Ne sont-ce pas là des idées terrestres?

DORLIS.

Ah!

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'est qu'un.

ISABELLE.

J'entends : *(à part)* c'est lui sans être lui, nous y voilà. *(Haut)* Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien; mais elle m'enchante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me consoler dans les amertumes de la vie?

DORLIS.

Vous avez des chagrins?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouissons-nous, j'entre demain au Couvent; c'est-là que l'on est plus vertueuse, n'est-ce pas?

DORLIS, *alarmé.*

Vous allez demain au Couvent!

ISABELLE.

Demain pour toujours; je ne suis fâchée que d'une chose, c'est de quitter ma mère, que j'aime bien; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me suivra par-tout, vous m'apparoîtrez dans mes songes, ou comme vous voudrez, pourvu que cela n'humilie personne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuse de sa crédulité. *(Haut)* Non, vous n'irez pas au Couvent; & si vous m'aimez...

ISABELLE.

Si je vous aime! je ne suis pas ingrate; maman me gronderoit, si je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mère approuve... vous irez au Couvent. Tout cela ſe contredit. On vous trompe... & vous conſentiriez...

ISABELLE.

Si ma mère le veut, il faut que je lui obéiſſe; & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conſeilleriez-vous? ...

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non; mais vous ne lui déſobéirez pas. Je ſais des moyens ſûrs pour lui faire changer de réſolution: vous & moi nous ſerons unis.

ISABELLE.

Nous le ſommes déjà.

DORLIS.

Nous le ſerons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux; venez donc la perſuader vous-même; elle ſera bien aiſe de ſavoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'eſt pas temps encore; il me ſuffit pour le préſent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.	DORLIS.
Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre.	
Où ſuis-je! O ciel! mon eſprit, enchanté!	Rien n'eſt égal à cette volupté.
Venez, venez. O ma mère! ma mère!	Il n'eſt pas néceſſaire.
Soyez témoin de ma félicité.	Ne troublez point notre félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle;	

C'eſt mon exemple, mon modèle.	
Ma mère ne veut que mon bien :	Je veux auſſi le vôtre.
Eh bien! eh bien.	
Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre, &c.	

(Madame Gertrude paroît; Dorlis ſe ſauve dans le fond du Théâtre pour n'être point vu de madame Gertrude; il rencontre Dupré, qui l'emmène en lui diſant)

Qu'as tu fait? nous n'avons plus d'eſpérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chère enfant?

ISABELLE.

Ah! ma mère, permettez que je vous embraſſe. Votre fille eſt digne de vous.

Madame GERTRUDE.

J'en ſuis bien aiſe, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu; mais votre ſage exemple m'a mieux inſtruite que toutes vos leçons, que tous vos conſeils.

Madame GERTRUDE.

Vous m'enchantez : mais quelle agitation! ...

ISABELLE.

Je ne me ſens pas de joie. Oh! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher : Vous ne ſavez pas, ma mère, vous ne ſavez pas; j'ai auſſi une Intelligence, moi!

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour est une Intelligence; n'est-il pas vrai?

Madame GERTRUDE.

L'amour, dites-vous?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, sentir, penser, connoître,
Surtout aimer;
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Madame GERTRUDE.

Vous m'épouvantez; expliquez donc ce mystère.

ISABELLE.

Il est là. Où êtes-vous? Revenez donc, voilà ma mère.

SCENE XIII.

DUPRÉ, DORLIS, madame FURET, madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame FURET.

JE vous avois bien dit, madame; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici; cherchez, messieurs, cherchez.

DUPRÉ.

Doucement, messieurs : vous devez nous connoître, retirez-vous. (*A Dorlis*) Reste-là, toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre*)

Madame FURET.

C'est monsieur Dupré!

Madame GERTRUDE.

Je suis confondue. (*A Isabelle*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTRUDE.

Partez.

(*Isabelle en se retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du Théâtre.*

DUPRÉ, *à madame Gertrude.*

Ne craignez rien, madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il est permis de venir voir sa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRÉ, *à madame Gertrude.*

Ne dites mot. (*A madame Furet*) Oui, ma femme, ou peu s'en faut. C'est demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y pensez-vous?

DUPRÉ, *à madame Gertrude.*

Paix donc, voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point : n'est-ce pas moi que vous deviez épouser?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur; c'est madame.

Madame FURET.

Vous me trompiez donc?

DUPRÉ.

Sans doute; il est encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame FURET.

Ah! traître! j'étouffe de colère!

DUPRÉ, *à madame Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame FURET.

Et vous, madame, qui ne vouliez jamais vous remarier?

Madame GERTRUDE.

On peut ſuivre le conſeil que vous m'avez donné tantôt : &, de plus, on ſe trouve quelquefois obligée par des circonſtances.

Madame FURET.

Des circonſtances! fort bien! Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille! la voilà avec un jeune-homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. (*A Dorlis & Iſabelle*) Approchez : mon neveu épouſe Iſabelle.

Madame GERTRUDE.

Il épouſe ma fille ?

DUPRÉ.

Eh! oui (*Bas à madame Gertrude*) La réputation, l'honneur...

Madame GERTRUDE.

Oui, madame, il l'épouſe.

DORLIS, *à madame Gertrude.*

Ah! madame!

DUPRÉ.

Paix.

ISABELLE.

Ah! ma mère! je ſerai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taiſez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du myſtère ; de plus des circonſtances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah! quelles gens ! quelle conduite ! quelle perverſité! c'eſt ce qui me conſole. Je publierai par-tout votre hiſtoire avec des couleurs... laiſſez-moi faire. C'eſt une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'eſcapade de la petite penſionnaire.

DUPRÉ.

Eh! bien, madame, allez, parlez, publiez; mais ſachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien ſouvent ſur ſon propre danger. Ap-

prenez que la Penſionnaire enlevée eſt votre fille, & que ſon raviſſeur eſt le jeune-homme que vous avez fait déshériter ſi charitablement.

Madame FURET.

O Ciel! ma fille! Le jeune-homme. (*elle ſort*)

SCENE XIV & dernière.

DUPRÉ, madame GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRÉ, *à madame Gertrude.*

ET vous, madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a rien à ſe reprocher, il eſt en nous-mêmes. C'eſt une vérité dont j'eſpère bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'eſt demain que doit ſe faire notre mariage?

DUPRÉ.

Abſolument.

Madame GERTRUDE.

C'en eſt fait, je me réſigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela; mais je me réſigne auſſi comme ma mère.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raiſons pour vous parler tantôt comme j'ai fait; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épouſez Dorlis, le neveu de monſieur.

DUPRÉ.

Qui n'eſt point une Intelligence.

DORLIS.

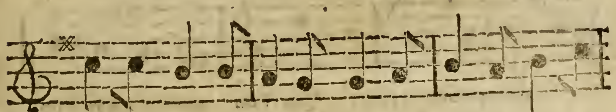
Non; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela,

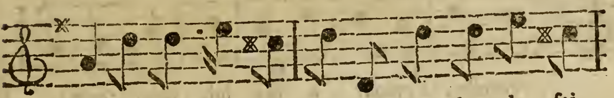
VAUDEVILLE.

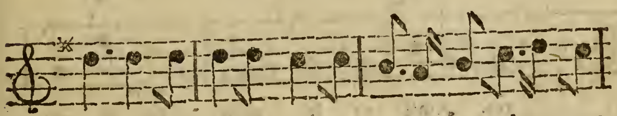


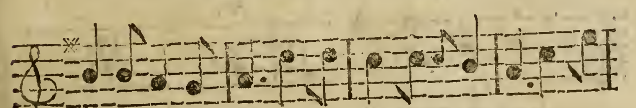
DUPRÉ.



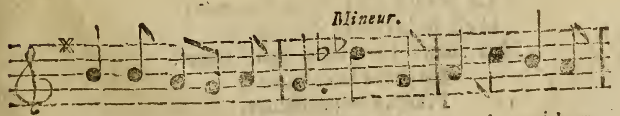


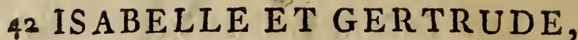


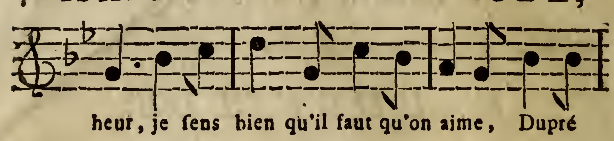


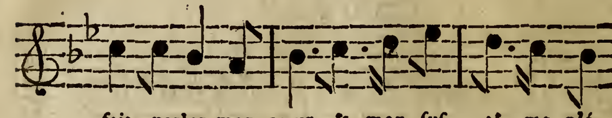


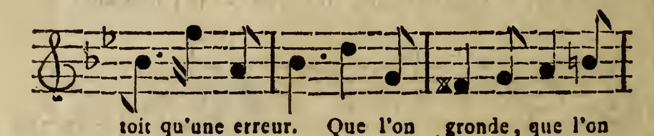
GERTRUDE.

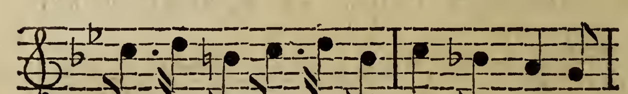




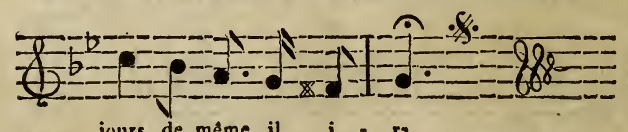












DORLIS

La beauté doit nous charmer;
C'eſt la loi de la Nature.
Nos cœurs ſont faits pour aimer.
En vain la cenſure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,

Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainſi va le monde,
Et toujours de même il ira.

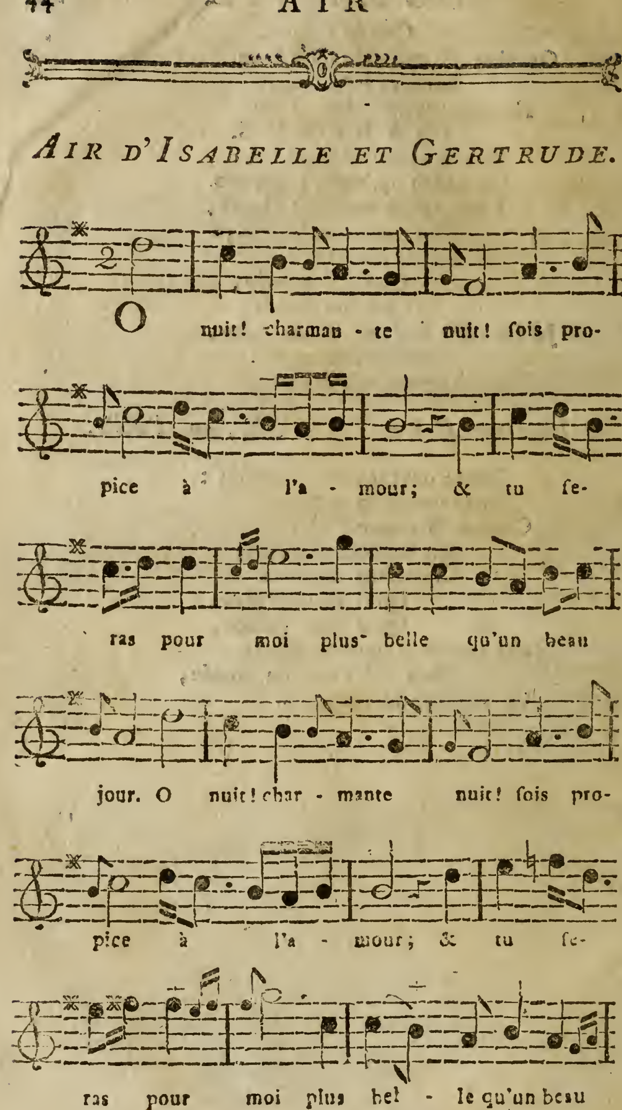
ISABELLE.

J'avois toujours ignoré
Ce plaiſir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez monſieur Dupré,
Moi, maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je ſens que toujours il me plaira;
Et devant le monde
Votre exemple m'excuſera.

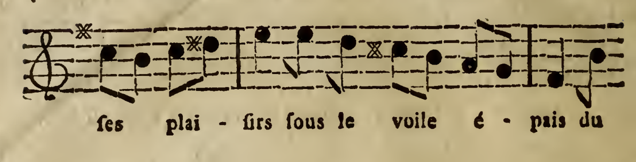
Madame GERTRUDE, *au Public.*

Notre ouvrage eſt imparfait :
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Cenſeur cauſtique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le conſolera.

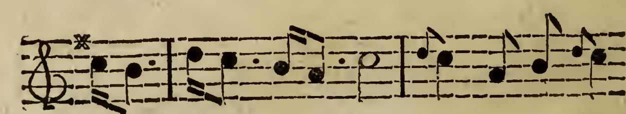
AIR D'ISABELLE ET GERTRUDE.

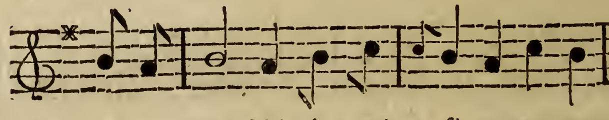


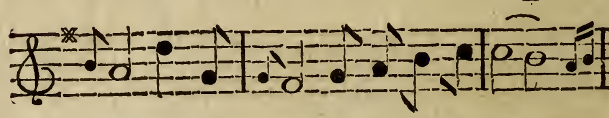

jour. Dormez, dormez, cœurs infen-ſibles,
& laiſſez-nous jouir des plus heureux mo-
mens. O nuit! ſous tes om - bres pai-
ſibles, aſ . ſou - pis les jaloux, é-
veil - le les amans, at - tire en ce
lieu ſo - li - tai - re l'ob - jet de mes plus
chers de - ſirs; cache l'a - mour &

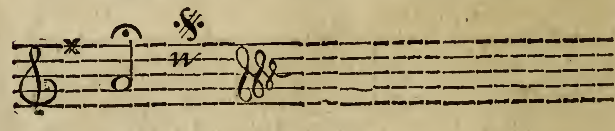

fes plai - firs fous le voile é - pais du


myf - tè - re. Mon cœur lan - guit fans ef-


pé - ran - ce: Quels maux on éprouve


en ai - mant! Mais je pré - fè - re mon tour-


ment au né - ant de l'indif - fé - ren-


ce. O nuit! &c.

FIN.

MOLIERE AVEC SES AMIS, OU LE SOUPER D'AUTEUIL,

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN DEUX ACTES ET EN VAUDEVILLES,

PAR A. F. RIGAUD ET J. A. JACQUELIN.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le 8 Pluviôse, an IX de la République Française.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25. et boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
BOILEAU DESPRÉAUX.	*Minet.*
MOLIERE.	*Lefèvre*, aîné.
LA FONTAINE.	*Monrose.*
BARON.	*Lefevre*, cad.
CHAPELLE.	*Grévin.*
MONDORGE, Aveugle.	*Auguste.*
ANTOINE, Jardinier de Boileau.	*Liez.*
MATHURINE, fiancée à Antoine.	*Mlle. Elomire.*
Magister.	
Paysans et Paysannes.	

La scène se passe à Auteuil, dans la maison de Boileau.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *La bonne chose que le Vin.*

LE Théâtre est un repas ; mais
Chacun, au gré de son envie,
En payant, y choisit ses mets :
Le premier, c'est la Comédie,
Et le second la Tragédie ;
Les Couplets en sont le dessert,
Après avoir goûté des nôtres ;
Ne renversez pas le couvert,
Pour aller manger des deux autres.

Nota. *La présente Pièce a été reçue, en Comédie, au Théâtre Français ; le Certificat ci-joint en est la preuve, et notre observation n'est que pour montrer la priorité de date sur* le Souper de Molière, *joué au Théâtre du Vaudeville, et qui est le même sujet que le nôtre.*

Nous soussignés, Comédiens Français, certifions que la Comédie Française a reçu dans le courant de l'été de 1791, une Comédie en deux actes, en prose, intitulée *le Souper d'Auteuil.* Paris, ce 6 Pluviôse an IX.

Signé SAINT-FAL, DAZINCOUR, SAINT-PRIX, NAUDET.

MOLIERE AVEC SES AMIS,

COMÉDIE VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

» Le Théâtre représente un jardin, des arbres et des » fleurs. Au fond, une grille, et à gauche du Specta- » teur, la maison de Boileau «.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, MATHURINE.

ANTOINE.

Enfin, Mathurine, c'est donc demain que j'allons être unis ?

MATHURINE.

Hélas !

ANTOINE.

Qu'veux-tu dire avec ton hélas ! est-ce que tu ne serois pas ben aise de devenir not' femme ?

MATHURINE.

Tu ne m'comprends pas, Antoine; c'est, qu'vois-tu, quoiqu' d'ici à demain matin, il n'y ait pas grand tems à attendre, j'trouvons que c'est encore ben long et j'voudrions qu'ça fut déjà bâclé.

ANTOINE, *en riant.*

Pour me faire endéver pus à ton aise, n'est-ce pas ?

MATHURINE.

Monsieur Antoine, qu'vous êtes méchant ! vous prêtez toujours de mauvaises intentions au monde.

ANTOINE.

Allons, Mathurine, fi ! que c'est vilain d'vous fâcher ! n'vois-tu pas que c'est pour rire ? tu sais ben toi-même que j'sis aussi désireux qu'toi que st'affaire-là soit termi-

née, mais ça ne peut pas aller pus vite ; quoique j'soyons fiancés toi et moi, y faut encore une p'tite çarimonie par d'ssus le marché. M'est avis qu'y faut prendre le tems en patience, nous attrister, ça ne nous serviroit de rien, par ainsi pour nous égayer tous les deux, viens m'embrasser, p'tite boudeuse. (*Mathurine l'embrasse.*) Oh ! comme c'est bon, un baiser, la veille d'un mariage.

MATHURINE.

Plus que l'lendemain, n'est-ce pas ?

Air : *Que mon âge et mes cheveux blancs.*

L'amour qui fait notre bonheur,
L'plus souvent n'est qu'une chimère
Ah ! c'te délicieuse erreur
Passe comme une ombre légère ;
N'voit-on pas toujours le désir
S'éteindre par la jouissance ?
Car, en donnant tout au plaisir,
On ôte tout à l'espérance. *bis.*

ANTOINE.

Oh, dans mon fortuné destin
Dont l'aurore à luire commence,
Heureux un jour... du lendemain
Je conserverai l'espérance. *bis.*

MATHURINE.

J'vois qu'tas raison, il n'y a que moi qui ait tort.

ANTOINE.

Mais, à propos de not' mariage, j'allons avoir un fier honneur, va.

MATHURINE.

Que veux-tu dire ?

ANTOINE.

J'n' sommes qu'un pauvr' jardinier d'Auteuil, mais j'suis sûr et certain que ça f'ra du bruit dans le monde.

MATHURINE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

ANTOINE.

Ah oui, fort bien ! qu'est-ce ?.. déjà de la curiosité.

MATHURINE.

Dam' ! aussi c'est toi qui l'as fait venir.

ANTOINE.

Tiens, laisse-moi, j'aimons mieux t'ménager une surprise.

MATHURINE, *lui passant la main sous le menton.*

Mon cher petit Antoine, j'ten prie, dis-le-moi.

ANTOINE.

Mon cher petit Antoine ! par ma fine, il faudroit avoir

l'cœur plus dur qu'un vrai caillou pour résister à ça. Les filles! ça vous a un secret pour enjoler les hommes: eh ben! écoute: Tu connois ben ces messieurs qui v'nous si souvent ici, voir monsieur Boileau mon maître?

MATHURINE.

J'les ons vu queuqu' fois.

ANTOINE.

Apprends donc qu'ils s'ront de not' nôce.

MATHURINE.

Ils seront de not' nôce?

ANTOINE.

Eh oui! palsanguienne, ils en seront; not' maître l'eux a dit comme ça que j'devions t'épouser, et eux ils ont répondu tout d'suite qu'ils voulions en être, qu'ils voulions voir comment qu'ça se passoit, une nôce de campagne.

MATHURINE.

M'est avis que ça se passe comme à la ville.

ANTOINE.

Eh bien! c'est ce qui te trompe.

Air : *De la contredanse la Chimène.*

Car dans ce pays-là, Mathureine,
C'est pour l'argent que l'cœur fait tic-tac;
Quand on se marie, on s'connoit à peine,
Et ce qu'on épouse, c'est un sac.

Aussi dans c'vilain mariage,
On n'saime pas du tout, vraiment;
D'un côté, l'époux est volage,
Du sien, la femme en fait autant.

Oui, dans ce pays-là, Mathureine, etc.

MATHURINE.

Seroit-il bien possible que les habitans de la ville soyons tous comme ça?

ANTOINE.

C'est comme je te l'dis.

MATHURINE.

En ce cas, je te défends d'y remettre les pieds.

ANTOINE.

Pourquoi donc?

MATHURINE.

J'n'voulons pas qu't'y retournes, tu n'aurois qu'à leur ressembler et ne plus aimer que l'argent.

ANTOINE.

Tes appas s'ront toujours le tarif ousque je verrai ma richesse.

MATHURINE.

Tu me rassures. — Dis-moi donc une chose, Antoine, comment que ça s'appelle le commerce de ces braves gens qui se sont invités à not' nôce?

ANTOINE.

Le commerce?

MATHURINE.

Oui, leux métier?

ANTOINE.

Attends un peu que j'm'avise, ça s'nomme... tiens ils font comme mon maîtr'; ils lisont aussi dans l'grimoire... ils sont poetres, à ce que j'crois.

MATHURINE.

Et qu'est-ce que c'est que d'être poëtre?

ANTOINE.

Oh! qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que c'est? ça n'est pas ben malin, va.. c'est... c'est... c'est d'faire comme si on étoit fou. Tu n'entends p't'être pas, mais tu en sauras tout à l'heure tout autant que moi; regarde et écoute-moi ben seulement.

Air : *Nouveau de la composition du cit. Robineau.*

St'ila qui fait des volumes,
Il l'y faut du papier,
Un' table, un encrier,
Un canif avec des plumes,
Alors, il s'met à son métier :
Quand quelque chose l'arrête,
Tout d'suite il s'gratte la tête,
Il s'lève, il s'assied,
Il frappe du pied,
Et puis il s'mord vingt fois,
Les doigts.
Il est content
Un instant,
Et puis après,
Sur nouveaux frais,
Quitt' sa place,
Et fait la grimace;
Enfin il écrit...
Eh bien! je t'ai dit,
Comme on fait de l'esprit.

MATHURINE.

Quoi! ça n'est pas plus difficile que ça? tu pourrois donc être poëtre, si tu voulais?

ANTOINE.

Ma fine! tout comme un autre, si j'savois seulement lire et écrire, ah mon dieu! que j'frais de belles choses!

MATHURINE.

Et s'ront-ils beaucoup, ces messieurs poëtres, qui v'nous à not' nôce?

ANTOINE.

J'crois qu'ils s'ront quatre.

MATHURINE.

Que quatr'? c'n'est guères.

ANTOINE.

Tatigué, Mathurine, comm' t'y vas; combien t'en faut-il donc? tu n'sais donc pas que c'sont les plus fiars esprits de toute la France.

MATHURINE.

Voyez-vous, ça?

ANTOINE.

Déjà d'abord et d'un, il y aura monsieur Molière, qui fait des comédies; monsieur Baron, qui joue la tragédie; nous aurons de plus monsieur Chapelle, c'bon vivant à qui il arrive quelquefois d'bouter n'ot' bon mait' tellement en train que ma fine... (*il fait le geste d'un homme qui est gris et qui chancelle.*) et c'bon monsieur La Fontaine, à qui les autres font toujours un tas de niches.

MATHURINE.

Ah, mon dieu! queu plaisir j'allons avoir! Antoine, il m'vient une idée.

ANTOINE.

La queule?

MATHURINE.

J'allons trouver l'Magister de not' endroit et j'le prierons de nous faire un p'tit compliment pour ces messieurs, à seule fin d'les remercier de l'honneur qui nous font... à cause du plaisir...

ANTOINE.

C'est ben penser; tu l'y en d'mand'ras un aussi pour moi. V'là l'heure où monsieur Boileau, vient s'promener dans ce jardin tout en travaillant, adieu Mathurine; songe que d'main j'aurons ben d'la joie, et tu trouv'ras l'tems moins long.

MATHURINE.

Bon soir, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon soir, ma chère petite Mathurine.

(*Mathurine sort en le regardant.*)

SCÈNE II.

ANTOINE, *seul.*

Jarnigoi ! que j'sis un gaillard ben avisé ! j'épousons une jeune fille toute gentille, c'est sage, c'est rangé ; ça n'quitt'rait pas l'bon chemin pour tout l'or du monde, jamais elle ne batifole avec d'aut' garçon du village qu'avec moi ; elle m'aime comme ses yeux, qui, par parenthèse, sont ben beaux ; moi j'laime itou comme j'n'peux pas dire, et par-dessus tout ça, j'vais avoir à ma nôce, des savans, des biaux esprits, des poëtres !... Antoine ! mon ami Antoine, qu'vous êtes heureux ! comme les aut' garçons d'Auteuil vont être jaloux d'moi ; comme il vont me respecter !... j'vas être le plus brave de l'endroit ! Mathurine et 600 francs, c'est tout autant que not' maître me donne demain ; après la nôce, chacun s'en vient à moi et m'fait des complimens des falicitations... des... que sais-je moi ?

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Serviteur, à monsieur Antoine,
L'jardinier de monsieur Boileau,
Moi, content, joyeux comme un moine,
J'vous tire aussi-tôt mon chapeau ;
Car maugré la richesse,
Y faut d'la politesse,
Quoiqu' ben des gens ma foi,
N'pens' pas comm' moi.
Après vient la panse,
Et la danse,
On vous met son plus bel habit,
Et jusqu'à la nuit,
On s'amuse, ont rit :
Mais j'dis qu'à minuit,
L'amour s'introduit,
Dans mon p'tit réduit,
Sans suite et sans bruit.

Ah mon dieu !... mon dieu ! quand j'songe à c'te journée de d'main.

D'avance, (*ter.*) j'perds l'esprit. (*ter.*)

Mais, chut ! voici mon maître qui vient retrouver le sien dans les allées de son jardin... justement il paroit ben occupé... il a l'œil hagard : peste ! y n'ferait pas bon l'aborder. Allumons ces lampions, quand ces messieurs, ses amis,

amis, v'nons ici ils aimont à souper en plein air, sur-tous quand l'tems est aussi beau que ce soir.

(*Antoine allume lentement les lumières qui sont suspendues aux arbres du jardin.*)

SCÈNE III.

ANTOINE, BOILEAU, *sortant de sa maison, un papier et un crayon à la main, et marchant d'un pas grave.*

BOILEAU.

CE début ne me paroit pas mauvais, relisons-le :

» De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
» Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
» De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
» Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

J'ai eu bien long-tems envie de changer mon dernier vers, peut-être eut-il été plus vrai de dire que l'homme est le plus méchant de tous les animaux.

Air : *Que d'orgueil prompt à s'enivrer.*

Des hommes, dans tous les climats,
La conduite est vraiment affreuse,
Par-tout où l'on porte ses pas,
On voit la vertu malheureuse ;
Je songe à nos premiers parens,
Ils n'etoient que trois sur la terre ;
C'étoit l'âge d'or, l'heureux tems,
Et Caïn égorge son frère.

ANTOINE, *dans le fond du théâtre.*

Le v'là joliment en gaité pour recevoir son monde.

BOILEAU.

C'est toujours lorsque la sottise domine que se commettent les plus grands crimes; ainsi, laissons » le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

ANTOINE, *en s'approchant un peu.*

Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait riche, là, seulement comme mon maître, je m'gobarg'rais itou des aut'shommes j'crois que j'en dirions pis qu'pendre; car, au fait, ils ne valons pas grand'chose.

BOILEAU.

C'est toi, Antoine, avec qui parlois-tu donc ?

ANTOINE.

Par ma fine! not' maître avec moi tout seul, et si vous l'voulez, j'm'en vas vous dégoiser d'bout en bout la conversation que j'nous tenions par forme d'entretien; j'vous ons entendu débiter queuqu'une de ces p'tites drôleries qu'vous faites ordinairement, vous y disiez du mal des

autres hommes, suivant vot' usage, et ça nous a fait faire eune réflexion.

BOILEAU.

Quelle est-elle ?

ANTOINE.

Air : *Lucas un jour en son chemin.*

C'est qu'c'est un grand bonheur pour vous,
De ne dépendre de parsonne,
Et de n'pas travailler comm' nous,
L'été, l'hiver, l'printems, l'automne. *bis.*
Et comm' désirer n'coute rien,
Excusez mon audace,
Je souhaitions d'avoir vot' bien,
Et d'vous voir à ma place... *bis.*

BOILEAU.

Va, mon ami, tu ne sais pas ce que tu désire ; crois moi, si je pouvois changer mon sort avec le tien, je le ferois volontiers.

Air : *De l'Opéra comique, je vous comprendrai toujours bien.*

Ah! je t'en donne ici ma foi,
Tu quitterois bien ce langage,
S'il te falloit ainsi que moi,
Pâlir six mois sur un ouvrage,
En vers avoués d'Appollon,
Embélir jusqu'aux moindres choses,
Et du plus aride chardon,
Faire des œillets et des roses.

ANTOINE.

Eh ben! moi qui suis de l'état du jardinage, je n'me vant'rois pas de faire ce que vous dites-là.

BOILEAU.

Et si tu savois le courage qu'il faut avoir, les efforts qu'il faut employer pour soutenir le bon goût?

ANTOINE.

Non, v'là qu'est fini, j'n'voulons plus nous en mêler.

BOILEAU.

Un critique sévère, mais juste, fait-il voir que dans ces nombreux et mauvais ouvrages qui paroissent de nos jours, on choque le bon sens, on blesse la vérité ; la haine et les injures des sots, voilà le prix qui l'attend.

ANTOINE.

Not' bon maît', prenais que je n'ai rien dit; ne m'faites pas poëtre, j'vous en conjure, et laissez-moi, de grace, ma bêche et mon ratiau.

BOILEAU.

Eh oui, mon ami! continue de faire pousser des arbres

et des fleurs; les fleurs, par exemple, ne sont-elles pas une source continuelle de réflexions gaies et philosophiques ?

ANTOINE.

Comment donc ça, not' maître ?

BOILEAU.

Air : *La fuite en Egypte jadis.*

Dans ce jardin sur chaque fleur,
En me promenant je raisonne ;
Le pavot m'offre maint auteur,
Je vois un fat dans l'anémone;
Ici j'apperçois des soucis,
Des gueules-de-loup magnifiques;
Je laisse les uns aux maris,
Et les autres aux politiques.

Avec orgeuil, mais sans odeur,
La tulipe élève sa tête;
Un brillant habit fait honneur,
Fût-il porté par une bête.
Le lys me peint la majesté,
Et l'immortelle la constance,
La tubéreuse la fierté,
La sensitive, l'innocence.

ANTOINE.

Moi, je n'ai jamais vu dans les fleurs un tentinet de ce que vous y trouvez; ah! s'tapendant, v'là que j'me ravise.
(*Il va cueillir une rose.*)

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

La rose à mes yeux satisfaits,
Offre l'image de ma belle,
J'y trouve avec tous ses attraits,
L'parfum que j'respire auprès d'elle.

BOILEAU.

Tu l'épouses demain, ta Mathurine ; elle t'aidera à supporter les peines de la vie ; tu auras des enfans, ils seront bons et honnêtes comme toi et feront ta consolation ; dis encore que tu n'ès pas heureux.

ANTOINE.

Ah ! rien que d'y penser, ça m'fait un plaisir, ça m'boute une joie au cœur !... pour être heureux itou, not' cher maître, pourquoi qu'vous n'faites pas comm' moi, pourquoi qu'vous vous mariez pas, ça vous empêcheroit p't'être de dire du mal des femmes, comm' c'que vous m'avez lu l'aut' jour. (*Boileau pousse un long soupir.*) Mais j'entends du bruit, serois-ce ces messieurs de Paris ?

BOILEAU, *tirant sa montre.*

Cela pourroit bien être, sais-tu qu'il est près de neuf heures ?

ANTOINE.

Je n'me trompe pas, j'entends la voix de monsieur Chapelle, oh dam' ! c'est un gaillard qui n'engendre pas de mélancolie c'tilà. Je m'retire, au milieu de tant d'biaux esprits j'sens ben que je n'serais qu'un sot. Si vous avez besoin de moi, vous m'appellerez. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BOILEAU, MOLIERE, CHAPELLE, BARON.

CHAPELLE.

TIENS, mon cher Baron, je t'en conjure, cesse de me parler de tragédies.

Air : *Mon père étoit pot.*

Il est assez d'occasions,
De pleurer dans la vie,
Sans chercher des afflictions,
Dans une tragédie ;
Vive la gaité,
Car c'est la santé.
Ainsi donc je puis dire,
Qu'il est très-certain,
Qu'un bon médecin,
Est l'Auteur qui fait rire.

N'est-il pas vrai, Molière ?

MOLIERE.

Je suis de ton avis, Chapelle.

BARON.

Allons, Molière, vous ne pouvez pas être juge et partie.

CHAPELLE, *à Boileau.*

Bon soir, notre ami ; eh bien ! nous feras-tu faire bonne chère, dis-moi ?

MOLIERE.

Quoique Chapelle ait dîné copieusement, je t'annonce qu'il a un appétit formidable.

CHAPELLE.

Est-ce que mon estomac a de la mémoire ?

BOILEAU.

Nous tâcherons de te satisfaire.

MOLIERE, *à Boileau.*

Et tu feras bien, si tu ne veux pas encourir le reproche que Chapelle fit ces jours derniers à un fesse-mathieu de sa connoissance, qui l'avoit invité à dîner, et qui le fit mourir de faim.

CHAPELLE.

Aussi, ai-je fait contre lui une épigramme !..

MOLIERE.

Une épigramme ? bravo ! Chapelle : on ne doit se venger d'un avare, que par le ridicule... et le mépris.

CHAPELLE.

Air : *Du vaudeville de l'Opéra Comique.*

Les avares, je te le dis,
Craignent les traits du ridicule,
Peu leur importe le mépris...
MOLIERE, *l'interrompant.*
Le mépris est une pillule,
On l'avale sans se fâcher,
Mais quoiqu'on dise on bien qu'on fasse,
On ne peut guères la mâcher,
Sans faire la grimace.

CHAPELLE, *à Boileau.*

Ah ça, nous amuserons-nous bien aujourd'hui chez toi ?

BOILEAU.

Mais, Chapelle, je ne crois pas que la tristesse soit jamais aux lieux où tu te trouves.

BARON.

Il est vrai qu'il est souvent d'une folie !..

CHAPELLE.

Mille fois préférable à la sagesse, mon cher Baron.

Air : *Du Défi.*

La jeunesse de la nature,
Se renouvelle tous les ans ;
A la saison de la froidure,
On voit succéder le printems ;
Mais les hommes, dans leur vieillesse,
Doivent dire avec un soupir :
Tu nous as fui, belle jeunesse,
Hélas ! pour ne plus revenir.

Ainsi, jouissont de la vie,
Quand on la perd c'est pour toujours :
Amis, le tems nous y convie,
Mettons à profit nos beaux jours ;
Conduisant Bacchus à Cythère,
Faisons envier notre sort ;
Plus l'on prend de plaisirs sur terre,
Plus on se dérobe à la mort.

BOILEAU, *à Chapelle.*

C'est bien penser. (*à Molière.*) La Fontaine est-il revenu de Château-Thierry ?

MOLIERE.

Ce matin.

BOILEAU.

Et vous ne l'avez point amené avec vous ? je vous en veux beaucoup.

BARON, *à Molière.*

Ne nous grondez pas, le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LA FONTAINE, *la tête baissée.*

BOILEAU.

POURQUOI donc arriver si tard, mon ami ?

MOLIERE.

Oui : pourquoi ne t'ès-tu pas trouvé au rendez-vous, pour venir chez Boileau tous ensemble.

LA FONTAINE.

J'ai oublié l'heure.

CHAPELLE, *en riant.*

Mais tu arrives bien tard, sais-tu bien que nous allions nous mettre à table, sans toi ?

LA FONTAINE.

Ah ! voyez-vous, c'est que j'ai pris le plus long.

BOILEAU.

Pour aller à l'académie, à la bonne heure ; mais pour venir chez tes amis, cela n'est pas bien.

CHAPELLE.

Dis-nous, La Fontaine, ton voyage en Champagne a-t-il produit un bon effet ?

LA FONTAINE.

J'ai suivi votre conseil.

BARON.

Ensorte que la paix est faite avec madame La Fontaine ?

LA FONTAINE.

Air : *Du petit Vaudeville.*

Le repentir dans l'âme,
Hier, en bon mari,
Je fus pour voir ma femme,
Jusqu'à Château-Thierry :
Mais jugez de ma peine,
O chagrin, s'il en fut !
Madame La Fontaine...

TOUS.

Eh bien !

LA FONTAINE.

Elle étoit au salut.

(*Il se mettent à rire.*)

Oh! ce sera comme si je l'avais vue, lorsqu'elle apprendra le motif de mon voyage.

Air : *Contentons nous d'une simple bouteille.*

Il suffira, pour calmer sa colère,
Ainsi que moi, je sais qu'elle est sans fiel:
Mais, répondez, pouvois-je la distraire,
Lorsqu'à genoux elle imploroit le ciel?
A votre avis, pour lui prouver mon zèle,
Falloit-il donc l'arracher du saint lieu?
Et désirant me bien mettre avec elle,
Devois-je, enfin, la brouiller avec Dieu?

MOLIÈRE.

Non, non; mais dis nous donc, La Fontaine, quelle est la cause de la grande colère de ta femme contre toi?

CHAPELLE.

Il n'oseroit pas vous le dire, je vais parler pour lui: c'est une infidélité que La Fontaine lui a faite.

BARON ET BOILEAU.

Seroit-il vrai?

LA FONTAINE.

Ah! mon dieu, oui.

CHAPELLE.

Elle vit habituellement à Château-Thierry, et La Fontaine à Paris, en conscience peut-elle se plaindre?

MOLIERE.

C'est que de près comme de loin, les femmes se montrent jalouses de leurs droits.

LA FONTAINE.

En cela, elles sont à peu près comme nous autres hommes.

MOLIERE.

La Fontaine a raison.

Air : *Du vaudeville de Champagnac et Suzette.*

L'hymen est un dieu délicat,
Au-dessus de ce qu'on peut dire,
Il prétend entamer le plat,
Dont chacun en secret désire,
Et considérez à quel point,
Son injustice est manifeste,
Ne mangeant plus, il ne veut point,
Souffrir qu'on tâte de son reste. *bis.*

LA FONTAINE.

A propos, Molière, ta santé comment va-t-elle?

MOLIERE.

Elle est toujours bien délâbrée.

BARON.

Tu travailles trop.

BOILEAU.

Tu dois te ménager davantage ; car enfin, si nous avions le malheur de te perdre, qui pourroit jamais te remplacer ?

MOLIERE.

Tous ceux qui, comme moi, voudront étudier le cœur humain, l'homme est toujours le même en tout tems ; mais le vice en son ame se reproduit sous mille formes différentes, et dans cent ans, mes successeurs pourront trouver des ridicules à combattre et des vices à déraciner.

CHAPELLE.

C'est fort bien raisonné ; mais à table on raisonne encore mieux.

MOLIERE.

Mes amis, je suis au régime, et ma santé ne me permet pas de rester avec vous : amusez-vous bien ; mon plus grand regret est de ne pouvoir pas prendre part à un festin aussi agréable. Un peu de lait, voilà tout ce que je veux.

BARON.

Eh mais ! que ne le prends-tu à notre table ?

MOLIERE.

Non ; je me sens en train de travailler, je veux avancer mon Avare : j'ai un théâtre à soutenir ; sans moi, que deviendroient mes camarades, je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur être utile.

CHAPELLE, *le retenant.*

Tu travailleras demain, ne songe qu'à t'amuser aujourdh'ui.

MOLIERE.

Air : *La foi que vous m'avez promise.*

Je ne puis vous être agréable ;
Sans moi, faites votre soupé :
On n'aime point, sur-tout à table,
Quelqu'un toujours préoccupé.

CHAPELLE.

Mon ami, quelle erreur t'égare :
Allons donc, demeure avec nous.

MOLIERE, *affectueusement.*

Mon esprit est dans mon Avare,
Mais mon cœur reste parmi vous.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ MOLIERE.

BOILEAU.

LE mauvais état de sa santé me fait vraiment de la peine.

LA FONTAINE.

Ah mon dieu ! s'il alloit mourir.

BOILEAU.

Quelle perte pour les lettres !..

BARON.

Je trouve que Boileau a raison.

CHAPELLE.

Pour moi, je trouve qu'il se fait tard.

BOILEAU.

Je t'entends, Chapelle, et je vais faire servir le soupé. Ah ça, vous respecterez le sommeil de ce pauvre Molière?

LA FONTAINE.

Oui, oui ; nous serons bien tranquilles.

CHAPELLE.

Je le promets.

BOILEAU.

Voilà une promesse sur laquelle il faut bien compter, mais n'importe, j'aurai soin de te tempérer. (*il appelle.*) Antoine ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

ME v'là, not' maître; qu'y a-t-il pour vot' service ?

BOILEAU.

Dis qu'on nous apporte à souper.

ANTOINE.

Oui, not' maître.

BOILEAU, *lui parlant à l'oreille.*

Tu auras soin aussi...

ANTOINE.

C'est par-là que j'ons commencé ; j'n'avons pas oublié qu'c'est la coutume à monsieur Molière de ne boire que du lait, quand il vient ici

BARON.

Tu vas donc te marier, Antoine ?

ANTOINE.

Oui, monsieur.

LA FONTAINE.

Air : *Un mouvement de curiosité.*

De prendre femme, ah ! tu fais la folie.

ANTOINE.

Est-c' qu'on est fou de chercher le bonheur ?

MOLIERE et BARON.

Dis-nous, Antoine, est-elle bien jolie ?

ANTOINE.

Certainement, car j'l'y trouve un bon cœur.

CHAPELLE, *lui faisant les cornes.*

Ne crains-tu pas... réponds-moi, je t'en prie.

ANTOINE, *qui n'a pas vu le geste de Chapelle.*

Assurément, monsieur, c'est ben d'l'honneur.

BOILEAU, *à Chapelle.*

Laisse-le donc aller.

ANTOINE, *en s'en allant.*

Je n'savons ma fine, pas l'air que j'respirons avec tous ces biaux esprits, mais quand je m'trouve avec moi tout seul, je n'sis pas si bête. (*Il va pour s'en aller du côté opposé à celui où il doit sortir.*)

BOILEAU, *à ses amis.*

Vous l'avez tellement étourdi... Antoine, où vas-tu donc ?

ANTOINE.

Mais, où vous m'avez commandé, j'pense ?

BOILEAU.

Ce n'est pas-là ton chemin ?

ANTOINE.

Eh ben ! ne v'là-t'y pas que je n'sais pas pus ce que j'fais, que ce que j'dis. Excusez au moins, not' maître ; mais ces messieux m'ont tant par-troublé, avec leux demandes... morguienne ! qu'on est sot, quand on s'trouve avec pus habiles que soi. (*Il entre dans la maison.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ ANTOINE.

BOILEAU.

CET Antoine est un brave garçon ; quand vous êtes arrivés, j'avois avec lui un singulier entretien ; il vouloit être poëte plutôt que jardinier.

CHAPELLE.

Antoine ?

BOILEAU.

Lui-même.

LA FONTAINE.

Il ne connoit pas le fond du métier, voilà pourquoi.

BOILEAU.

J'espère bien un jour lui adresser une Epître à ce sujet, m'a fourni une ample matière : mais, voici le souper, hapelle n'en sera pas fâché.

On apporte une table servie, et on la place sur le bord de la scène.)

CHAPELLE.

C'est vrai.

Air : *Eh ! le cœur à la danse.*

Amis, aux plaisirs de Bacchus ;
Non, rien n'est comparable :
Buvons tous de son divin jus,
Et mettons-nous à table :
Par le vin rendu content,
L'esprit devient plus piquant :
La gaité se ranime,
Et le favori d'Apollon,
Bientôt trouve la rime
En perdant la raison.

Il verse à boire à chacun, et tous reprennent les quatre derniers vers en chœur et avec lui.)

Ne pas se livrer au plaisir,
Selon moi, c'est mal faire :
Oui, mes amis, c'est pour jouir
Que nous sommes sur terre ;
Je ne connois que cela.
(*Versant à boire à chacun.*)
Allons, encor celui-là ;
Ce n'est point un mensonge.
Le bon vin seul nous rend heureux ;
Si la vie est un songe,
Tâchons qu'il soit joyeux.

(*Tous reprennent les quatre derniers vers en chœur.*)

LA FONTAINE.

Doucement, Chapelle, doucement donc, est-ce que tu veux me griser.

BOILEAU, *à Chapelle.*

Pour moi, je t'avertis que je ne suis pas d'humeur à te laisser faire comme à l'ordinaire.

CHAPELLE.

Mon cher Boileau, tu ne saurois t'imaginer le plaisir que j'ai à dérider ce front sévère,

Air : *Du vaudeville du Valdevire.*

Quand, dans mon joyeux délire,
Je dissipe ton chagrin,
Et lorsque je te fais rire,
Avec nous, le verre en main,
Que je bénis mon destin. *bis.*
Aux hommes je suis utile,
Oui, c'est un fait bien certain;
Car à tout le genre humain,
Ah! combien j'épargne de bile:
A ce pauvre genre humain,
Oh! combien j'épargne de bile.

BOILEAU.

Le pauvre genre humain! plains-le, je te le conseille; dans quel siècle vivons-nous?

CHAPELLE.

Air : *On doit soixante mille francs.*

Oublions le siècle et buvons.

BOILEAU.

Vit-on jamais plus de fripons?
C'est ce qui me désole. *bis.*

LA FONTAINE.

Moi, j'ai vu de la probité,
Même au sein de la pauvreté,
C'est ce qui me console. *ter.*

BOILEAU.

Vit-on jamais sur-tout plus d'égoïstes?

CHAPELLE.

Comme tu t'échauffes!

BOILEAU.

Oui, j'entre en mon humeur noire à l'aspect du vice; oui, je suis saisi d'indignation quand je vois la morale pervertie; mes amis, j'ai fini ma satyre sur l'homme, je ne l'ai point épargné, je vous en réponds; il faut que je vous en récite un des plus vigoureux morceaux, c'est sur sa cruauté.

CHAPELLE.

Non, non, buvons, mes amis, buvons.

BOILEAU, *avec humeur, à Chapelle.*

Tais-toi, Chapelle, tu ès ivre.

CHAPELLE, *vivement.*

Je ne suis pas autant ivre de vin, que toi de tes vers

LA FONTAINE.

Ah! si ce que Chapelle dit est vrai, Boileau a tort, mes amis, oui certainement qu'il a tort.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Jamais l'orgeuil ne fut permis,
Pas même aux hommes de génie;
Si ce vice les rend petits,
Ils sont grands par la modestie;
Oui, son charme toujours puissant,
A des droits certains sur nos âmes,
La modestie est au talent,
Ce que la pudeur est aux femmes. *bis.*

BARON.

Il est bien question de cela ma foi! mes amis, les arts dans quel état sont-ils ?

BOILEAU.

Ils marchent à grands pas vers leur décadence.

BARON.

Le théâtre se perd inévitablement.

LA FONTAINE.

C'est vraiment malheureux.

BARON.

Racine l'abandonne dans la force de l'âge et du talent.

BOILEAU.

Pradon et Boyer le remplacent.

CHAPELLE.

Toutes les grâces et les faveurs de la cour, tombent sur Chapelin.

BOILEAU.

Et Corneille est presque dans l'indigence.

CHAPELLE, *se levant.*

Scudéri, est de l'Académie, et Molière n'en est point!

CHAPELLE.

Air : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

Mes chers amis, quoique cela vous fâche,
Ecoutez bien ce reproche important,
Ainsi que vous, Chapelle n'est qu'un lâche,
Nous ne cessons de vivre en murmurant;
Agissons plus, ne discourons pas tant,
De noirs forfaits, lorsque ce siècle abonde,
Un seul instant, qui peut vous arrêter ?

TOUS.

Quoi ?

CHAPELLE.

La rivière, est-elle à tout le monde ?

TOUS.

Oui.

CHAPELLE.

Courons tous nous y précipiter,
On n'est heureux, qu'en cessant d'exister.

TOUS.

Il a raison.

BOILEAU.

Oui, terminons nos jours, nous ne serons plus témoins de la dépravation et de l'injustice des hommes.

TOUS.

Oui, oui, c'ést vrai.

LA FONTAINE.

La rivière est à cent pas d'ici, nous n'aurons pas loin à aller; enseignons solemnellement combien le sage fait peu de cas de la vie.

CHAPELLE.

Air : *Aussi-tôt que la lumière.*

Quelle couronne immortelle,
S'élève sur nos cyprès ?
Mes amis, la vie est-elle,
Un bien digne de regrets ?
Ah! de tous quatre il me semble,
Le sort doit être envié ;
Nous allons mourir ensemble,
Dans le sein de l'amitié.

(*Tous reprennent en chœur les quatre derniers vers, et se serrent étroitement, dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MOLIERE, *paroissant au milieu d'eux, en robe-de-chambre.*

MOLIERE.

EH quoi! mes amis, vous avez conçu le projet le plus beau et le plus sage, et vous voudriez l'exécuter sans moi?... Est-ce donc pour moi seul que la vie a des charmes, et suis-je fait pour la mépriser moins que vous ?

CHAPELLE, *vivement.*

Molière a raison, il nous manquoit, qu'il vienne avec nous, partons nous précipiter...

MOLIERE.

La résolution est belle sans doute.

CHAPELLE.

Eh bien! il faut la mettre à exécution.

TOUS.

Certainement.

MOLIERE.

Permettez : ne l'abandonnons point aux fausses interprétations qu'on peut lui donner.

TOUS.

Que veux-tu dire ?

MOLIERE.

Air : *Lubin a la préférence.*

Craignez que la calomnie,
Ne répande à plaisir;
Que tous cinq au sortir,
D'un long repas, d'une orgie;
Nous résolûmes de mourir :
On dira que c'est l'ivresse,
Et point du tout la sagesse,
Qui nous inspira,
Ce projet là;
Il faut donc éviter cela.
Attendons tous à demain,
Le retour prochain,
Du matin;
C'est alors que, fendant la presse, -
Nous nous embrassons. *ter.*

TOUS.

Nous nous embrassons.

MOLIERE.

Et puis nous nous noyons.

CHAPELLE.

Air : *Aux grands il faut déplaire.*

Cet avis de Molière
Est rempli de bon sens.

LA FONTAINE.

D'aller à la rivière,
Demain il sera tems.

BARON.

C'est bien dit :
Allons dans notre lit,
Passer tout le reste de la nuit.

BOILEAU.

Au jour, notre courage
Brillera davantage.

MOLIERÈ.

Oui, suivez ce dessein.

TOUS.

Ensemble. { Nous irons nous noyer demain.
MOLIERE, *à part.*
Je vous attends tous, à demain.

» Ils sortent en chancelant, et en se soutenant l'un l'au-
» tre; Molière sort derrière eux, et fait un jeu de scène.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

» Au lever du Rideau, l'Orchestre exécutera le Lever
» de l'Aurore, Opéra de Lisbeth, musique de Grétry.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, *seul et paré pour la nôce.*

ON a biau dire, c'est pourtant une chose tarrible que l'amour, je n'ons pas fermé la moitié de l'œil pendant toute la nuit, si ça duroit, j's'erois bientôt mort.

Air : *Fatigué d'un si long voyage.*

Il est un moyen, j'imagine,
D'empêcher c'petit accident,
C'est d'aller trouver Mathurine,
Et d'l'épouser au même instant;
J'sens mon cœur bondir d'allégresse,
Quand j'pense au plaisir que j'aurai,
Le jour m'livrant à la tendresse,
La nuit, mieux qu'jamais, j'dormirai. *bis.*

Morguienne ! allons voir si elle est prête... Mais la voici, jarnigoi ! qu'elle est gentille ! elle vous a une figure qui vous met tout je n'sais comment.

SCÈNE II.

ANTOINE, MATHURINE.

ANTOINE.

COMMENT ! c'est toi, Mathurine, j'allions t'charcher; comme t'ès matineuse, aujourd'hui !

MATHURINE.

Et toi même, Antoine, il faut que tu t'sois levé de bon matin, comme te v'là brave ?

ANTOINE.

Oh dame ! un jour d'nôce, n'met-on pas ce qu'on a d'plus biau ? tu vois bien c't'habit là, c'est not' bon maît' qui m'l'a donné ; on m'offriroit d'l'or en échange, on ne l'auroit pas.

Air : *Ah ! oui, l'amant le plus parfait.*

C't'habit là, je le parierions,
A queuqu' vartu particulière,

Car

Car morguienn', drès que j'l'endossons,
J'ons plus d'esprit qu'à l'ordinaire;
De mettre aujourd'hui cet habit,
N'ai-j' pas raison, ma bonne amie?
Si l'on doit fair' preuve d'esprit,
J'crois ben qu'c'est l'jour qu'on se marie.

Mais toi, qui parles, c'n'est pas pour dire, mais te v'là fièrement parée itou : ah ça, Mathureine, dis-moi, as-tu bien fait tes réflexions?

MATHURINE.

Eh! queules réflexions veux-tu que j'fasse?

ANTOINE.

C'est que c'est du sérieux, prends-y garde au moins, une fois qu't'auras dit oui, n'y aura pas à dire non.

MATHURINE.

Mais, je l'savons ben.

ANTOINE.

Ainsi, vois un peu, avant de t'décider, il est encore tems.

MATHURINE.

Tu serois ben attrapé, si j'te prenois au mot.

ANTOINE.

Je t'en défie.

MATHURINE.

Tu m'en défies?

ANTOINE.

Tu m'aimes trop.

MATHURINE.

Eh bien! quoique j't'aime trop, je m'donnerai pourtant l'plaisir de n'pas t'épouser. (*à part.*) Faisons-le enrager un peu.

ANTOINE.

C'est par badinerie que tu dis ça?

MATHURINE.

C'est très-sérieusement.

ANTOINE.

J'gage que non.

MATHURINE.

J'gage que si, moi, et tiens, pour t'le prouver, j'te quittons et j'te défendons d'nous parler jamais. (*elle feint de s'en aller.*)

ANTOINE, *la ramenant.*

Mais, écoute un peu.

MATHURINE.

Je n'écoute rien.

ANTOINE.

Queu mouche t'a piquée?

MATHURINE.

C'est mon himeur à présent, d'faire comme ça.

ANTOINE.

V'là une himeur ben chanseuse, comme ça t'a pris subitement tout d'un coup.

MATHURINE.

J'ai suivi l'conseil que tu m'as donné, j'ai réfléchi.

ANTOINE, *à part.*

Peste soit de ma langue ! (*haut.*) Tiens, Mathureine, tu m'désoles véritablement.

MATHURINE.

Tu te consoleras.

ANTOINE.

Jamais.

MATHURINE.

Air : *Elle m'apporte en mariage ;* du Mariage de Scarron.

Tu m'aimes donc, au fond de l'âme?

ANTOINE.

Je t'aim' si tarriblement fort,
Que si tu n'deviens pas ma femme,
J'serai malheureux, jusqu'à la mort.

MATHURINE.

Allons, dissipe le nuage,
Qui vient d'attrister ton visage;
Toi-seul peux faire mon bonheur,
Et je veux t'prouver, bientôt en mariage;
Que si pour moi, t'as ben d'l'ardeur,
Je t'aime davantage.

ANTOINE.

Comment as-tu pu m'causer tant d'peine, méchante que tu ès ?

MATHURINE.

Mais toi, comment as-tu pu me sarmoner comme tu l'as fait ?

ANTOINE.

T'as biau dire, c'est ta faute.

MATHURINE.

C'est la tienne, ben pus tôt.

ANTOINE.

Oh ! mon dieu non.

MATHURINE.

Ne vas-tu pas recommencer à disputer ?

ANTOINE.

Allons n'y pensons plus, songeons au contraire comme quoi nous serons heureux.

Air : *De l'ouverture du jeune Henri.*

Ah ! Mathureine, et nos enfants !
J'veux en avoir un chaque année,
Les petits marmots s'ront charmants ;
A leur mère ils s'ront ressemblants.
D'ma destinée,
Je crois que je deviendrai fou,
Tout' la journée,
Ils viennent me sauter au cou ;
Ben loin que j'les en empêche,
Je n'puis suffire à c'plaisir là ;
Mon aîné m'prenant ma bêche,
S'en fait aussi-tôt un dada,
Ta ta ta, ta ta ta, ta ta ta.
Mais avec moi, tiens, vois donc le cadet,
Qui tout de suit', derrièr' l'autre se met,
Au doux tableau des jeux de leur enfance ;
Non, rien ne peut égaler ma jouissance,
Je dis à chaque instant,
C'est charmant. *quater.*
J'sis heureux, Mathureine,
Rien seul'ment que d'y penser,
Il faut que pour ta peine,
Tu te laiss' embrasser.
(*Il l'embrasse*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MOLIERE.

MOLIERE.

Air : *De la pipe de tabac.*

Mes chers amis, c'est à merveille !

ANTOINE.

Ah, monsieur ! c'est que je voulois,
Lui dire queuqu' chose à l'oreille.

MOLIERE.

Pourquoi lui parler de si près. *bis.*

ANTOINE, *embarrassé.*

C'est que... certainement... oh dame !
Mon cher monsieux... c'est qu'voyez-vous ;
On peut ben embrasser sa femme,
Le jour que l'on d'vient son époux.

MOLIERE.

Je ne vous blâme point, au contraire ; j'ai entendu une

partie de votre conversation, et j'en ai été vraiment charmé.

MATHURINE.

Comment! monsieux, vous nous écoutiaiz; savez-vous qu'ça n'est pas bian ?

MOLIERE.

Ah ! lorsqu'ainsi que vous, on a le cœur naïf comme la nature, on ne doit pas rougir d'en suivre la douce impulsion.

ANTOINE.

Allons, Mathureine, monsieux Molière a raison, n'y a pas d'mal à ça; voyez donc un peu queu train, parce que c'brave homme a entendu c'que j'nous disions et quil nous a surpris quand j'te prenions un baiser, ne v'là-t'y pas un beau v'nez-y-voir, pour faire tant de bruit ?

MATHURINE.

Excusais, monsieux, si j'vous ons parlé si franc.

MOLIERE.

C'est-moi, qui bien plutôt dois vous prier de me pardonner mon insdiscrétion.

ANTOINE.

V'là qu'est fini, elle n'y pense plus. Mathureine, il est tems d'partir, la nôce nous attend, monsieux permettra...

MOLIERE.

Allez, mes amis, allez et revenez bientôt.

ANTOINE.

Oh ! drès qu'ça s'ra fini, vous nous reverrais.

(*Ils sortent en saluant Molière.*)

SCÈNE IV.

MOLIERE, *seul.*

QUELLE simplicité dans leurs discours; quelle naïveté dans leurs mœurs, j'aurais été bien fâché de ne pas avoir été témoin de la scène qui vient de se passer entr'eux, et j'espère en profiter; voilà cependant ceux qu'on m'a reproché plus d'une fois de choisir pour modèles. Ah ! censeurs injustes !...

Air : *Des fleurettes.*

Dans quel lieu plus fertile,
Chercher la vérité;
A la cour, à la ville,
Où tout est apprêté ?
Où l'on ne voit qu'impostures,
Qu'amis obligeans, par des mots;
Où les cœurs sont aussi faux,
Que les figures.

Mais qu'est-ce que j'entends ?...
(*On entend un prélude d'instrument.*)

SNCÈE V.

MOLIERE, MONDORGE, *aveugle, conduit par un enfant.*

L'ENFANT.

N'OUBLIEZ pas ce pauvre aveugle, s'il vous plaît.

MOLIERE, *sur le devant de la scène.*

C'est un aveugle, il faut le secourir. — Tenez mon ami.

MONDORGE.

Je prierai dieu, qu'il vous le rende. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MOLIERE, *seul.*

NOS philosophes tardent bien à paraître. Je ne doute pas que mon projet n'ait réussi parfaitement, ils ont bien dormi, ils ne songeront plus au dessein extravagant qu'ils avoient formé hier au soir. J'entends du bruit, ce sont eux, amusons-nous un peu à leurs dépends.

SCÈNE VII.

MOLIERE, CHAPELLE, BOILEAU, LA FONTAINE, ET BARON, *entrant tous quatre en disputant.*

BOILEAU.

NON morbleu ! cela n'est pas soutenable.

LA FONTAINE.

Eh !... eh ! cela se pourroit bien.

CHAPELLE.

Je suis de l'avis de Boileau.

BARON.

C'est être bien entêtés.

MOLIERE.

Comme vous vous échauffez de bonne heure, de quoi s'agit-il donc ?

BOILEAU.

Voici le fait : nons étions tous les quatre sur le balcon qui donne dans la campagne, nous y respirions la fraîcheur du matin, quand tout à coup Baron apperçoit sur la grande route, près la grille de mon jardin, un aveugle, et s'écrie qu'il le connait, sans cependant pouvoir dire où il l'a vu.

BARON.

Je le soutiens encore.

LA FONTAINE.

Parbleu ! voilà Molière, qu'il prononce dans cette affaire.

MOLIERE.

Je ne puis rien décider là-dessus, il n'y a que l'aveugle lui-même qui puisse...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MONDORGE, *accourant.*

MONDORGE.

OU est-il ? où est-il ?

TOUS, *étonnés.*

Qui ?

MONDORGE.

Celui qui m'a donné cet argent tout à l'heure ?

CHAPELLE, *prenant vivement Mondorge par le bras et le menant à Molière.*

Le voilà. Il n'y avoit que Molière ici, ce ne peut-être que lui.

MONDORGE, *à Molière.*

A deux pas de cette maison, en vous quittant, j'entends crier : qui veut acheter mes petits pains de seigle ? c'est moi, dis-je aussi-tôt, et je présentai ceci pour en payer un : oh ! me répond le petit marchand, je n'ai pas la monnoie d'une si grosse pièce, depuis que je suis au monde, je n'ai jamais eu un louis comptant.

Air : *Décacheter sur ma porte.*

Lorsqu'il parla de la sorte,
Ma surprise fut bien forte ;
Vous vous êtes mépris,
Monsieur, en me donant ce louis,
Tenez, je vous le rapporte. *ter.*

MOLIERE.

Tiens, en voici un second. (*à part.*) où la vertu, va-t-elle se nicher ?

BARON, *qui depuis l'arrivée de Mondorge, a été occupé à le considérer, s'écrie.*

Je n'en puis plus douter, c'est lui !

TOUS, *étonnés.*

Qui lui ?

BARON.

Mondorge !

MONDORGE.

Qui prononce ici mon nom ?

BARON.

Avec lequel j'ai joué long-tems la comédie en province.

MONDORGE.

Ce son de voix ne m'est pas étranger.

BARON, *se jettant dans les bras de Mondorge.*

Reconnois Baron.

MONDORGE.

Baron !

BARON.

Oui, Baron.

MONDORGE, *le serrant contre son sein.*

C'est toi, mon brave camarade ?

BARON, *le serrant dans ses bras.*

Mon vieux camarade, mon cher Mondorge.

CHAPELLE, *à part et désignant Baron.*

S'il est souvent fier, il a bon cœur quelquefois.

BARON.

Mon cher ami, dans quelle situation faut-il que je te retrouve, et qui donc t'y a réduit ?

MONDORGE.

Un accident arrivé au théâtre où j'étois engagé, m'a privé de la vue ; n'étant plus utile à rien, je fus réformé. Ne sachant que jouer la comédie, et de cet instrument, je fus obligé de quitter l'une et de voyager avec l'autre en demandant l'aumône pour soutenir ma malheureuse existence.

BARON, *à demi-voix.*

Mes amis, il faut le secourir.

TOUS.

Oui, oui.

MOLIERE, *à Baron.*

Combien faut-il lui donner ?

BARON, *répondant au hasard.*

Quatre pistoles.

LA FONTAINE, *se tâtant.*

Ah, diable ! et moi qui ai encore oublié ma bourse.

MOLIERE, *à Baron.*

Donne-lui quatre pistoles pour moi. (*à La Fontaine.*) En voilà vingt que tu lui donneras pour toi.

LA FONTAINE.

C'est très-bien cela, Molière. (*il met la bourse dans la poche de Mondorge.*)

BARON.

Ce pauvre Mondorge ! que son sort est à plaindre !

MOLIERE.

Vous avouez donc, messieurs, qu'il est des êtres plus malheureux que vous ?

CHAPELLE et BOILEAU.

Oui, certainement.

LA FONTAINE.

A quoi sert la vie, quand on n'y voit goute?

MOLIERE, *gaiment.*

Ah ça, mais, messieurs, vous qui voyez très-clair, dans une heure, à peu près...

Air : *De la cosa rara.*

Si, d'après votre envie,
Vous n'étiez plus envie?

LA FONTAINE et CHAPELLE.

Molière, je t'en prie,
Point de plaisanterie.

MOLIERE.

Chacun de vous oublie,
J'en ai l'âme ravie;
Quil a fait la partie,
D'abandonner la vie...

TOUS.

Oh bon! quelle folie!

MOLIERE.

Vous avez tous grand tort,
Cette plaisanterie,
Doit vous amuser fort.

CHAPELLE.

Il faut, moi, que j'en rie.

MOLIERE.

QueBoileau s'humilie.

BOILEAU.

Oh! je te remercie!

MOLIERE.

Lorsqu'on se glorifie,
D'être homme de génie;
Et de l'académie!
Il faut que l'on défie,
La fortune ennemie.

MONDORGE.

Ayons l'âme aguerrie,
Contre les coups du sort;
Car c'est une infamie,
De se donner la mort.

TOUS, *l'un après l'autre.*

D'accord.

MOLIERE.

Eh bien, messieurs, vous entendez Mondorge, proposez lui de s'aller noyer avec vous, et vous verrez s'il acceptera.

MONDORGE.

Non parbleu pas!

MOLIERE.

Et vous autres, messieurs, voulez vous encore?...

TOUS.

Non, non.

BOILEAU.

Air : *Ainsi jadis un grand Prophête.*

Aux mauvais auteurs de la France,
Je veux encor donner le fouet.

LA FONTAINE, *à Molière.*

Accepte ma reconnoissance,
Je pourrai consoler Fouquet.

CHAPELLE.

La mienne doit être éternelle,
Car sans toi, le fait est certain;
Pour la première fois, Chapelle,
Auroit mis de l'eau dans son vin!

MOLIERE.

Ce que c'est pourtant que d'avoir un bon génie qui veille pour vous, et qui ne boit que du lait.

CHAPELLE.

Remercions notre libérateur.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Mes chers amis, c'est à Molière
Que nous devons de nouveaux jours ;
Il est maintenant notre père,
Jurons donc de l'aimer toujours.

TOUS.

Oui, j'en fais le serment sincère,
Et je m'en souviendrai toujours.

(*On entend une ritournelle.*)

SCÈNE IX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE, MATHURINE, la Mère de Mathurine, Paysans et Paysannes, conduits par le Magister.

CHŒUR DE PAYSANS ET PAYSANNES.

Air : *De la contre-danse des petits pâtés.*

D'ANTOINE, vive le destin,
De Mathurine il a la main ;
En leur honneur, jusqu'à demain,
Buvons et chantons en refrain.

ANTOINE, *à Boileau.*

Voudriez-vous bien lire
Ce p'tit remerciment,
Que monsieur vient d'écrire
(*Le Magister salue.*)
Pour vous, au même instant.
S'il n'est pas de mon style,
N'allez pas me blâmer ;
C'est qu'il est plus facile
(*La main sur le cœur.*)
D'sentir que d's'exprimer.

LE CHŒUR.

D'Antoine, vive le destin, etc.

LA FONTAINE.

Quel dommage, pourtant, si nous nous étions noyés hier.

CHAPELLE.

Nous n'aurions pas été à la nôce.

ANTOINE, *à Boileau.*

Pardon, excuse, not' maît'; j's'rais d'avis d'nous amuser un p'tit brin avant de nous mettre à table.

BOILEAU.

C'est bien pensé, Antoine.

ANTOINE.

Ah ça! mais, à quoi allons-nous nous divartir?.. Eh! voilà mosieu Molière et mosieu Baron, qui sont dit-on, act... acteux; s'ils jouoient devant nous d'ces p'tites drôleries que j'voyons ici queuqu'fois les jours de dimanche? m'est avis ben putôt de vous chanter une ronde ben gaie, ça fait que tout le monde chantera et dansera à la fois.

MONDORGE.

Moi, je vais vous accompagner.

ANTOINE.

Attention; à votre place, tout le monde.

LA FONTAINE.

Dansez, dansez; pour moi, je vais m'asseoir et vous regarder.

ANTOINE.

Je suis prêt. (*Il monte sur une chaise.*) Ecoutez bien: le moine et la jeune fille.

(*On forme plusieurs ronds; Molière, Baron, Chapelle et Boileau, en conduisent chacun un.*)

LE MAGISTER.

Ça promet.

ANTOINE, *avec gravité.*

Faites attention à la morale; vous allez voir comme quoi les moines devroient tous se marier...

LE MAGISTER.

C'est vrai.

ANTOINE.

Et comme quoi une jeune fille ne doit jamais aller seule au bois.

LE MAGISTER.

C'est encore vrai.

ANTOINE.

M'y voici: silence, mesdames?

Air: *Dans la paix et l'innocence;* Club des bonnes Gens.

On raconte que Thérèse,
Au minois vif et piquant,
Sous l'herbe cueilloit la fraise,
Pour les moines d'un couvent.
De sa main blanche et vermeille,
Elle alloit en tapinois
Leur présenter sa corbeille,
Et s'en revenoit au bois. *bis.*

(*Tous répètent le dernier vers de chaque couplet en dansant.*)

Les moines, comme nous autres,
Aiment assez deux beaux yeux :
Or, l'un de ces bons apôtres,
De Thérèse est amoureux.
Il veut avouer sa flâme ;
Il sent expirer sa voix :
Enfin, pour calmer son âme,
Il s'enfonce dans un bois. *bis.*

Vous saurez que c'est le même
Où Thérèse alloit souvent ;
Il voit la beauté qu'il aime,
Il devient entreprenant.
Aye, aye, dit la pauvrette,
Mourante et presque aux abois,
Je promets bien que seulette
Je ne viendrai plus au bois. *bis.*

On dit qu'à la jeune fille,
Le moine avoit fait grand' peur :
Mais, comme il étoit bon drille,
Vite, il calme sa frayeur ;
Cessez, dit-elle, bien aise...
Et lui serrant les cinq doigts :
Souvenez-vous que Thérèse
Reviendra demain au bois. *bis.*

BOILEAU.

C'est bien, mes amis, livrez-vous à la joie.

MOLIERE.

Et nous, souvenons-nous toujours de ce qu'a dit La Fontaine.

» Le trépas vient tout guérir ;
» Mais ne bougeons d'où nous sommes.
» Plutôt souffrir que mourir ;
» C'est la devise des hommes «.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Défi.*

MOLIERE.

Que par nous, elle soit suivie ;
Pour trouver le bonheur, il faut
Que chacun de nous, dans la vie,
Porte avec plaisir son fagot.
L'homme froid, qui vit solitaire,
N'attache à ses jours aucun prix.
Peut-on vouloir quitter la terre,
Lorsqu'on possède des amis? } *bis.*

ANTOINE, *à Mathurine.*

Pendant tout l'cours de notre vie,
L'un par l'autre, soyons heureux;
Peines et plaisirs, mon amie,
Nous les partag'rons à nous deux :
Et lorsque, par l'hiver de l'âge,
Nos sens, hélas! s'ront engourdis,
Pour trouver l'bonheur en ménage,
Nous resterons toujours amis.

LA FONTAINE.

J'ai dit qu'une chose fort rare
Etoit de trouver un ami;
C'est un accès d'humeur bizarre,
Qui me faisoit parler ainsi :
Ecoutez-moi bien, je vous prie,
Et vous ne serez plus surpris;
En épousant femme jolie,
On a toujours beaucoup d'amis.

CHAPELLE.

Vins de Bourgogne et de Champagne,
Je vous trouve délicieux;
Qu'un bon repas vous accompagne,
Voilà la volupté des dieux!
Eh bien! le vin, la bonne chère,
Pour mon cœur, ne sont d'aucun prix;
Si je ne puis trinquer mon verre
Contre celui de bons amis.

MATHURINE, *au Public.*

Prendre Moliére pour son thême,
Par ma fin', c'étoit imprudent;
Il falloit qu'il parlât l'y-même,
Pour qu'il s'exprimât dignement.
Mais si l'Auteur fut téméraire;
Par bonté, suivez mon avis,
Prouvez-lui qu'avec vous, Moliére
Est, ce soir, avec ses amis.

FIN.

with indication of airs to be interspersed

LE GÂTEAU A DEUX FÉVES,

DIVERTISSEMENT

En un Acte & en Vaudevilles,

Par MM. DE PIIS & BARRÉ;

Repréſenté pour la premiere fois, à Paris, le Dimanche 6 Janvier 1782, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.



Garde à Rheims

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus Plaiſirs du Roi, rue des Anglois, près celle des Noyers.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES,	ACTEURS,
DENISE, fille de Martin,	*Mme Dugazon.*
SIMON, fils de Grégoire,	*M. Michu.*
LUBIN, fils de Martin,	*Mlle Desbrosses.*
MARTIN, pere de Denise & de Lubin,	*M. Rosiere.*
GRÉGOIRE, pere de Simon,	*M. Menier.*
LE BAILLI,	*M. Trial.*
LE FRATER,	*M. Chevalier.*
LE MAGISTER,	*M. Favart.*
LE CARILLONNEUR,	*M. Dufrenoi.*

AUTRES PERSONNAGES.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Chambre rustique. A droite est une grande cheminée dans laquelle on a pratiqué un four : à gauche est la porte d'entrée, & dans le fond regne une galerie qui conduit à des greniers.



LE GÂTEAU A DEUX FÉVES,

DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

DENISE & ſon frere LUBIN.

LUBIN, *à part.*

AIR : *A l'arrivée d'un bon Jambon.*

JE ſuis ſûr que ma ſœur Deniſe
Ici, ce ſoir attend Simon ;
Que lui veut donc ma ſœur Deniſe,
Mais ſur-tout que lui veut Simon ?

DENISE, *appercevant Lubin.*

Faut-il que je vous le rediſe ?
Allez coucher, petit garçon.

LUBIN.

Je ne veux plus qu'on me maitriſe,
Je ne ſuis plus petit garçon.
(*A part.*)
Peur qu'il ne vienne, la ruſée

Prétend me forcer à ſortir ;
Et parce qu'elle eſt éveillée,
Elle veut m'envoyer dormir.

AIR : *Non, ma chere Liſe, non, non, non.*

Non, Mademoiſelle,
Non, non, non,
C'eſt le jour des Rois, & ce jour là je me rappelle
Que j'ai tous les ans à la maiſon,
Pour ſouper à table une fort bonne raiſon.

DENISE.

AIR : *Dodo, l'enfant do!*

Ce n'eſt pas pour ce ſoir encor,
Et mon pere a remis la fête.

LUBIN.

Dans ce cas-là, ma ſœur, j'ai tort,
Je ne veux plus vous tenir tête,
Allons coucher puiſqu'il le faut,
Bon ſoir, ma ſœur, je ſuis en haut.
(*A part & en faiſant ſemblant de ſortir.*)
Dodo, l'enfant dormira tantôt.

DENISE.

AIR : *De la Lanterne Magique.*

Moment cruel & proſpere,
Viendra-t-il avant mon pere ?
Je le crains & je l'eſpere.
Tirons ſur nous
Les verrous ;
Dans trois jours ſans plus attendre,
Simon ſera mon époux ;
Arrêtons.... je crois l'entendre :
Mais avec ſon air ſi doux

S'il alloit trop entreprendre,
Ne nous laiſſons pas ſurprendre,
On doit craindre de ſe rendre
Quand on donne un rendez-vous.

(Lubin ſe cache dans le four.)

SCENE II.

DENISE, SIMON, *en dehors*, & LUBIN, *caché.*

SIMON, *en dehors.*

OH ! ma charmante Maitreſſe,
Eſt-ce ainſi que l'on me laiſſe ?
Quoi, malgré votre promeſſe
Je ne puis entrer chez vous !

DENISE.

Si je manque à ma promeſſe,
Ne vous en prenez qu'à vous ;
Car vous m'embraſſez ſans ceſſe
Quand je ſuis ſeule avec vous.

DENISE.	SIMON.
Dût-il m'embraſſer, qu'importe,	Peut-on agir de la ſorte ?
Mon amour enfin l'emporte,	Que l'amour enfin l'emporte,
Tant qu'il demeure à la porte,	Tant que je reſte à la porte,
C'eſt abuſer des verrous.	C'eſt abuſer des verrous.

DENISE.

AIR : *Il eſt certain qu'un jour de l'autre mois.*

Seul avec moi, cher Amant, te voilà,
Mais d'un peu loin parlons-nous & pour cauſe ;
Vous avancez ; s'il vous plaît, halte-là :
Faiſons avant une petite clauſe,

Par les deux bouts prenons ce ruban-là,
Et qu'entre nous il ſerve de barriere.

SIMON.

Oſes-tu bien me propoſer cela !

DENISE.

Tu ne veux pas :

SIMON.

Je ne veux pas.

DENISE.

J'appellerai, j'appellerai mon frere.

SIMON.

Il me faut donc vouloir ce que tu veux.
De ce ruban la longueur eſt extrême ;
Qu'il eſt cruel quand on n'eſt plus que deux,
D'être à dix pas de celle que l'on aime !
Je ne ſaurois, diſtrait par tes beaux yeux,
Tendre toujours ce lien trop ſévere,
Tu vois pourtant que j'y fais de mon mieux.

DENISE.

Ah ! vous lâchez, *bis.*
J'appellerai, j'appellerai mon frere.

De mon côté, quand il avancera,
En reculant diminuons ſa tâche.

SIMON, *à part.*

Maudit ruban, ma main t'accourcira
Sans toutefois que tu ſembles plus lâche ;
(*Il l'embraſſe.*)
Si le ruban eſt encore étendu,
Deniſe a tort de ſe mettre en colere.

DENISE.

Va, va, fripon, mon cœur t'a répondu,
Le mal eſt fait. *bis.*

DENISE.	LUBIN, *ſortant ſa tête hors du four.*
N'appellons plus mon frere.	Appelle donc ton frere !

LUBIN.

AIR : *Tout le long de la riviere.*

C'eſt fort bien l'entendre,
J'ai vu tout cela ;
Cette leçon tendre
Demeurera là,
Il fait toujours bon apprendre
Ces manieres-là ;
Je ſaurai comment m'y prendre
Quand mon tour viendra.

(*A Simon.*)

Des doux tête-à-tête
Qu'on m'accordera,
Quand fillette honnête
Se repentira,
Sans paroître la comprendre
Je reſterai-là ;
Je ſaurai, &c.

(*A Deniſe.*)

Et quand la bonne ame
Me refuſera
Un baiſer de flâme,
Ça ſignifiera
Que je puis tout entreprendre
Pour arriver là ;
Je ſaurai, &c.

SIMON & DENISE.

AIR : *Viens, charmante Annette.*

Sur tout ce myſtere
Pourras-tu te taire ?

LUBIN.

Va, ma chere ſœur,
Appaiſe ta frayeur ;
Mais pour récompenſe
D'un pareil ſilence,
Mettez-moi toujours
De vos leçons d'amours.

DENISE & SIMON.

Oui, pour récompenſe
D'un pareil ſilence,
Tu feras toujours
De nos leçons d'amours.

SCENE III.

MARTIN, LUBIN, DENISE & SIMON.

MARTIN.

AIR : *L'Amour galant, c'eſt ſon uſage.*

POUR faire ici les Rois, ma Chere,
Tous mes bons amis vont venir,
Il nous faut faire grande chere.

LUBIN, *à Deniſe.*

J'ai bien fait de ne pas dormir.

MARTIN.

Tu vas avoir bien de la peine,
Car je compte ſur la douzaine.

DENISE.

On en auroit vingt à traiter,
Que j'y verrois un remede;
Je ſaurai bien vous contenter
Pourvu que quelqu'un m'aide.
(*En regardant Simon.*)

MARTIN.

Mais il ne faut pas qu'on lanterne,
J'ai vu le Bailli, le Frater.
Toi, Lubin, prends notre lanterne,
Et vas prier le Magiſter.

LUBIN.

Oh! dame, c'eſt qu'on n'y voit goutte,
Tout ſeul j'aurois trop peur en route;
Vous ſavez bien que ſa maiſon
Eſt là bas, là bas, dans la campagne;
J'irai, mais comme de raiſon,
Que Simon m'accompagne.

SIMON.

Air: *Un beau jour que gros Réné.*

Ce n'eſt pas ma faute à moi,
  Il faut bien, Deniſe,
  Pour diſſiper ſon effroi,
  Que je le conduiſe;
  Mais calmez votre ſouci,
  Pour vous, ma petite,
    Ici,
  Je reviens bien vîte.

SCENE IV.

MARTIN & DENISE.

MARTIN.

Air : *Ce n'eſt que dans la retraite.*

Toi, va-t-en prier Grégoire
De me prêter à l'inſtant......
Mais il ſeroit plus prudent......
Ma fille, prends l'écritoire......
Mais comment lui tourner ça ?
Ecris toujours ; ça viendra.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Viens ça, mon cher ami.... tirer chez moi la feve,
Tu me ſeconderas.... pour que mon vin s'acheve,
Et j'eſpere à la fin.... du plus gai des feſtins,
Que tu m'enleveras.... par tes joyeux refrains.

Air : *Boire à ſon tire lire, lire !*

Je ne ſuis pas au bout ;
Mais quelle inadvertance !
J'allois la mettre en tout
Dans cette confidence.

(*Il déchire la lettre.*)

Je ferai mieux d'y faire un tour ;
Toi, ma fille, pour le plus court,
Mets le gâteau dans notre four
Pour mon retour.

SCENE V.

DENISE, *en pêtrissant la pâte.*

AIR : *Languedocien.*

Tout le monde a ſu le malheur
De la pauvre Jeannette,
Qui le ſoir mouroit de frayeur
Seule dans ſa chambrette.
Oh ! fillettes,
N'ayez jamais peur
Tant que vous ſerez ſeulettes.

On chante aſſez quand on a peur,
Auſſi faiſoit Jeannette,
En répétant d'un air rêveur
Certaine chanſonnette.
Oh ! fillettes, &c.

Paſſe un des fils de Monſeigneur,
A la voix de Jeannette
Il connoît quelle eſt ſa frayeur,
Et monte à ſa chambrette.
Oh ! fillettes, &c.

Trois fois de ſuite & de bon cœur,
Il embraſſe Jeannette,
Et puis il part, le ſéducteur,
Comme un trait d'arbalette.
Oh ! fillettes, &c.

Oh ciel ! il emporte mon cœur,
Dit auſſi-tôt Jeannette ;
En voulant crier au voleur,
Elle reſte muette.
Oh ! fillettes, &c.

SCENE VI.

DENISE, SIMON & LUBIN.

LUBIN.

AIR : *Pauvre Guillot & Guillemette.*

SAIS-TU bien que Simon me creve,
En courant comme un lévrier.

DENISE, *à Lubin.*

Va-t-en d'abord prendre une feve
Là-haut, dans le petit grenier. (*Lubin sort.*)

SIMON.

Peur que le travail ne t'échauffe,
Seul, je ferai tout ce qu'il faut.

DENISE.

Commençons, pour que le four chauffe,
Par allumer vîte un fagot.

SIMON.

AIR : *Dans nos prés, trois Demoiselles.*

Par un accord agréable,
Des yeux nous converserons,
Et seuls de toute la table,
Pourtant nous nous entendrons :
Ah ! ma Reine,
Ventreguenne,
Que nous aurons d'appétit !

DENISE.

Sois plus sage ;
Tiens, je gage
Que le four se refroidit.

SIMON.

Aſſis tout près l'un de l'autre,
Quand Deniſe à moi boira,
Son petit pied ſur le nôtre,
Tout bas m'en avertira.
Ah! ma Reine, &c.

DENISE.

Sois plus ſage, &c.

SIMON.

Afin que le vin, ma Chere,
Nous faſſe encore plus de bien;
Tu me gliſſeras ton verre,
Je te paſſerai le mien.
Ah! ma Reine, &c.

DENISE.

Sois plus ſage, &c.

DENISE.

AIR: *Quand vous entendrez le doux zéphir.*

Le voilà prêt à porter au four;
Mais par un innocent badinage,
Du bout du doigt, en ſigne d'amour,
Traçons-y quelqu'image;
Souvent la main par des traits flatteurs,
Avec adreſſe,
Y marque des fleurs.
Mais dans l'ivreſſe
De la tendreſſe,
Gravons-y deux cœurs.

ENSEMBLE.

Auprès du tien par l'art imité,
Sur ce gâteau que le mien figure,
En attendant la réalité,
Joignons-les en peinture.

DENISE.

AIR : *Je m'embarraſſe fort peu.*

Voilà deux fois dans un jour
Que Simon m'embraſſe :
Sur les doux baiſers d'amour
Que l'hymen t'amaſſe,
C'eſt autant de rabattu.

SIMON.

En fait de baiſer, vois-tu,
Choſe bonne à prendre
Eſt fort bonne à rendre.

SCENE VII.

LUBIN, DENISE & SIMON.

LUBIN, *les ſurprenant.*

Même Air.

Vous vous embraſſez encor
D'une ardeur extrême.
Moi qui veux devenir fort
Dans votre ſyſtême,
Je deſcendois à tâtons
Pour prendre d'autres leçons,
C'eſt toujours la même. *bis.*

AIR : *Pour voir un peu comment ça f'ra.*

Ma sœur, ne puis-je adroitement
Placer la feve que j'apporte?

DENISE.

Oui, mais entre-la bien avant,
De peur sur-tout qu'elle ne sorte.

LUBIN, *à part.*

Mettons-en deux par-ci, par-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

SIMON, *mettant le gâteau au four.*

AIR : *Quand la Mer rouge apparut.*

Profitons de la chaleur.

DENISE.

Moi, je vais à la cave.

SIMON.

Denise, n'as-tu pas peur?

LUBIN.

Elle n'est pas trop brave.

DENISE, *à Simon qui prend la lanterne.*

Pour le coup, Monsieur Simon,
Je vous trouve aussi trop bon.
Non, non, non,
Permettez que ce soit mon frere
Qui là-bas m'éclaire.

SIMON.

Que vous avez mauvais cœur
De refuser le monde!

SCENE VIII.

SIMON, *ſeul.*

ELLE a l'air de bonne humeur,
Même quand elle gronde;
Ces refus me font languir;
Mais comme on va nous unir,
Ils vont tous finir.
Quel plaiſir! quel plaiſir!
Ah! lorſque j'y penſe,
J'en ſaute d'avance.

(*Il ramaſſe la moitié de la lettre.*)

AIR: *Non, je ne ferai pas.*

Quel eſt ce papier-là? c'eſt de ſon écriture;
Liſons; mais juſte ciel! l'ingrate, la parjure!
Viens çà, mon cher ami,.... tu me ſeconderas;
Et j'eſpere à la fin,.... que tu m'enleveras.

Que tu m'enleveras!... Quelque Seigneur ſans doute,
Qui, de ſon cœur vénal, aura trouvé la route.
Rien ne peut appaiſer ma rage & mon effroi,
Mon cher..... & ce billet n'eſt pas écrit pour moi.

SCENE

SCENE IX.

DENISE, SIMON & LUBIN.

DENISE.

AIR : *De la Charmante*, Contredanſe.

QU'AVEZ-VOUS donc, mon cher Simon?

SIMON.

Oſes-tu bien me regarder en face?

LUBIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur Simon?

SIMON.

Tout eſt affreux pour moi dans la maiſon.

DENISE & LUBIN.

Mais quelle raiſon?
Expliquez-vous donc.

SIMON.

Oh ciel ! quelle audace :
Tout mon ſang ſe glace.

DENISE & LUBIN.

Mais quelle raiſon?
Expliquez-vous donc.

SIMON.

Quelle trahiſon !

LUBIN.

Oh ! la triſte leçon !

SCENE X.

DENISE, SIMON, LUBIN, MARTIN & GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Suite de l'Air.

Qu'avez-vous donc, mon fils Simon ?
Qu'avez-vous donc à faire la grimace ?

MARTIN.

Ma Denise, qu'avez-vous donc ?
Expliquez-vous, d'où vient ce carillon ?

LUBIN.

Papa, c'est Simon,
Qui perd la raison,
Nous gronde, tracasse,
Tempête & menace.

SIMON.

Comment, sans raison !
Quelle trahison !
De notre union
Qu'il ne soit plus question.

MARTIN & GRÉGOIRE.

Des Amoureux voilà bien le jargon :
Tantôt on crie, & tantôt on s'embrasse.

GRÉGOIRE, *à Simon.*

Va-t-en m'attendre à la maison.

MARTIN.

Et vous, laissez-nous, pour raison.

SIMON.

Tout est affreux pour nous dans la maison.
Avec plaisir j'abandonne la place.

DENISE & LUBIN.

Te / Me soupçonner de trahison :
Hélas ! Simon a perdu la raison.

SCENE XI.

MARTIN & GRÉGOIRE.

MARTIN.

AIR : *A Blaye la jolie ville.*

AH ça, mon cher Compere,
Nous voici ſeuls, j'eſpere ;
Nous pouvons maintenant,
Parler ſecrettement.

GRÉGOIRE.

Quelle eſt la confidence
Qui m'appelle chez toi ?

MARTIN.

Elle eſt de conſéquence.
Grégoire, écoute-moi.

AIR : *Chantons les Amours de Jeanne.*

J'ai perdu Jeanne ma femme.

GRÉGOIRE.

Ma femme Hélene a pris fin.

MARTIN.

D'y penſer ça me fend l'ame ;

GRÉGOIRE.

Je ne m'en conſole brin.

MARTIN.

La pauvre Jeanne !

GRÉGOIRE.

La pauvre Hélene !

MARTIN.

Savoit me mener !

GRÉGOIRE.

Tout comme la mienne !

MARTIN.

Savoit me mener par le droit chemin.

Jeanne abhorroit la bouteille.

GRÉGOIRE.

Hélene abhorroit le vin.

MARTIN.

Lorſque j'allois ſous ta treille,

GRÉGOIRE.

Quand j'allois chez toi, Martin,

MARTIN.

La pauvre Jeanne !

GRÉGOIRE.

La pauvre Hélene !

MARTIN.

Crioit après moi !

GRÉGOIRE.

Tout comme la mienne !

MARTIN.

Crioit après moi du ſoir au matin.

D'ailleurs ma femme étoit ſage.

GRÉGOIRE.

La mienne, femme de bien ;

MARTIN.

Quant à l'honneur du ménage,

GRÉGOIRE.

Et quant à notre lien,

MARTIN.

La pauvre Jeanne !

GRÉGOIRE.

La pauvre Hélene !

MARTIN.

Ne m'a jamais fait !

GRÉGOIRE.

Non plus que la mienne !

MARTIN.

Ne m'a jamais fait me plaindre de rien.

AIR : *Les Mariniers d'la Grenouillere.*

J'ai quaſiment perdu la tête,
Depuis qu'elle a perdu le jour.
Tu connoiſſois dans ce ſéjour
Son beau goblet des jours de Fête :
Chez toi le pareil eſt, je crois,
Et ſert quand on chomme les Rois.

GRÉGOIRE.

AIR : *Accourez tous, & que chacun écoute.*

Eh bien !

MARTIN.

Eh bien ! on me l'a pris, Compere.

GRÉGOIRE.

On te l'a pris ?

MARTIN.

On me l'a pris vraiment.

GRÉGOIRE.

Courons, ami, chercher le téméraire
Qui t'a volé ce meuble intéreſſant.

MARTIN.

Tu prends la chevre,
Car c'eſt l'Orfevre
Qui me l'a pris pour le poids de l'argent.

GRÉGOIRE.

AIR : *De la Vaudreuil*, Contredanſe.

Ah ! Compere, ah ! Compere,
Ce n'eſt pas bien ;
Mais c'étoit néceſſaire
Pour diſtraire
La peine amere
Que vous couviez au fond de votre ſein.

Et moi ! n'ai-je pas, dans la gêne,
Vendu ces couverts argentés,
Qu'en ménage ma chere Hélene
M'avoit par ſurcroît apportés ?

MARTIN.

Ah ! Compere, ah ! Compere,
Ce n'eſt pas bien ;
Mais c'étoit néceſſaire
Pour diſtraire

La peine amere
Que vous couviez au fond de votre ſein.

Les miens ſont à ton ſervice.

GRÉGOIRE.

Compte ſur le même office ;
Viens prendre, avant le ſervice,
Mon grand goblet pareil au tien.

ENSEMBLE.

Ah ! Compere, ah ! Compere,
C'eſt un malheur ;
Mais pouvions-nous mieux faire ?
Ah ! Compere, ah ! Compere,
Il falloit bien avaler la douleur.

SCENE XII.

DENISE & LUBIN, *mettant le couvert.*

LUBIN.

AIR : *Non, mes amis, nous n'avons ſur la terre.* (des deux Sylphes.)

PEUT-ÊTRE auſſi, Deniſe, que ſon pere
Le forcera de ſouper avec nous ;
Dans ce cas-là, malgré votre colere,
Il faudra bien que vous filiez plus doux.
Ma ſœur, laiſſez-moi faire,
Et mettre ſon couvert
Auprès du vôtre, à l'ordinaire,
Vous ferez la paix au deſſert.

DENISE.

Nenni vraiment, je n'entends plus, mon frere,

Que déformais il foit à mon côté ;
Et loin du mien, je prétends au contraire,
Que fon couvert foit ici tranfporté.
Evitons d'être en face ;
Mais las ! bon gré, mal gré,
Dans quelqu'endroit que je me place,
Lubin, toujours je le verrai.

LUBIN.

C'en eft donc fait, votre brouille eft certaine :
Vous le fuyez, de peur de l'écouter ;
Et dès ce foir, en cédant à la haine,
Vous allez donc, ma fœur, le détefter ?

DENISE.

Qui, moi ? que je l'abhorre ?
Ah ! s'il m'abandonnoit,
Je l'aimerois fans doute encore,
Juge, Lubin, s'il revenoit.

SCENE XIII.

GRÉGOIRE, MARTIN, SIMON, DENISE, LUBIN, Payfans & Payfannes.

GRÉGOIRE.

AIR : *D'un bal d'Auvergne.*

ÇA, qu'on s'en donne :
Faifons honneur à Martin ;
Et que fa tonne
Sonne
Creux demain.

(*à Simon.*)

Vous, Monſieur le mutin,
C'eſt moi qui vous l'ordonne :
Cachez votre chagrin
Pendant tout le feſtin.

MARTIN & LE CHŒUR.

Ça, qu'on s'en donne :
Qu'on faſſe honneur à Martin,
Et que ſa tonne
Sonne
Creux demain.
Honneur au jus divin
Que l'on doit à l'Automne :
Banniſſons le chagrin
Pendant tout le feſtin.

MARTIN, *faiſant aſſeoir tous les Payſans près de la cheminée.*

AIR : *C'eſt bien fort pour nous.*

Autour d'un bon feu,
Attendre eſt un jeu.
Les notables du lieu
Vont venir ſous peu :
Aſſis au milieu,
Je vous vais, morbleu !
Lire, avec votre aveu,
L'Almanach gros-bleu
Du fameux Matthieu.
Il nous promet une année
Merveilleuſe & fortunée ;
A la chicane exterminée,
Le droit ſurvivra,
Et ſeul régnera.

SCENE XIV.

Les Précédens & LE BAILLI.

MARTIN.

Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Bon ſoir, mon ami.

MARTIN.

Vous avez l'air tranſi;
Placez-vous ici.

LE BAILLI.

Meſſieurs, grand'merci :
Je ſuis bien ainſi ;
Mais que je ſache auſſi
Ce qu'en raccourci
Dit ce livre-ci.

MARTIN.

Il nous promet une année
Merveilleuſe & fortunée :
Nombre d'ânes dans la contrée
Enſeigneront
Plus qu'ils ne ſauront.

SCENE XV.

Les Précédens & LE MAGISTER.

MARTIN.

C'Est le Magiſter.

LE MAGISTER.

Qu'on reſte couvert ;
Au coin qui m'eſt offert,
Puiſqu'on le requiert,
Plus prompt qu'un éclair,
Laiſſez-moi filer,
Et du propos diſert,
Qu'on avoit ouvert,
Que je ſois au pair.

MARTIN.

Oh ! l'heureuſe deſtinée
Qu'on nous promet cette année !
La Médecine illuminée
Triomphera
Des maux qu'on aura.

SCENE XVI.

Les Précédens & LE FRATER.

MARTIN.

Monsieur le Frater.

LE FRATER.

Sans fairé lé fier,
Jé m'en vais prendre un air

Dé cé feu d'enfer :
Commé cé frac verd
Eſt un peu trop clair,
Capé-dé-bious ! mon Cher,
Entré cuir & chair,
J'ai, jé crois, l'hiver.

MARTIN.

Je reprends la deſtinée
Qu'on nous promet cette année :
La Muſique au plaiſir tournée,
Déſormais rira,
Et badinera.

SCENE XVII ET DERNIERE.

Les Précédens & LE CARILLONNEUR.

MARTIN.

LE Carillonneur.

LE CARILLONNEUR.

Ah ! c'eſt trop flatteur
Pour un pauvre Sonneur,
Qui met ſon bonheur
A briguer l'honneur
De votre faveur.
Je ſuis de tout mon cœur,
Meſſieurs & Monſieur,
Votre ſerviteur.

MARTIN.

AIR : *Banniſſons toute triſteſſe.*

Ça nous voilà tous, je penſe ;
Il faut qu'on commence

A s'atabler tous en rond :
Aſſeyez-vous donc,
Point de façon,
De préſéance :
Point d'attention
Pour le Maître de la maiſon.

LE CHŒUR.

Cédons tous à ſon inſtance,
Et d'intelligence,
Aſſeyons-nous tous en rond.

LE BAILLI.

Avec ce flacon,
Lions au plutôt connoiſſance;
Cet échantillon
N'eſt-il pas d'un beau vermillon ?

LE CHŒUR.

Cédons tous à ſon inſtance,
Et d'intelligence,
Faiſons ſauter le bouchon.

GRÉGOIRE.

Bailli du canton,
De ce gâteau qu'on vous avance,
Par dimenſion,
Calculez la diviſion.

LE CHŒUR.

Répondez à notre inſtance;
Point de réſiſtance,
Ni de mauvaiſe raiſon.

LE BAILLI.

AIR : *Quoi ! Suzon.*

Oui, je ſens
Tout l'encens

De l'hommage ;
Mais pour l'honneur du repas
Ne me confiez pas
Un ſemblable partage.
Mieux que moi,
Sur ma foi,
Pour le faire,
Tous ces Meſſieurs que voilà,
Ont le compas dans la
Viſiere.

Vous n'en voulez pas démordre,
Votre ſilence eſt un ordre ;
Aviſons,
Et viſons,
Plus de trêve.
Foin de moi, ſi mon couteau
Coupe avec le gâteau
La fêve.

Mais voici,
Dieu merci,
Les parts faites.
Je ne me reconnois plus,
Je renonce à mes us,
Ami, quand tu nous traites,
Je ſurſeois
A mes loix
Capitales,
Sans avoir pour moi d'égards,
J'ai fait toutes les parts
Egales.

Air : *C'eſt un enfant.*

Cachons la gâteau ſous un voile,
Et que ſans attendre plus tard,
Chacun au gré de ſon étoile,

Accepte ſon lot du haſard ;
Mais pour l'ordinaire,
Dans pareille affaire,
Ne ſavez-vous pas qui l'on prend ?

LE CHŒUR.

C'eſt un enfant. *bis.*

LUBIN.

AIR : *Jeune & novice encore.*

Jeune & novice encore,
J'accepte cet emploi ;
Mais un feu que j'ignore,
Trouble ma bonne foi.
Si je pouvois conduire
Le ſort à volonté :
Je ſens qu'ici l'Empire
Seroit pour la beauté.

GRÉGOIRE.

AIR : *Catherine s'eſt coëffee.*

Lorſqu'il fait à tout le monde
Son partage clandeſtin,
En buvant tous à la ronde,
Attendons notre deſtin :
Tin, tin, tin, tin, tinrlin tintin.

Si je ſuis Roi de la fève,
Je prétends, mon cher Martin,
Que mon règne ne s'acheve
Qu'à ſix heures du matin :
Tin, tin, &c.

J'aurai pour trône une tonne
Pleine de ce jus divin,
Un cerceau pour ma couronne,
Et pour ſceptre un broc de vin ;
Tin, tin, &c.

Si quelque buveur d'eau gronde,
Les canons ne ſont pas loin;
Je lui lâcherai la bonde
De ſix bariques de vin:
Tin, tin, &c.

LE BAILLI.

AIR: *Le Roi paſſoit.*

Meſſieurs, Meſſieurs, c'eſt le moment
Intéreſſant,
Chacun en évidence,
Va voir ſa chance.
Or, ſilence
Un inſtant:
Sachons quel eſt le Roi.

MARTIN.

Moi, j'ai la feve.

GRÉGOIRE.

Moi, j'ai la feve.

ENSEMBLE.

C'eſt moi: c'eſt toi: c'eſt moi.
Morguoi! jarniguoi!
Que j'endeve!

LE BAILLI.

Lorgnons deux fois;
Mais c'eſt, je crois,
Un rêve:
Ils ſont deux Rois. *bis.*

LE CHŒUR.

Ils ſont deux Rois! *bis.*

GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

AIR : *Nous voyageons parmi le monde.*

Foin du malheur qui nous arrête,
Cet accident
Ote, en nous troublant, de la fête
Tout l'agrément.

MARTIN.

Elle aura fait ce beau coup-là
Par trop de hâte ;
Ou bien c'eſt ton fils, car il a
Mis la main à la pâte.

LE BAILLI.

AIR : *Chantons les Matines de Cythere.*

Ils ont tous les deux le diadême ;
Je ne trouve-là rien de fâcheux :
Voici là-deſſus tout mon ſyſtême :
Au lieu d'un ſeul coup, nous en boirons deux.

LE CHŒUR.

De la gaîté Grégoire eſt le pere :
Et réjouira tous ſes Etats :
Martin eſt de même un bon compere ;
Abondance de bien ne nuit pas.

Ils ont tous les deux, &c.

GRÉGOIRE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Parmi toute la troupe,
Etabliſſons mon droit.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

GRÉGOIRE.

Plus je vuide ma coupe,
Et plus ma ſoif s'accroît.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

MARTIN.

Ça, prête-la moi, Grégoire,
Tu ſais ce qu'on me doit:
Je veux boire, je veux boire, je veux boire.

GRÉGOIRE.

Laiſſez-moi donc tranquille,
Je n'en ai pris qu'un doigt.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

MARTIN.

Vous échauffez ma bile,
Avec votre ſang froid.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

GRÉGOIRE.

Ce goblet eſt à Grégoire,
Le Maître de l'endroit....

MARTIN.

Paix! Grégoire. *bis.*

GRÉGOIRE.

A vendu le ſien pour boire.

MARTIN.

AIR: *Du Vaudeville du Roi de Cocagne.*

Le gourmand qui me fait ce reproche,
A, Meſſieurs, mis à couvert,

Pour avoir dequoi garnir ſa broche,
Juſqu'à ſon dernier couvert,
Et cependant le marouſle me raille ;
Mais chez moi j'ai du pouvoir ;
Je te ferai voir
Que tu n'es qu'un Roi de paille.

GRÉGOIRE.

AIR : *Tremble, Lucas, &c.*

Tremble, Martin, tu connois mal ton monde,
Je prétends ſeul chez toi regner toute ſa nuit ;
Quand un buveur en colere me gronde,
Autant que lui je ſais faire du bruit.

GRÉGOIRE & MARTIN.

Je m'en vais te lancer cette bouteille,
Dont à l'inſtant je viens d'armer ma main ;
Mais de peur de ſouiller cette liqueur vermeille,
Ivrogne, ce ſera quand j'aurai bu le vin.

LE CHŒUR.

AIR : *Qu'il eſt doux d'exercer ſa haine !*

Quel eſt donc cet excès de rage ?
Oppoſez-vous à ce tapage,
Finiſſez donc.

GRÉGOIRE & MARTIN.

Non, non, non,
J'enrage,
Finiſſez donc,
Non, non.

bis.

LE BAILLI.

AIR : *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Si vous ne vous reſpectez pas,
Reſpectez ma perſonne.

De terminer tous vos débats,
C'eſt moi qui vous ordonne.
Où ſont vos feves ?

GRÉGOIRE & MARTIN.

Les voilà.

LE BAILLI.

A vos deux enfans qui ſont là,
Là, là,
Donnez-les, & l'on verra
Que l'Amour les réunira.

LUBIN.

Ah ! vraiment, Monſieur le Bailli,
C'eſt bien une autre affaire ;
Deniſe & Simon ſont auſſi
Tous deux bien en colere.

LE BAILLI.

Eh mais ! mon Dieu, qu'apprends-je là ?
Quelle eſt donc cette race là,
Là, là ?
Faiſons pour finir cela,
Taire ceux-ci, parler ceux-là.

SIMON.	DENISE.

AIR : *La nouvelle Gracieuſe*, contredanſe.

SIMON.	DENISE.
Monſieur, laiſſez notre querelle,	Puiſqu'il fait durer la querelle,
Je ne veux rien approfondir.	Sans daigner ici l'éclaircir,
C'eſt une ingrate, une infidelle,	Ah ! ſans doute, il eſt infidèle,
Dont je perdrai le ſouvenir.	Hélas ! devoit-il me trahir ?

DENISE.

Ah ! quel tourment !
Ah ! quel moment
C'eſt pour mon cœur toujours innocent !

SIMON, *montrant la moitié de la lettre.*

Amante perfide & parjure,
Démentez donc votre écriture....

DENISE.

Si c'eſt-là tout, bientôt je jure
De mettre fin
A ton chagrin.

SIMON.

Je n'en crois rien.

DENISE.

Tu n'en crois rien.
Fort bien, fort bien.

SIMON.

Non, je n'en crois rien.

DENISE, *lui montrant l'autre moitie.*

Quoi ! tu n'en crois rien ?
Sur cette mépriſe groſſiere
Pouvois-tu fonder ton courroux ?
Lis maintenant la lettre entiere,
Et s'il ſe peut, reſte jaloux.

SIMON *lit.*

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Viens ça, mon cher ami,... nous tirerons la feve,
Tu me ſeconderas.... pour que mon vin s'acheve.
Et j'eſpere à la fin.... du plus gai des feſtins,
Que tu m'enleveras.... par tes joyeux refrains.

AIR : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Aurois-tu l'ame aſſez bonne
Pour vouloir encore de moi?

DENISE.

Va, méchant, je te pardonne.

SIMON.

Sois ma Reine.

DENISE.

Et toi mon Roi.

LE BAILLI.

Cette inconcevable hiſtoire
Nous apprend ſans contredit,
Qu'on a ſouvent tort de croire
La moitié de ce qu'on lit.

MARTIN.

AIR : *Amis, ſi vous voulez m'en croire.*

Ami, l'exemple nous engage
A nous rapatrier promptement;
Dès demain à leur mariage
Nous ſongerons ſolidement.

MARTIN & GRÉGOIRE.

Après d'auſſi vives alarmes,
Que la paix regne en ce ſéjour,
Et goûtons de nouveau les charmes,
Nous de la bouteille, eux de l'amour. } *bis en chœur.*

LE CHŒUR.

AIR : *La Coliſée*, contredanſe.

A boire, à boire
Dans la coupe de la Reine & du Roi,
A boire, à boire
Dans la coupe du Roi.

SIMON.

Tout beau, Meſſieurs, c'eſt moi
Qui fais la loi;

Je ſoutiendrai ma gloire
En vous forçant, autant qu'il eſt en moi,
Par un édit notoire....

LE CHŒUR.

A boire, à boire
A la ſanté de la Reine & du Roi,
A boire, à boire
Dans la coupe du Roi.

SIMON & DENISE.

Plus que Bacchus au ſein de notre gloire,
L'Amour, je croi,
Me fait regner ſur toi.

LE CHŒUR.

A boire, à boire
A la ſanté de la Reine & du Roi,
A boire, à boire
A la ſanté du Roi.

MARTIN.

Dans nos débats que de mauvaiſe foi!
Oublions-les, Grégoire.

GRÉGOIRE.

Ma foi, Martin, je penſe comme toi;
Perdons-en la mémoire....

LE CHŒUR.

A boire, à boire
A la ſanté de la Reine & du Roi,
A boire, à boire
A la ſanté du Roi.

SIMON, *au Public.*

Si nous paſſons de la Fable à l'Hiſtoire,
Le cœur, Meſſieurs, vous portera, je croi,
A boire, à boire
A la ſanté de la Reine & du Roi,
A boire, à boire
A la ſanté du Roi.

FIN.

Lu & approuvé pour la Repréſentation & pour l'Impreſſion. A Paris, le 2 Janvier 1782.

Signé, SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 2 Janvier 1782.

Signé, LE NOIR.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande. 1782.

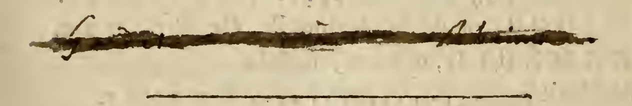
LES FEMMES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Nation, le 19 Avril 1793.

PAR C. A. DEMOUSTIER.



Prix, 40 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue du Cimétière André-des-Arcs, no. 9.

L'AN TROISIÈME.

PERSONNAGES ACTEURS.

Mme DE SAINT-CLAIR, veuve. Ces. CONTAT.

EUGÉNIE, fille de madame de Saint-Clair .... LANGE.

CONSTANCE, jeune veuve, mère et nourrice, nièce de madame de Saint-Clair .... ÉMILIE CONTAT.

Mme D'ORVILLE, mère de madame de Saint-Clair .... LACHASSAIGNE.

URSULE, jeune dévote, cousine de madame de Saint-Clair .... MÉZERAI.

Mme DE COURTMONDE, connoissance de la famille ...... THENARD.

JUSTINE, suivante .... DEVIENNE.

LISIDOR, oncle de Germeuil .. Cs. FLEURY.

GERMEUIL, officier, âgé de dix-huit ans .... DUPONT.

DUBOIS, valet de Lisidor .... DAZINCOURT.

La Scène se passe dans un château voisin de Paris, appartenant à madame de Saint-Clair, qui s'y trouve rassemblée avec sa famille.

LES FEMMES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.
EUGÉNIE, JUSTINE.

JUSTINE, *assise et cousant, à Eugénie qui entre d'un air rêveur.*

A-T-ON déjà soupé?

EUGÉNIE.

Pas encore, j'imagine.

JUSTINE.

Et vous sortez de table?

EUGÉNIE.

Ah! ma pauvre Justine! ....

JUSTINE.

Quoi! toujours des soupirs!

EUGÉNIE *soupirant.*

Germeuil n'a pas mangé.

JUSTINE *souriant.*

Ni vous non plus?

EUGÉNIE.

Hélas! combien il est changé!
Sa pâleur....

JUSTINE.

Sa pâleur est toute naturelle:
Il est convalescent.

EUGÉNIE.

Tu crois?

JUSTINE *en confidence.*

Mademoiselle,
Je vous crois, entre nous, plus malade que lui.

EUGÉNIE.

Il est vrai que ce soir, ...

JUSTINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui.
J'ai suivi les progrès de votre maladie.

EUGÉNIE.

De ma maladie !

JUSTINE.

Oui ; c'est une épidémie
Dont la malignité gagne dans la maison.

EUGÉNIE.

Ciel !

JUSTINE.

Je vous dis que c'est une contagion.
Par un coup du hasard sept femmes rassemblées,
Vivaient presque d'accord dans le monde isolées ;
Et dans notre château, nous ignorions, hélas !
S'il habitoit encor des hommes ici-bas.
Madame votre mère en avait, par prudence,
Chassé le jardinier, de peur de médisance.
Cela n'empêchait pas que, tout le long du jour,
Le couvent ne parlât de tendresse et d'amour,
Qu'on y traitât les lois de la galanterie
Et l'art insidieux de la coquetterie.
Mais combien ce qu'on fait vaut mieux que ce qu'on dit!
Tous nos amours alors se passaient en récit. . . . .
Enfin Germeuil paraît, et l'action commence.
Homme, il était proscrit : cependant sa souffrance,
Sa jeunesse, ses yeux abattus de langueur,
Tout de l'arrêt fatal adoucit la rigueur.
Un officier mourant, au printems de son âge,
Par la fièvre surpris au milieu d'un voyage,
Qui, d'une voix touchante, aux pieds de la Beauté
Vient réclamer les droits de l'hospitalité,
Rarement à ses vœux la trouve inexorable.

EUGÉNIE *vivement.*

Eh ! qui n'eût eu pitié de son sort déplorable !

JUSTINE *à part.*

L'Amour, qui prend souvent le nom de l'Amitié,

Emprunte quelquefois celui de la Pitié.
(*Haut.*)
L'humanité séduit le cœur de l'Innocence,
Et la compassion va plus loin qu'on ne pense.

EUGÉNIE.

Mais, où peut-elle aller ?

JUSTINE.

Je ne sais, mais enfin
Tout le monde en ces lieux semble avoir du chagrin.
Notre jeune malade est en convalescence ;
On n'en est pas plus gai, sur-tout en son absence.
Madame de Saint-Clair a perdu l'agrément
De son esprit aimable et de son enjoûment.
Votre bonne maman, si causeuse et si folle,
Néglige en soupirant le don de la parole.
Madame de Courtmonde, au ton mâle et guerrier,
Professeur en amour, redevient écolier.
Notre dévote Ursule, inquiète et pensive,
Imite, en gémissant, la colombe plaintive.
Mère d'un jeune fils, veuve d'un vieil époux,
Constance est insensible à des plaisirs si doux ;
Elle embrasse, en pleurant, son enfant qu'elle allaite.
On dirait, à la voir sombre, morne et distraite,
Ou que ce cher enfant est prêt à la quitter,
Ou que son vieux mari vient de ressusciter.
Les fleurs sur votre teint meurent à peine écloses :
J'y vois encor des lis, mais j'y cherche des roses.
Enfin, moi qui vous plains, je me fais peine à voir,
Et n'ose qu'en tremblant consulter mon miroir....
Mais, madame paraît.

SCÈNE II.

Mm DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, JUSTINE.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, Eugénie,
Sans raison, brusquement quitter la compagnie?

EUGÉNIE.

Pardon! maman ; j'avois l'esprit préoccupé.

Mme DE SAINT-CLAIR.

De quoi donc?

JUSTINE *ironiquement.*

De quelqu'un qui n'avoit pas soupé.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Justine, laissez-nous.

SCÈNE III.

Mme DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, la tristesse,
De moment en moment flétrit votre jeunesse:
Vous ne vous prêtez plus à nos amusemens ;
Vous ne souriez plus à mes embrassemens ;
Vous laissez, en naissant, mourir votre génie.
Tous ces talens, qui font le charme de la vie,
Et que vous cultiviez avec tant de douceur,
Vous les abandonnez. Parlez : à votre cœur,
Près de moi, mon enfant, manque-t-il quelque chose?

EUGÉNIE.

Vous soupirez, vous-même....

Mme DE SAINT-CLAIR *vivement.*

Et vous en êtes cause.

EUGÉNIE.

Moi!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Vous, ma fille.

EUGÉNIE.

Hélas!

Mme DE SAINT-CLAIR *confidemment.*

Peignez-moi, sans détour,
Ce que vous éprouvez.

EUGÉNIE *naïvement.*

Je sens de jour en jour
Une mélancolie, une langueur secrète

Dont l'attrait inconnu me charme et m'inquiète.
Tantôt là, dans mon sein, c'est un abattement
Qui m'accable: tantôt c'est un enchantement.
Mes yeux sont éblouis de toute la nature;
L'air me semble plus doux, la lumiere plus pure.
Je ne sais quel génie entraîne alors mes pas.
Je poursuis un objet que je ne connais pas.
Lasse enfin de chercher une vaine chimère,
Je me dis: » Retournons dans les bras de ma mère. »
Je reviens en rêvant; mes regards inquiets
Vous rencontrent.... Ce n'est pas vous que je cherchais.
Eh! mais qui donc!... le jour, je comprime mes larmes:
Mais la nuit vient; alors que j'éprouve de charmes
A les répandre! Non, jamais on n'a goûté,
Avec tant d'amertume, autant de volupté.

Mme DE SAINT-CLAIR *attendrie.*

Ma fille, votre état je conçois; j'ai moi-même
Éprouvé comme vous....

EUGÉNIE.

Quoi! vous pleurez!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Je t'aime,
Et je ne saurais voir arriver sans effroi
L'instant où ton bonheur ne dépend plus de toi.
Que mon exemple au moins te préserve et t'éclaire!
Viens, mon enfant, et lis dans le cœur de ta mère.
Lorsque j'avais ton âge et ta simplicité,
Comme toi j'aspirais à la félicité.
Dans le bonheur d'autrui je croyais voir le nôtre:
Mon cœur me demandait à dépendre d'un autre...
Hélas! j'eus le malheur de rencontrer celui
Qu'involontairement tu cherches aujourd'hui.
J'admirai son maintien et son air de décence;
Dans ses yeux la douceur, sur son front l'innocence...

EUGÉNIE *ingénuement.*

Comme Germeuil?

Mme DE SAINT-CLAIR, *à part, vivement.*

O ciel! l'oncle fit mon malheur:

Le neveu ferait-il le sien!

EUGÉNIE, *observant le trouble de sa mère.*

Que sa douleur

(*Haut.*)

Me touche! Poursuivez.

Mme DE SAINT-CLAIR *continuant avec énergie.*

J'en fus abandonnée....

EUGÉNIE.

L'ingrat!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Et je passai ma vie infortunée
Dans les regrets, l'ennui, le silence et les pleurs,
Jusqu'au tems où l'hymen vint calmer mes douleurs.
Je devins mère alors, et ma chère Eugénie
Me fit trouver encor des plaisirs dans la vie.

EUGÉNIE *tendrement.*

Ma mère!

Mme DE SAINT-CLAIR *la serrant dans ses bras.*

Oui, mon enfant, oui, l'amour maternel
Est de tous nos amours le seul qui soit réel:
Je le sens.

EUGÉNIE.

Quoi! maman, ce sentiment si tendre
Qu'on goûte à se parler, à se voir, à s'entendre,
Ces soupirs?...

Mme DE SAINT-CLAIR.

Sont les fleurs dont le piége est couvert.
Ce qu'on gagne en amour ne vaut pas ce qu'on perd...
Ah! puisses-tu jamais ne connaître les hommes!

EUGÉNIE.

Mais je n'en ai connu que d'aimables.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Nous sommes
Dupes de ce prestige, et l'amabilité
Déguise trop souvent l'insensibilité;
L'artifice....

EUGÉNIE.

Comment! je les entends sans cesse

Attester

Attester leur honneur et leur délicatesse.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Nous trahir, ce n'est point blesser la probité.

EUGÉNIE.

Mais, une trahison est une lâcheté.

Mme DE SAINT-CLAIR *avec amertume.*

Tromper un homme, c'est une action infâme :
Mais c'est un passe-tems que tromper une femme.

EUGÉNIE.

Quelle horrible injustice !

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ils ne se font aimer
Que de celles qu'ils ont le desir d'opprimer.
N'aime pas, si tu peux ; ou, si ton cœur soupire,
Résiste, mon enfant, au plaisir de le dire.
Tu te perdrais toi-même, ou du moins ton amant :
Une femme le perd toujours en le nommant.

EUGÉNIE.

Mais, s'il se nommait, lui ?

Mme DE SAINT-CLAIR.

Garde-toi de le croire.
Leur orgueil nous vend cher l'honneur de la victoire.

EUGÉNIE.

Les hommes ont donc moins d'amitié que d'orgueil ?

Mme DE SAINT-CLAIR *vivement.*

Tous.

EUGÉNIE *de même.*

Sans en excepter ? ....

Mme DE SAINT-CLAIR.

Un.

EUGÉNIE.

Pas même Germeuil ?

Mme DE SAINT-CLAIR *froidement.*

A quel propos Germeuil ?

EUGÉNIE *embarrassée.*

Que sais-je ! je vous cite
Un exemple. Germeuil....

Mme DE SAINT-CLAIR.

Eh bien ! Germeuil ? . . . .

EUGÉNIE, *déconcertée.*

Mérite,
Par ses mœurs, ses vertus, d'être excepté de ceux . . . .

Mme DE SAINT-CLAIR.

Celui que l'on excepte est le plus dangereux ;
Entendez-vous, ma fille ?

EUGÉNIE.

Hélas ! comment donc faire ?

Mme DE SAINT-CLAIR.

(*Sévèrement.*) (*Tendrement.*)
Fuir ce que vous cherchez . . . . et n'aimer que ta mère.

SCÈNE IV.

Mme DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, Mme D'ORVILLE *tenant* GERMEUIL *par une main,* URSULE *par l'autre ; d'un côté* Mme DE COURTMONDE, *de l'autre* CONSTANCE *en habit de veuve ;* JUSTINE *remettant une lettre à madame de Saint-Clair.*

Mme D'ORVILLE *à Germeuil.*

ALLONS, monsieur ; allons, faites ce que je veux ;
Prenez un peu de thé.

URSULE *d'un ton mielleux.*

Du syrop vaudrait mieux.

Mme D'ORVILLE *sèchement.*

Pour un mal d'estomac ?

URSULE.

Oui, le syrop lui donne . . . .

Mme D'ORVILLE.

Un capitaine est-il un confesseur de nonne
Pour le sucrer ?

URSULE.

Son mal tient au genre nerveux ;
Et l'on sait que les nerfs aiment les onctueux.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Peut-être qu'un bouillon . . . .

CONSTANCE.

Du lait.

EUGÉNIE.

Un lok.

Mme D'ORVILLE.

Chimère !

Prenez du thé.

Mme DE COURTMONDE *d'un ton mâle.*

Du thé ? remède de grand'mère.

Mme D'ORVILLE *vivement.*

De grand'mère ?

Mme DE COURTMONDE.

Du vin : le vin rend la vigueur,

Rétablit l'estomac et raffermit le cœur.

Mme D'ORVILLE *bas à Justine.*

Fais toujours du thé.

JUSTINE.

Bon.

(*Elle va à la cheminée préparer le thé.*)

GERMEUIL.

Souffrez, par complaisance,

Que je ne prenne rien.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Liberté.

Mme D'ORVILLE *à part.*

Patience !

GERMEUIL.

Je crois que le sommeil peut seul guérir mes maux.

CONSTANCE *tendrement.*

Oui, le plus grand des biens, sans doute, est le repos.

GERMEUIL.

Je vais donc reposer.

Mme D'ORVILLE *arrêtant Germeuil.*

Non pas. Justine, écoute :

Va bassiner son lit.

JUSTINE.

J'y vais.

EUGÉNIE.

Bien chaud.

JUSTINE.

Sans doute.

URSULE.

Avec un peu de sucre.

JUSTINE *de même.*

Oui.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Que tout soit fermé.

JUSTINE.

Oh ! Hermétiquement.

CONSTANCE.

Le feu bien allumé . . . .

(*A part.*)

Vois si mon fils dort.

JUSTINE *avec intérêt.*

Oui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, EXCEPTÉ JUSTINE

Mme DE COURTMONDE.

Capitaine, on vous joue.

GERMEUIL.

Pourquoi donc ?

Mme DE COURTMONDE.

Je crois voir Annibal à Capoue.

GERMEUIL.

Vous vous trompez. On peut éprouver la douceur
Des soins de la beauté, sans dégrader son cœur.
Les secours prodigués par une main chérie ,
A l'ame d'un guerrier donnent plus d'énergie.
Au milieu des combats , s'il peut se souvenir
Que son sang a l'honneur de vous appartenir ,

Tout cède à sa valeur, tout lui devient possible;
Et, sauvé par vos mains, je me sens invincible.

Mme DE COURTMONDE *avec dédain.*

Des madrigaux!

Mme DE SAINT-CLAIRE *s'asseyant.*

Vraiment c'est notre défenseur:
Il s'en acquitte bien.

(*Ici tout le monde s'assied. On dispute les places qui sont auprès de Germeuil, en ayant l'air de les refuser.*)

Mme D'ORVILLE *à madame de Courtmonde.*

A la place d'honneur
Mettez-vous.

(*Elle se place près de Germeuil, et renvoie les trois jeunes au-de là de madame de Saint-Clair, en disant :*)

Vous, là-bas.

URSULE *à Constance et Eugénie.*

La maman se partage
Assez bien.

(*On est assis dans l'ordre suivant : madame de Courtmonde, Germeuil, madame d'Orville, madame de Saint-Clair, Eugénie, Constance, Ursule.*)

Mme D'ORVILLE *tricotant.*

Mes enfans, reprenons notre ouvrage.

URSULE *brodant.*

Mon fichu.

CONSTANCE *faisant des bonnets d'enfant.*

Mes bonnets.

EUGÉNIE *attachant des nœuds verds sur une baigneuse.*

Mes nœuds.

Mme DE SAINT-CLAIR *décachetant sa lettre.*

Vous permettez....

Mme DE COURTMONDE.

Quel ennui!

Mme D'ORVILLE *avec aigreur.*

Comme nous, brodez ou tricotez.

Mme DE COURTMONDE *riant.*

Tricoter!...,

Mme D'ORVILLE.

Pourquoi pas? Oh! vous avez beau rire.
Apprenez qu'il vaut mieux tricoter que médire :
On fait des bas de plus, et des péchés de moins.

Mme DE COURTMONDE.

L'un n'empêche pas l'autre.

Mme D'ORVILLE.

Il le compense au moins.

Mme DE SAINT-CLAIR, *avec douceur, interrompant sa lecture.*

Ma mère! ....

Mme D'ORVILLE.

(*Aux jeunes, gaiment.*)
Je me tais.... Si j'ai bonne mémoire,
De Bérénice hier j'ai commencé l'histoire.

TOUS, *à part*

Ah! ....

Mme D'ORVILLE.

Je vais l'achever.

CONSTANCE *voulant l'arrêter.*

Mais....

J'en sais encor trois.

TOUS, *effrayés.*

Quoi! ....

Mme D'ORVILLE.

Vous n'en perdrez rien. « Bérénice autrefois.... »

Mme DE COURTMONDE *à Germeuil.*

Capitaine, traitons la tactique.

Mme DE SAINT-CLAIR, *vivement, en lisant :*

Clarice
A marié son fils.

URSULE, CONSTANCE et EUGÉNIE *avec sentiment.*

Bon!

Mme D'ORVILLE *vivement.*

Comme Bérénice.

Mme DE COURTMONDE *à Germeuil.*

Or donc....

EUGÉNIE *à Constance.*

Quel est ce point ?

CONSTANCE.

C'est un point d'Alençon.

URSULE, EUGÉNIE.

Qu'il est fin !

Mme D'ORVILLE *à Germeuil.*

Bérénice avait donc un garçon.

GERMEUIL.

Bien ! . . . .

Mme DE SAINT-CLAIR *refermant sa lettre.*

Léonore est morte : ah quelle perte affreuse !

TOUS.

Dieux !

EUGÉNIE, *étourdiment, essayant sa baigneuse.*

Mesdames, comment trouvez-vous ma baigneuse ?

URSULE et CONSTANCE.

Charmante ?

Mme DE SAINT-CLAIR *à Eugénie.*

Approchez-vous.

(Elle la recoïffe)

EUGÉNIE.

Mes petits rubans verds ? . . . .

Mme DE COURTMONDE *à Germeuil.*

Mes calculs. . . .

Mme DE SAINT-CLAIR *à Eugénie.*

Sont gentils, mais posés de travers.

Mme DE COURTMONDE *se levant avec fureur.*

De travers !

Mme DE SAINT-CLAIR *continuant de rajuster la coïffure d'Eugenie.*

Mais on peut les rajuster.

Mme DE COURTMONDE.

Madame ! . . .

Mme DE SAINT-CLAIR.

Voyez plutôt. . . . .

Mme DE COURTMONDE.

Quittez le ton de l'épigramme.

Mme D'ORVILLE, *vivement*

(*A madame de Courtmonde*) (*Aux autres.*)

Si vous tricotiez, vous.... Vous, si vous m'écoutiez....

Mme DE COURTMONDE.

Des contes, des bonnets, des nœuds, quelles pitiés !

Mme DE SAINT-CLAIR.

Madame, vous pouvez vous mettre au rang des hommes;
Mais laissez-nous en paix être ce que nous sommes.
Si, lorsqu'il nous créa, le ciel eut consulté
Et votre prévoyance et votre habileté,
D'une essence plus mâle il eût formé nos ames;
Les hommes auraient eu les faiblesses des femmes.
Pour vous complaire enfin, le sexe masculin
Aurait cedé le pas au sexe féminin.
Mais sans votre conseil les choses s'étant faites,
Il faut bien vous résoudre à nous voir imparfaites.
Accusez le destin d'injustice ou d'erreur;
De partialité taxez le créateur;
Revendiquez nos droits : mais, je vous en conjure,
Ne nous imputez pas les torts de la nature.

Mme DE COURTMONDE.

Corrigez donc ces torts si vous les connaissez.
Depuis près de huit jours, n'avez-vous pas assez
Parlé d'ajustemens, de béguins, de dentelles?
Mon sexe me fait honte avec ses bagatelles.

GERMEUIL.

Des femmes, il est vrai, le plus grave entretien,
Tout bien analysé, peut se réduire à rien :
Mais ce rien dans leur bouche a l'air de quelque chose.
Les femmes ont le don de la métamorphose;
Elles savent donner de la réalité
Aux Êtres de raison que leur fécondité
Enfante en se jouant. Ces enfans éphémères
Apportent en naissant les graces de leurs mères.
Aussi, pour soutenir la conversation,
Leur esprit ne met point à contribution
L'histoire, la science, encor moins la sagesse.

C'est

C'est dans ses propres fonds qu il puise sa richesse ;
Et, mieux qu'un certain Grec qui s'en vantait, je croi
Que chacune de vous porte tout avec soi.

Mme DE COURTMONDE *à Germeuil.*

Avec ces fadeurs-là vous êtes sûr de plaire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

L'APPARTEMENT est prêt.

GERMEUIL *prenant congé.*

Mesdames....

Mme D'ORVILLE *l'arrêtant.*

Oh ! j'espère
Que vous prendrez du thé.

GERMEUIL.

Je n'ai besoin de rien.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Eh ! ma mère, pourquoi le forcer ?

Mme D'ORVILLE.

Pour son bien.

GERMEUIL.

(*Justine lui présentant une tasse.*)

Non, Justine....

JUSTINE.

Monsieur, j'accomplis l'ordonnance
De madame.

Mme D'ORVILLE *sévèrement.*

Oui, monsieur.

GERMEUIL *buvant.*

C'est par obéissance.

Mme D'ORVILLE *d'un air triomphant tandis qu'il boit.*

De syrops, de bouillons vous l'avez entêté ;
Mais je savais bien, moi, qu'il aimait mieux le thé.

URSULE.

Malgré lui.

Mme D'ORVILLE *à Germeuil.*

Saluez toute la compagnie ;
Et puis partons.

GERMEUIL *baisant la main de madame de Saint-Clair.*

Bon soir, ma mère et mon amie.

(*A Ursule, de même.*)

Recevez mon hommage.

(*A madame de Courtmonde, de même.*)

Agréez mon respect.

(*A Constance et Eugénie.*)

Bon soir, mes sœurs.

CONSTANCE et EUGÉNIE *timidement.*

Bon soir !

GERMEUIL *n'osant leur baiser la main qu'elles n'osent lui présenter.*

Toujours nouveau regret
Quand il faut vous quitter.

(*Il s'éloigne.*)

JUSTINE.

Vous oubliez Justine !

GERMEUIL *lui prenant la main.*

Bonne nuit.

Mme D'ORVILLE.

Viendrez-vous !...

(*Elle le conduit jusqu'à la porte, s'arrête, se retourne, et revient.*)

Restez-là....J'imagine
Qu'on n'en jasera pas.

(*Pendant ce temps, Germeuil envoie de loin des baisers à Constance et Eugénie.*)

Mme DE SAINT-CLAIR *avec respect.*

Ma mère!....

Mme D'ORVILLE.

Oh ! les caquets....

TOUTES, *en riant.*

Sur vous?...

Mme D'ORVILLE.

J'aurai demain soixante et huit ans ; mais...

Mme DE SAINT-CLAIR.

Nous vous respectons trop pour....

Mme D'ORVILLE *gaiement.*

Mes enfans, courage !
Vous en ferez autant quand vous aurez mon âge.
Adieu, je sors bien vîte, et reviendrai bientôt.

JUSTINE *ironiquement.*

Madame peut rester ; car Nérine est là-haut.

Mme D'ORVILLE.

Vous l'entendez.

(*A Germeuil, qui s'est rapproché de Constance et d'Eugénie.*)

Allons ! que de cérémonie !
On ne dit pas bonsoir deux fois.

(*Elle l'emmène brusquement.*)

SCÈNE VII.

Mme DE COURTMONDE, Mme DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

Mme DE COURTMONDE.

Moi, je parie
Que la bonne maman a des prétentions.

URSULE.

Pourquoi craindre, en effet, que nous ne médisions ?

CONSTANCE.

Sur les rangs, à tout âge, on cherche à se remettre.

EUGÉNIE.

Ce qu'on n'est plus, on aime encore à le paraître.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, respectez notre mère. Je sais
Qu'elle a quelques défauts ; mais ils sont effacés
Par mille qualités. Si je n'étais sa fille
Je pourrais avouer qu'elle jase, babille,
Que son entêtement n'aura jamais d'égal....
Mais je me tais : voilà le respect filial.

Mme DE COURTMONDE.

Cette leçon sera fidèlement suivie.

(*Gaiement à madame de Saint-Clair.*)

Ça, faisons-nous la paix?

Mme DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, je vous prie?

Mme DE COURTMONDE.

Je vous ai fait la guerre avec mes vérités.

Mme DE SAINT-CLAIR, *lui tendant les bras.*

Je ne me souviens plus de vos hostilités.

Mme DE COURTMONDE *l'embrassant.*

Bon soir, mon cœur.

(*Madame de Saint-Clair voulant la reconduire.*)

Restez.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Vous laisser aller seule!

Mme DE COURTMONDE

Je le veux.

Mme DE SAINT-CLAIR *saluant.*

J'obéis.

(*Madame de Courtmonde sort en faisant beaucoup de démonstrations d'amitié que madame de Saint-Clair lui rend.*)

SCÈNE VIII.

Mme DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

Oh! la vieille bégueule!

Mme DE SAINT-CLAIR *entendant Justine.*

(*A part.*) (*Haut.*)

Justine s'y connaît. Est-il rien de plus vain
Qu'une femme qui veut, en dépit du destin,
Se déféminiser! Cet être hétéroclite,
Du sexe qu'il usurpe et du sexe qu'il quitte,
Négligeant le solide et saisissant le faux,

Laisse les qualités et prend tous les défauts.
Ces êtres-là ne sont d'aucun genre. Les femmes
N'oseraient à leur ordre associer ces dames :
Des hommes le parti n'en est pas fort tenté.
Leur rôle est donc celui de la neutralité.

URSULE.

Triste rôle !

Mme DE SAINT-CLAIR.

Jamais les femmes ne s'en louent ;
Et tous les jours pourtant que de femmes le jouent !
(*Elle embrasse gaiement Constance et Ursule, et fait signe à Eugénie de la suivre.*)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, URSULE, EUGÉNIE, JUSTINE.

CONSTANCE.

Ma tante pourrait bien le jouer dans dix ans.

URSULE.

Vous la faites, madame, attendre un peu long-tems,

EUGÉNIE *étourdiment.*

Elle a beaucoup d'esprit ; mais....

JUSTINE *l'enhardissant.*

Eh bien ?

EUGÉNIE *timidement.*

C'est ma mère.

URSULE *l'approuvant.*

Ah oui !

JUSTINE.

Raison de plus ; l'amitié nous éclaire.

EUGÉNIE *timidement.*

Sur les défauts de ceux que nous devons aimer....

JUSTINE.

On peut baisser les yeux, mais non pas les fermer.

EUGÉNIE *sévèrement.*

Moi, je les ferme.

JUSTINE *gaiement.*

Eh bien ! les yeux fermés, je gage
Que vous voyez madame au déclin du bel âge,
Disputant avec vous de grace et de fraîcheur,
Du parallèle encor s'attribuer l'honneur;
Qu'aux glaces en tous lieux vous la voyez sourire,
Et, d'un œil caressant, négligemment se dire,
« Je suis toujours très-bien ; et ma fille, je croi,
« Malgré ses dix-sept ans, échouerait près de moi ;
« Car je suis vraiment belle ; elle n'est que gentille ;
« Et son petit minois..... »

EUGÉNIE *avec dépit.*

Si je n'étais sa fille !....
Mais je me tais ; voilà le respect filial.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

CONSTANCE, URSULE, JUSTINE

URSULE.

L'INNOCENTE vraiment ne se forme pas mal.

CONSTANCE.

Ma belle, épargnez-là. Tenez, c'est mon amie :
Elle est inconséquente, entêtée, étourdie,
Raisonnant mal, parlant souvent mal-à-propos ;
Mais scrupuleusement je cache ses défauts.

URSULE.

Votre discrétion est digne de louange.

CONSTANCE.

Je vais revoir mon fils. Bon soir !

URSULE *l'embrassant.*

Adieu, mon ange !

(*Constance sort.*)

SCÈNE XI.

URSULE, JUSTINE,

URSULE.

QUEL scandale, bon dieu ! cette femme est tout fiel :

Chaque mot de sa bouche est un péché mortel....

(*Mystérieusement.*)

Elle va voir son fils !

JUSTINE.

C'est son trésor.

URSULE.

Justine,

Germeuil tout près de là.... dort.

JUSTINE.

Sa chambre est voisine.

URSULE.

L'Innocence est bien faible, et l'Amour est bien fin !

(*Pieusement.*)

Mais, on ne doit jamais penser mal du prochain.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

JUSTINE *seule, éteignant les lumières.*

Fort bien ! en sureté du moins je me retire :
Je ne laisse après moi personne pour médire.
Mais n'est-on pas là-haut rassemblé ? .... C'est bien pis !
Si je suis en commun mise sur le tapis,
Je dois être à présent joliment habillée !
Vîte ! allons prévenir ou rompre l'assemblée.

(*Elle sort en courant.*)

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre voisine de celle de Germeuil. Au fond, la porte d'entrée. A droite, une porte latérale. A gauche, un canapé placé près du feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-CLAIR, DUBOIS.

Mme DE SAINT-CLAIR *en grand négligé.*

Que voulez-vous ?

DUBOIS *faisant beaucoup de révérences.*

Madame....

Mme DE SAINT-CLAIR.

Aussi matin!....

DUBOIS *se donnant des grâces.*

Peut-être
Madame n'a pas su d'abord me reconnaître.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Du tout.

DUBOIS.

Quand on reçut monsieur Germeuil céans,
(*Se montrant.*)
C'est....Dubois que l'on mit à la porte.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ah! j'entends.
Il repose ici près; il va mieux, votre maître.

DUBOIS.

Mon maître est Lisidor, son oncle, il va paroître....

Mme DE SAINT-CLAIR *à part.*

Dieux!

DUBOIS.

Et m'envoie ici, madame, pour savoir
A quelle heure il aura le bonheur de vous voir.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Mais vous aviez promis, en partant, de vous taire.

DUBOIS.

Le malheur m'a forcé de trahir ce mystère.
Mon maître est malheureux....

Mme DE SAINT-CLAIR *à part.*

Ciel!

DUBOIS.

Et dans nos revers,
Notre cœur a besoin de ceux qui lui sont chers.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Quels sont donc vos revers?

DUBOIS.

O destin déplorable!

Doués

Doués d'un bien honnête et d'un poste honorable,
La Fortune et l'Amour nous ont souri vingt ans ;
Puis ils nous ont tourné le dos en même-tems.
Bref, nos biens sont saisis. Pour comble de disgrace,
Le Ministre nous a mis hors de notre place
Hier ; et ce matin, renonçant aux honneurs,
En poste nous fuyons le néant des grandeurs.

Mme DE SAINT-CLAIR *avec une indifférence affectée.*

Du Ministre dit-on quel est le caractère ?

DUBOIS.

Fort sec.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Notre sexe a l'honneur de lui déplaire ?

DUBOIS.

Mais, madame, pas trop. On dit que la beauté
A son premier hommage après la vérité.
Quel que soit son organe, il la trouve adorable ;
Mais il l'aime encor mieux dans une bouche aimable.

Mme DE SAINT-CLAIR.

A merveille ! Et, sait-on quels sont vos créanciers ?

DUBOIS.

Je les connais ; ce sont d'honnêtes usuriers,
Banquiers de pharaon, chevaliers d'industrie. . . .

Mme DE SAINT-CLAIR.

J'entends.

DUBOIS.

Enfin des gens de bonne compagnie,
Aidés d'un procureur que l'on nomme Furet,
Furet de nom, bien moins encore que d'effet ;
Qui vous gruge un client, le dissèque, le mine. . . .
Et prendra quelque jour le monde par famine !
Il a tout embrouillé pour se donner beau jeu :
Et le fripon chez nous pille, en criant au feu !

Mme DE SAINT-CLAIR.

Mais Lisidor ? . . . .

DUBOIS.

D'abord étourdi par l'orage,

Sa gaîté du chagrin perce enfin le nuage.
Suivant l'usage, il s'est consolé ce matin
En médisant un peu du sexe féminin.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Il le déteste donc ?

DUBOIS.

Lui plaire est son étude
Unique.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc en médire ?

DUBOIS.

Habitude.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Vous avez de l'esprit.

DUBOIS, *flatté.*

Moi ? point.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ne pas vouloir
Convenir qu'on en a, Dubois, c'est en avoir.

DUBOIS *déconcerté.*

Madame....
(*Beaucoup de révérences.*)

Mme DE SAINT-CLAIR.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il est à moi. Pourriez-vous me conduire
A Paris dans une heure ?

DUBOIS *vivement.*

A l'instant.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Je desire
Qu'ainsi que mon départ mon retour soit secret.

DUBOIS.

Comptez !....

Mme DE SAINT-CLAIR *avec affectation.*

Vous êtes homme ; et tout homme est discret.

DUBOIS *saluant.*

C'est trop d'honneur....

Mme DE SAINT-CLAIR.

Allez. Lisidor peut paraître.

(*Dubois sort.*)

SCÈNE II.

Mme DE SAINT-CLAIR *seule.*

Je vais donc le revoir ! l'aimé-je encor ? ... le traître!
Son image me suit ; j'y rêve ; je m'y plais.
Je me surprends encore au tems où je l'aimais.
Comme il va s'accuser de m'avoir négligée !

(*Tristement.*)

Peut-être aussi va-t-il me trouver bien changée !

(*Avec ame.*)

Ah ! prouvons-lui du moins que mon cœur ne l'est pas :
Il est dans le malheur ; tirons-le de ce pas.
Voyons ses créanciers, et le Ministre même ;

(*Finement.*)

Car, puisqu'il ne hait pas les femmes, il les aime.
Employons de notre art le secours enchanteur :
Comme une autre jadis j'ai su fléchir un cœur,
Captiver un esprit, plier un caractère.
J'avais depuis long-tems oublié l'art de plaire ;
Je veux m'en souvenir : encor pour un seul jour,
Tendre Amitié, rends-moi les graces de l'Amour !

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

JUSTINE *entrant par une porte latérale, et tenant* GERMEUIL *par la main.*

JUSTINE.

Avez-vous dormi ?

GERMEUIL.

Non ; j'ai la fièvre.

JUSTINE.

Il frissonne ?

GERMEUIL.

Mon oncle m'inquiète.

JUSTINE.

Eh! pourquoi?

GERMEUIL.

Je soupçonne
Qu'il est à ma poursuite; et, s'il me trouve ici,
Je suis perdu!

JUSTINE.

Perdu?

GERMEUIL.

C'est qu'il est l'ennemi,
Mais l'ennemi juré des femmes.

JUSTINE.

Ah quel conte!

GERMEUIL.

Il les déteste au point qu'il jase sur leur compte
A tout propos.

JUSTINE *apprêtant le canapé.*

Cela ne prouve rien du tout:
Souvent, plus on en jase, et plus on en est fou.
Qu'il vienne, ce censeur, nous lui ferons voir comme
Les femmes à son coin savent ranger un homme.
(*Lui présentant le canapé.*)
Couchez-vous là-dessus; vous serez près du feu.
(*Elle attise le feu.*)

GERMEUIL *se couchant.*

Ah! je suis accablé!

JUSTINE.

Dormez, dormez un peu.

GERMEUIL *réfléchissant.*

M'en aller ...! Je ne puis.

JUSTINE.

Paix!

GERMEUIL *de même.*

Écrire .... Je n'ose!

JUSTINE.

Paix donc! On ne peut pas reposer quand on cause.
(*Germeuil s'endort.*)

Pauvre enfant! il n'a pas sommeillé de la nuit.
Combien il a souffert! Enfin il s'assoupit.
Il ne dormira pas, je crois, long-temps encore;
Car tout le monde ici se lève avec l'aurore.
On va, l'on vient, on jase, on rit, on pleure: alors
C'est un bruit à ne pas laisser dormir les morts.
C'est à qui viendra me demander la première:
« Va-t-il mieux? A-t-il bien passé la nuit dernière? »
L'une entre, l'autre sort: on dirait qu'un Lutin
Les agite. Oh! l'Amour est un réveil-matin
Qui, de ce doux péché qu'on nomme la paresse,
En moins de deux leçons, corrige la jeunesse.

SCÈNE IV.

JUSTINE, GERMEUIL, *dormant*, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *à travers la porte.*

Justine!

JUSTINE *avec impatience.*

Justement!

(*Allant ouvrir.*)

Qui vive?

(*Elle ouvre.*)

EUGÉNIE *à la porte sans entrer.*

A-t-il dormi?

JUSTINE.

Il n'a pas fermé l'œil.

EUGÉNIE *tristement.*

On ne dort plus ici.

JUSTINE.

Il s'est levé souffrant, s'est mis sur cette chaise,
Et vient de s'assoupir.

EUGÉNIE *cherchant à le voir de loin.*

Il est mal à son aise?

JUSTINE *voulant la faire entrer.*

Point du tout. Voyez.

EUGÉNIE.

Non.

JUSTINE.

Quel mal?....

EUGÉNIE.

Je n'en sais rien;
Mais il est convenu que cela n'est pas bien.

JUSTINE.

Ces maudits préjugés!....

EUGÉNIE *cherchant toujours à voir Germeuil.*

Il est pâle, je gage?

JUSTINE *finement.*

Mais sa bouche sourit. Voyez-vous son visage?

EUGÉNIE.

Pas tout-à-fait.

JUSTINE.

Hélas! qu'il est intéressant!
C'est l'aimable abandon de l'Amour languissant.

EUGÉNIE.

Que je voudrais le voir!

JUSTINE *allant à elle.*

Approchez.

EUGÉNIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Un seul pas. . .

EUGÉNIE.

Non te dis-je.

JUSTINE *revenant.*

Adieu donc!

EUGÉNIE *très-vivement.*

J'imagine
Un moyen.

JUSTINE.

Quel est-il?

EUGÉNIE.

De plus haut, l'on pourrait

L'appercevoir.

JUSTINE.

Comment?

EUGÉNIE.

Donne ce tabouret.

JUSTINE *le lui donnant.*

Qu'une fille a d'esprit, quand l'Amour la conseille!

(*Eugénie montée sur le tabouret.*)

Voyez-vous?

EUGÉNIE *transportée de joie.*

Mon enfant, je le vois à merveille!

Qu'il est bien!

SCÈNE V.

GERMEUIL *dormant*, JUSTINE, EUGÉNIE *sur le tabouret*; CONSTANCE *la surprenant.*

CONSTANCE *avec ironie.*

L'ATTITUDE est charmante!

EUGÉNIE *troublée.*

Je croi

Que.... je ne fais de mal à personne.

CONSTANCE *à part.*

Qu'à moi.

EUGÉNIE.

On peut bien regarder de loin, sans qu'il arrive...

CONSTANCE.

Ce qui nous plaît de près nous charme en perspective...

(*Avec dépit et gaieté.*)

Ne me pourriez-vous pas céder le tabouret?

EUGÉNIE.

Je puis le partager.

CONSTANCE *montant auprès d'Eugénie.*

Aidez-moi, s'il vous plaît.

JUSTINE *les considérant.*

Le joli groupe!

EUGÉNIE *à Constance avec ironie.*

Eh bien?

CONSTANCE *avec une indifférence affectée.*

Eh bien. . . .

EUGÉNIE.

Que vous en semble?

CONSTANCE.

Mais il n'est pas trop mal.

EUGÉNIE.

Comme votre main tremble!

CONSTANCE *troublée.*

Vous croyez?

EUGÉNIE.

Je la sens.

CONSTANCE *tremblante, entraîne Eugénie qui tremble aussi.*

Je cherche à me tenir
En équilibre. . . .

EUGÉNIE *se sentant prête à tomber.*

Ah, ciel!

CONSTANCE *à Justine.*

Viens donc nous soutenir!

(*Justine les soutient.*)

EUGÉNIE *à Constance.*

J'allais tomber.

CONSTANCE *à Eugénie.*

Ma chute eût entraîné la vôtre.

JUSTINE.

Oui: vous n'êtes pas mieux d'aplomb l'une que l'autre.

CONSTANCE *regardant Germeuil d'un air alarmé.*

Il dort la tête nue!

EUGÉNIE *avec pitié.*

Il a froid.

JUSTINE *de même.*

Oui vraiment.

CONSTANCE *détachant son voile, et le donnant à Justine.*

Attends. . . . Tiens.

EUGÉNIE *donnant son écharpe.*

Tiens.

JUSTINE *gaiement.*

Je vais l'affubler! . . .

(*Elle rit.*)

CONSTANCE.

Doucement!

EUGÉNIE.

Enveloppe le col, de sorte. . . .

JUSTINE.

Oui. Je devine . . . .

CONSTANCE.

Plus haut.

JUSTINE

J'entends.

EUGÉNIE.

Plus bas.

JUSTINE.

Ainsi?

CONSTANCE et EUGÉNIE *avec impatience.*

Eh non, Justine!

JUSTINE *de même.*

Ma foi, faites vous-même.

CONSTANCE *à Eugénie.*

Irons-nous?

EUGÉNIE *hésitant.*

Non . . . . je veux. . . .

JUSTINE *à Eugénie.*

Ce que l'on défend seule, on le permet à deux.

CONSTANCE *entraînant Eugénie.*

Je crois qu'elle a raison.

EUGÉNIE *marchant de mauvaise grace.*

En effet! .... (*A Constance.*) Mon amie,
J'y vais pour vous.

CONSTANCE.

C'est moi qui vous fais compagnie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme D'ORVILLE.

Mme D'ORVILLE *avec impatiemce, poussant Eugénie,*

ALLONS donc!

EUGÉNIE et CONSTANCE *effrayées.*

Ciel!

Mme D'ORVILLE *contrefaisant leur marche contrainte, et les grondant.*

Tenez....

EUGÉNIE *avec joie.*

Ah! n'est-ce que cela?

Mme D'ORVILLE, *sévèrement*

Que cela, dites-vous? Que faisiez-vous donc là.

CONSTANCE.

Rien.

JUSTINE.

On venait couvrir la poitrine et la tête
D'un malade qui dort.

Mme D'ORVILLE *à Eugénie avec amitié.*

D'une action honnête
Pourquoi rougir?

EUGÉNIE *tendrement.*

C'était de peur qu'il ne gagnât
Quelque fraîcheur.

Mme D'ORVILLE *de même.*

Sans doute.

CONSTANCE.

Ou qu'il ne s'enrhumât.

Mme D'ORVILLE.

Fort bien!
(*Ajustant Germeuil, le prenant dans ses bras, et s'attendrissant.*)
Ce cher enfant!

CONSTANCE.

Vous répandez des larmes.

Mme D'ORVILLE.

Quel souvenir mêlé d'amertume et de charmes!
(*A Eugénie.*)
Ton aïeul dans mes bras jadis dormait ainsi....

CONSTANCE.

Hélas!

Mme D'ORVILLE *à part, gaiement.*

Quand il dormait.

EUGÉNIE *vivement.*

Déjeûnons-nous ici?

Mme D'ORVILLE.

Oui.

CONSTANCE.

Mettons le couvert.

JUSTINE.

L'idée est admirable!
Notre malade va se réveiller à table.
Je vais tout apporter.
(*Elle sort par la porte latérale, à gauche.*)

Mme D'ORVILLE.

Aidons-la.
(*Elle suit Justine, avec Constance et Eugénie.*)

SCÈNE VII.

GERMEUIL *couché*, URSULE.

URSULE.

QUEL bonheur!
Il est seul!....Il sommeille..... Hélas, quelle pâleur!
Comme il change! Grand dieu, conserve ton ouvrage!
Défends à la douleur d'altérer ton image!
Quand sous ces traits divins tu t'offres à mes yeux,
Je crois te mieux connaître, et je t'adore mieux.
Oui, dans ces traits chéris, j'admire ta puissance.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JUSTINE, Mme D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGÉNIE, *rentrant l'une après l'autre, considèrent Ursule, et se contraignent pour ne pas éclater de rire.*

URSULE *continuant sa prière.*

Aussi je ne crains pas que cet amour t'offense.
Comment se pourrait-il, mon dieu, qu'il te déplût,
Puisqu'il est un moyen de faire mon salut!
Car auprès de personne, autant qu'il m'en souvienne,
Je n'ai si bien senti la charité chrétienne:
Jamais mon cœur, suivant ton précepte divin,
Ne fut si pénétré de l'amour du prochain.
Je forme avec ardeur pour son bonheur suprême
Tous les vœux qu'en secret je forme pour moi-même.
(Elle tombe à genoux.)
Puisse-t-il rencontrer un cœur digne du sien,
Un cœur tendre, sensible, aimant.... comme le mien!
Puisse le sacrement unir leur destinée!
Puissent naître, seigneur, de leur chaste hyménée
De petits innocens qui bénissent le ciel!
Puissent-ils, embrâsés d'un amour mutuel,
Et des prédestinés goûtant la quiétude,
Parvenir l'un par l'autre à la béatitude!
(Toutes, avec un grand éclat de rire.)
Ainsi soit-il!

URSULE *se relevant précipitamment, et touchant de la main Germeuil, que son geste réveille en sursaut.*

Ciel!

GERMEUIL *éveillé par le geste d'Ursule, et saisissant sa main qu'il couvre de baisers.*

Ah!

CONSTANCE *avec ironie, à Germeuil.*

Poursuivez.

EUGÉNIE *de même,*

C'est charmant!

GERMEUIL *gaiement, tenant toujours la main d'Ursule.*

Mesdames, près de vous, le bien vient en dormant.

URSULE *pieusement.*

Dans le sein des douleurs quand la Vertu sommeille,
Il est bien naturel que la Charité veille.
Cette main s'élevait, durant votre repos,
Vers celui qui dispense et les biens et les maux?
Et, tandis que ma voix implorait avec zèle
Pour un enfant chéri sa bonté paternelle,
Ces dames se joignaient à moi d'intention
Pour attirer sur vous sa bénédiction.

GERMEUIL *vivement, en baisant la main d'Ursule.*

Ah, mesdames que j'ai de graces à vous rendre!

URSULE *rougissant.*

Ménagez donc ma main!

EUGÉNIE *avec dépit.*

Il fallait la reprendre
Depuis. . . . une heure!

JUSTINE.

Hélas, le seigneur nous défend
De reprendre aucun bien, si l'on ne nous le rend.

GERMEUIL *à Ursule.*

Je vous le restitue.

CONSTANCE *à part.*

On n'en est pas pressée.

Mme D'ORVILLE *à Justine.*

Que de ce côté-ci la table soit placée.
(Toutes s'empressent de préparer le déjeûner, et de placer la table devant Germeuil.)

GERMEUIL *voulant se lever.*

Ah, mesdames, je vais vous aider.

Mme D'ORVILLE *le faisant rasseoir.*

Non, Monsieur.
De quoi vous mêlez-vous?

JUSTINE *en servant.*

Oh, quel petit bonheur!

EUGÉNIE.

Quoi donc ?

JUSTINE *gaiement.*

Nous n'avons point madame de Courtmonde.

TOUTES.

Quel plaisir !....

GERMEUIL *feignant de la voir.*

La voici !....

TOUTES *se tournant pour aller à la rencontre de madame de Courtmonde.*

Venez donc !

GERMEUIL *gaiement.*

Tout le monde
Voudrait la voir bien loin, et tout le monde allait
L'embrasser tendrement.

EUGÉNIE.

Mais c'est l'usage.

GERMEUIL.

C'est
Profaner l'amitié.

Mme D'ORVILLE *s'asséyant près de lui.*

Taisez-vous, je vous prie.

(*On s'assied pour déjeûner.*)

GERMEUIL.

Quel plaisir d'être là tous sans cérémonie,
Autour d'un déjeuné librement réunis !
Ce repas est vraiment le repas des amis.
Votre teint brille alors d'une fraîcheur nouvelle.
Que j'aime à contempler, sous la simple dentelle,
Ce coloris naissant, ce tendre velouté
Qui, comme sur les fruits, s'étend sur la beauté !
Ce charme-là vaut bien celui de la toilette.

Mme D'ORVILLE.

Aussi l'heureux secret de mettre une cornette,
Aux yeux des connaisseurs valait mieux, de mon tems,
Que vos gases, vos fleurs et tous vos diamans.

(*Justine sort.*)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GERMEUIL, URSULE, EUGÉNIE.

CONSTANCE.

Tel qui résiste à l'art se rend à la nature.
L'amant qui, dédaignant l'éclat de la parure,
Nous brave, et de nos fers se croit bien dégagé,
S'y reprend, s'il nous voit en simple négligé.

GERMEUIL.

C'est qu'alors vos attraits sont exempts d'imposture.

URSULE, *dévotement.*

D'imposture! Bon dieu!

CONSTANCE.

L'expression est dure.

Mme D'ORVILLE.

Il nous censure avec une sévérité.

EUGÉNIE, *gaiement.*

Hier, il nous taxait encor de cruauté.

GERMEUIL.

Celui qui n'aurait pas l'honneur de vous connaître,
A vous en soupçonner serait fondé peut-être.
Mais je sais que chez vous la sensibilité,
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité.
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite;
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité.
Le plaisir, la terreur, la pitié, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes.
Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir;
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir.
Tel est votre penchant: dirigez-le, mesdames;
D'amour, de bienfaisance alimentez vos ames:
Vous serez notre exemple; et bientôt nous viendrons,
De la vertu chez vous recevoir les leçons.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUSTINE.

Mme D'ORVILLE *à Justine, qui entre avec empressement.*

Qu'as-tu donc ?

JUSTINE.

A la grille un homme se présente,
Et vient d'entrer.

(Tout le monde se lève.)

Mme D'ORVILLE.

Jeune ?

JUSTINE.

(Elles courent, elles reviennent.)

Oui, de quarante à cinquante ans.
Assez bien.

GERMEUIL, *à part.*

Si c'étoit ! ....

URSULE, *devant la glace.*

Je suis à faire peur.

(Elle se sauve.)

SCÈNE XI.

GERMEUIL, Mme D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGÉNIE, JUSTINE.

EUGÉNIE *à Constance.*

Et nous donc .... !

CONSTANCE *à madame d'Orville.*

Vous allez recevoir ce monsieur ?

Mme D'ORVILLE.

Demeurez. Qu'aujourd'hui les femmes sont coquettes !

JUSTINE.

Songez donc qu'on n'a fait encor que deux toilettes.

SCÈNE

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LISIDOR.

GERMEUIL, *se cachant derrière les femmes, dès que Lisidor paraît.*

Ciel!

LISIDOR.

Mesdames, pardon, j'entre dans ce lieu
Pour réclamer ....

Mme D'ORVILLE.

Quoi donc?

LISIDOR.

Peu de chose : un neveu.

Mme D'ORVILLE.

Je n'entends pas, monsieur, ce que vous voulez dire.

LISIDOR.

Je vais vous l'expliquer. Je me suis fait instruire;
Et j'ai su qu'en allant joindre son régiment,
Il s'étoit emparé d'un château ....

JUSTINE *faisant filer Germeuil.*

Doucement!

LISIDOR.

Il devrait maintenant combattre en Allemagne;
Mais c'est ici qu'il fait sa première campagne:
Et moi, je me présente, ainsi que je le dois,
Pour le complimenter sur ses premiers exploits.

JUSTINE, *cherchant à l'occuper.*

Il est trop tard; il est parti.

LISIDOR, *la regardant fixement.*

Je n'y crois guère.

JUSTINE.

Je vous dis....

LISIDOR.

A présent je suis sûr du contraire.

JUSTINE.

Je vous proteste....

LISIDOR.

Il est dans ce château.

JUSTINE.

Vraiment.

Je vous jure qu'il est....

LISIDOR, *apercevant Germeuil.*

Dans cet appartement.

(*Courant après Germeuil, qui disparaît.*)

Écoutez donc, monsieur!....

SCÈNE XIII.

Mme D'ORVILLE, JUSTINE, EUGÉNIE, CONSTANCE, LISIDOR, Mme DE St. CLAIR.

LISIDOR *rencontrant madame de Saint-Clair en courant après son neveu.*

Dieux!.... se peut-il! .... Sophie!

Mme DE SAINT-CLAIR, *un peu troublée.*

Monsieur....

LISIDOR, *gaiement, avec émotion.*

Pour mon neveu que je vous remercie!

Mme DE SAINT-CLAIR.

En apprenant, monsieur, qu'il vous appartenait,
J'ai senti tout le prix du bien que j'avais fait.

LISIDOR.

Ah! combien j'ai de torts, et....!

Mme DE SAINT-CLAIR *à part.*

Devant ma famille,
Taisez-les, respectez et ma mère et ma fille.

Mme D'ORVILLE *vivement.*

Eh, quels sont donc ces torts?

Mme DE SAINT-CLAIR.

D'être mon vieil ami,
Et d'avoir ignoré que je logeais ici.

Mme D'ORVILLE, *regardant Lisidor.*

Vous ne dites pas tout, ma fille; et je soupçonne....

Mme DE SAINT-CLAIR *l'interrompant avec amitié.*

Non : vous ne soupçonnez de défauts à personne.

Mme D'ORVILLE *avec malice.*

J'entends ; j'entends ! (*à Eugénie et Constance*) sortons.

LISIDOR.

Mesdames, pourquoi donc ! ....

Mme D'ORVILLE.

Notre vertu, monsieur, est la discrétion.

(*Elle sort, emmenant avec elle Eugénie, Constance et Justine.*)

SCÈNE XIV.

Mme DE SAINT-CLAIR, LISIDOR.

LISIDOR.

La rencontre est heureuse....

Mme DE SAINT-CLAIR.

Et sur-tout imprévue.

Mais, sérieusement, m'avez-vous reconnue
Tout de suite ?

LISIDOR.

Mes yeux n'ont jamais méconnu
Les traits de l'amitié ni ceux de la Vertu.

Mme DE SAINT-CLAIR *avec gaieté et sentiment.*

Hypocrite ! voilà votre ton, votre style,
Quand vous trompiez ce cœur trop tendre et trop facile!
J'espérais que le tems vous aurait corrigé ;
Mais, mon cher Lisidor, vous n'êtes pas changé.

LISIDOR.

Ni vous.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Comment?

LISIDOR.

Du Tems les redoutables traces
Ont à peine effleuré vos attraits et vos graces.

Mme DE SAINT-CLAIR, *un peu flattée.*

Il s'agit bien ! ....

LISIDOR.

Je rends hommage à la Beauté.

Mme DE SAINT-CLAIR *sévérement.*

L'hommage des amis, c'est la fidélité.

LISIDOR, *légèrement*

Voilà votre grief; nous sommes infidelles!
Ce privilége doit n'appartenir qu'aux belles;
Mais nous prétendons, nous, qu'il n'est pas exclusif.

Mme DE SAINT-CLAIR *avec amertume.*

Et vous le prouvez bien.

LISIDOR.

Ce n'est pas sans motif.
Sur ce chapitre-là ma cause vaut la vôtre..
On s'est, depuis long-tems, tout dit de part et d'autre:
Restons donc but à but; laissons-là le passé.
L'amour finit. Pourquoi? C'est qu'il a commencé.
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.
Si vous ne voulez pas que notre cœur varie,
Ayez, pour nous donner des goûts toujours nouveaux,
Toujours nouveaux attraits, et jamais de défauts.
Nous deviendrons constans, quand vous serez parfaites.

Mme DE SAINT-CLAIR, *s'exaltant peu à peu.*

Nous le serions bientôt, vils flatteurs que vous êtes,
Si de nos qualités votre art pernicieux
N'altérait en naissant le germe précieux.
En vous y conformant, vous blâmez nos caprices;
En vertus lâchement vous érigez nos vices;
Plus lâchement encor vous livrez au mépris
Les crédules objets que vous avez surpris,
Sans vous appercevoir que notre ignominie
Atteste votre honte et votre perfidie.
Donne-nous donc, grand dieu, la force de haïr
L'Être à qui tu donnâs l'instinct de nous trahir!
Permets-nous à la fin de lui faire justice,
Et de sa trahison cesse d'être complice.

LISIDOR, *gaiement.*

Si le ciel exauçait ce desir indiscret....

Mme DE SAINT-CLAIR, *avec énergie.*

Mon sexe serait libre.

LISIDOR.

Il vous désavoûrait.

Mme DE SAINT-CLAIR, *vivement.*

Pourquoi ?

LISIDOR.

Vous nous haïr ! Que feriez-vous au monde ?
Sur l'amour seulement votre empire se fonde.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Sur l'amour que pour nous ont quelques importuns ?

LISIDOR.

Non. L'amour de tout tems s'est fait à frais communs.
Mais la coquetterie, en quelques circonstances,
Nous fait, par charité, remise des avances.

Mme DE SAINT-CLAIR, *outrée de dépit.*

Avec quelle injustice et quelle atrocité
Vous nous sacrifiez à votre vanité !
Pour faire à notre cœur partager vos faiblesses,
Vous descendez souvent aux plus viles souplesses.
Découvrons-nous le piége ? évitons-nous l'écueil ?
Soudain vous nous taxez de cruauté, d'orgueil.
Ingrats, il faut vous voir expirer ou nous rendre !
Nous rendons-nous ? tant pis ; il fallait nous défendre !...
Prenez donc un parti : supportez nos refus,
Puisque vous nous aimez ; ou ne nous aimez plus.

LISIDOR.

Sophie, appaisez-vous ! laissons le ton tragique :
Vous avez tant de grace à joüer le comique !

Mme DE SAINT-CLAIR, *encore émue.*

Hélas !

LISIDOR.

Séchez les pleurs qui coulent de vos yeux :
Vous pleurez à ravir ; vous riez encor mieux.

Mme DE SAINT-CLAIR *rit involontairement.*

LISIDOR, *vivement.*

Eh bien, l'avais-je dit ?

Mme DE SAINT-CLAIR, *avec dépit.*

Traître!

LISIDOR.

Je vous adore
Plus que jamais.

Mme DE SAINT-CLAIR, *avec courroux.*

Et moi. je....

LISIDOR, *gaiement.*

Vous m'aimez encore.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Vous!

LISIDOR.

Oui. Les femmes ont coutume d'oublier
Tous leurs adorateurs, excepté le premier:
C'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse.

Mme DE SAINT-CLAIR *tendrement.*

Eh, qui peut en en effet oublier cette ivresse
Qui jamais ne revient que par le souvenir!
Cet instant où, le front rougissant de plaisir,
Dans un transport mêlé d'amertume et de charmes,
Notre premier aveu s'échappe avec nos larmes!
Que de fois, malgré moi, mon cœur s'est reporté
A ce moment de trouble et de félicité!....
Mais je suis bien guérie; et mon cœur se propose....

LISIDOR.

D'aimer encor.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Jamais.... Mais parlons d'autre chose.

LISIDOR, *vivement.*

Quel doux aveu!....

Mme DE SAINT-CLAIR, *étonnée.*

Comment....!

LISIDOR.

Les belles font toujours
L'aveu de leur tendresse, en changeant de discours.

Mme DE SAINT-CLAIR, *gravement.*

Non; je vais vous parler en mère de famille.

LISIDOR.

L'Amour se tait devant la Raison.

Mme DE SAINT-CLAIR.

A ma fille
Votre neveu pourrait convenir pour époux.

LISIDOR.

Il est trop jeune.

Mme DE SAINT-CLAIR, *gaiement.*

Il vaut déjà bien mieux que vous.

LISIDOR *de même.*

Sans doute. Votre fille . . . . ?

Mme DE SAINT-CLAIR.

A le cœur de sa mère.

LISIDOR.

Cet éloge est complet.

Mme DE SAINT-CLAIR.

C'est ma seule héritière.
Je suis riche. Germeuil aura tout votre bien . . . .

LISIDOR, *un peu embarrassé.*

Oui. . . . . mais. . . . .

Mme DE SAINT-CLAIR.

Sans l'augmenter, j'ai conservé le mien.
Les femmes pas-à-pas suivent l'économie.
Mais les hommes, portés sur l'aîle du Génie,
Volent à la Fortune : et là, tout comme ailleurs,
Vous n'avez pas sans doute éprouvé de rigueurs ?

LISIDOR.

Elle est femme. . . . .

Mme DE SAINT-CLAIR.

En ce cas, souffrez que je vous quitte.

LISIDOR.

Mais notre affaire ?

Mme DE SAINT-CLAIR.

Il faut que j'aille à la poursuite
D'une importante. . . . .

LISIDOR, *ironiquement.*

Bon !

Mme DE SAINT-CLAIR *avec amitié.*

Et qui vous touche un peu.

LISIDOR, *saluant d'un air conquérant.*

Moi ?

Mme DE SAINT-CLAIR.

Vous. Allez m'attendre avec votre neveu.

LISIDOR.

Quoi ! vous quitter sitôt !

Mme DE SAINT-CLAIR.

Depuis long-tems, je pense
Que votre cœur est fait aux tourmens de l'absence.

LISIDOR, *vivement.*

Non ! . . . .

Mme DE SAINT-CLAIR, *gaiement.*

Eh bien, mon retour sera précipité,
Monsieur, pour ménager sa sensibilité.
(*Elle sort en lui indiquant l'appartement de Germeuil.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMEUIL, LISIDOR, *disputans.*

LISIDOR.

OUI, vous avez raison ! louez la providence
D'avoir pris tant de soin de votre adolescence !
(*Avec ironie.*)
Un guerrier, un héros, sans honte peut-il voir
Sept femmes l'entourer du matin jusqu'au soir.

GERMEUIL.

Ce n'est pas trop.

LISIDOR.

Comment . . . . !

GERMEUIL.

Toutes sont vertueuses ;
Et jamais les Vertus ne sont assez nombreuses.

LISIDOR.

Vous comptez leurs vertus bien moins que leurs appas

GERMEUIL

GERMEUIL.

Si j'avais ce bonheur, je n'en parlerais pas.

LISIDOR.

Aux femmes, en ce cas, vous êtes sûr de plaire,
Elles font consister l'honneur dans le mystère.
L'amour est innocent quand l'amour est discret,
Et ce qu'on ne sait pas n'a jamais été fait.

GERMEUIL, *avec fermeté.*

Mon oncle, respectez mes sages bienfaitrices.
Vous devez mon salut à leurs mains protectrices.

LISIDOR.

Vous voulez me piquer de générosité ?....
Voyons donc ce roman ?

GERMEUIL.

Dans ce bois écarté,
Seul, égaré, sentant ma force défaillante,
Transi de froid, tandis que la fièvre brûlante
Fait circuler ses feux dans mon sang agité,
J'implore ici les lois de l'hospitalité.....

LISIDOR.

Quoi, d'un feu dévorant pour appaiser les flammes,
Vous venez demander des calmans chez les femmes !
Les médecins encore auront aigri le mal.

GERMEUIL, *vivement.*

Non...

LISIDOR.

Je les connais bien.

GERMEUIL.

Vous les connaissez mal.

LISIDOR.

Cependant je vous vois la figure pâlie ;
Et vous avez au moins fait une maladie.

GERMEUIL.

Il est vrai que bientôt la fièvre redoubla,
Et de tourmens aigus, par degrés, m'accabla.
Mais, si vous aviez vu, dans ces momens terribles,
Près de votre neveu tous ces êtres sensibles

Prodiguer cet amour et ces soins délicats
Qui se sentent si bien, mais ne s'expriment pas,
Mon sort, malgré mes maux, vous aurait fait envie.
La douleur consumait les restes de ma vie;
J'allais m'éteindre : alors, tremblantes pour mes jours,
Elles voulaient de l'art emprunter les secours.
A quoi bon, leur disais-je? Ah! je vous en conjure,
Laissez, laissez agir l'Amitié, la Nature:
Voilà mes médecins, et je ne risque rien
Le m'y tenir : ceux-là ne nous font que du bien.

LISIDOR.

La belle médecine!

GERMEUIL.

Oui : les soins d'une femme,
Avec les maux du corps, soulagent ceux de l'ame.
Souvent, lorsqu'Eugénie (avec un certain air
Si consolant!) m'offrait quelque breuvage amer,
Ses regards m'en faisaient oublier l'amertume.
Alors sur ses deux bras Constance avait coutume
De soulever ma tête; et de son mantelet
La grand'mère, à longs plis, chaudement me couvrait.
Bientôt, quand la sueur, inondant mon visage,
D'une crise annonçait le sinistre présage,
Justine auprès du feu promptement apprêtait
Le linge, qu'à l'instant Ursule m'apportait
En détournant les yeux. Jamais la bienséance
N'a mieux été d'accord avec la bienfaisance.

LISIDOR, *ironiquement.*

Quel tableau!

GERMEUIL.

D'après lui, l'on eût peint la Douleur
Prenant ses vêtemens des mains de la Pudeur.
Ah! les femmes, dit-on, corrompent l'innocence...
Et jusques dans leurs bras j'ai trouvé la décence!

LISIDOR.

Mais vous me contez là des prodiges!

GERMEUIL.

Mais, moi,

L'objet de tant de soins, à peine je les croi.
Tantôt, en regardant tant d'appas me sourire,
Je prenais mon bonheur pour l'effet du délire..
Tantôt j'imaginais qu'ayant perdu le jour,
J'habitais pour jamais ce bienheureux séjour
Qu'un Prophete * a peuplé de Beautés immortelles.
D'abord je regrettais d'être mort auprès d'elles :
Puis, revenant à moi, saisi d'un doux transport,
Je me disais tout bas : « Non, je ne suis pas mort. »

LISIDOR.

Eh, laquelle aimez-vous?

GERMEUIL, *vivement.*

Toutes.

LISIDOR.

Quelle manie!

GERMEUIL.

Je brûle pour Constance, et j'adore Eugénie;
J'aime sa mère avec la plus sincère ardeur,
Justine avec ivresse, Ursule avec langueur.
Non sans émotion j'embrasse la grand'mère :
L'une plait, l'autre a plu, l'autre commence à plaire :
Mon cœur, ivre d'amour, d'espoir, de souvenir,
Adore le présent, la passé, l'avenir.

LISIDOR.

Mais vous extravaguez d'aimer.....

GERMEUIL.

Je vous imite.

LISIDOR, *un peu ému.*

Moi?

GERMEUIL, *insistant.*

Vous : vous chérissez quelqu'un d'un grand mérite.

SCÈNE II.

LISIDOR, GERMEUIL, URSULE *au fond du théâtre.*

URSULE, *appercevant Lisidor et s'avancant pour le voir.*

AH!

* Mahomet.

GERMEUIL.

Ai-je tort d'aimer, si mon oncle a raison?

LISIDOR.

Je ne suis amoureux que de votre façon.

URSULE, *à part, reconnaissant Lisidor.*

Grands dieux!

GERMEUIL.

De cet objet le souvenir vous touche;
Car cent fois j'ai surpris son nom dans votre bouche.

URSULE, *à part.*

Parleraient-ils de moi?

LISIDOR, *à Germeuil, brusquement.*

Quel nom?

GERMEUIL, *en confidence.*

Sophie.

LISIDOR, *déconcerté.*

Erreur!

GERMEUIL, *insistant.*

Si!....

URSULE *paraissant subitement.*

Votre oncle a raison; c'est Ursule, monsieur.

LISIDOR *interdit.*

Ursule!

GERMEUIL, *à Ursule.*

Aurais-je mis ce nom au lieu du vôtre.
(*Il cherche.*)
Sophie... Ursule...

URSULE.

Eh bien!

GERMEUIL, *gaiement.*

L'un n'empêche pas l'autre.

URSULE, *à Lisidor.*

Infidèle! au couvent quand tu venais me voir,
Sont-ce là les sermens que tu fis au parloir?

LISIDOR.

Non, pas tout-à-fait. Mais peut-on, près d'une belle,
S'en tenir au bonheur de la vie éternelle?
Il fallait, face à face, et sans distraction,
Rester à vos genoux en contemplation.

Ce plaisir est sans doute un plaisir angélique ;
Mais je ne suis point né pour l'Amour Séraphique.
Je sais bien qu'en lisant son bonheur dans vos yeux,
L'homme avec vous se croit transporté dans les cieux :
Mais, dans ces doux momens, il faudrait, pour bien faire,
Se rappeler un peu que l'on est sur la terre.
Vous avez dédaigné de vous en souvenir ;
Et, d'un baiser surpris prétendant me punir,
Vous avez condamné mon amour au régime.
Privé de vos bontés, je l'ai nourri d'estime.
Il s'en trouve assez bien ; mais insensiblement
Le régime affaiblit considérablement.

GERMEUIL, *vivement.*

Vous trouvez donc au moins les femmes estimables ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme DE COURTMONDE, *entrant avec curiosité, et considérant de loin Lisidor.*

LISIDOR, *répondant à Germeuil.* (*à Ursule.*)

ASSURÉMENT... sur-tout quand elle sont aimables :
(*A Germeuil.*)
Excepté beaucoup d'art et de légéreté,
Un peu de médisance, assez de vanité,
Un soupçon de caprice et de coquetterie,
Un grain d'entêtement et deux de jalousie,
Quelques petits accès d'irritabilité,
Qu'on décore du nom de sensibilité.

Mme DE COURTMONDE, *à part, reconnaissant Lisidor.*

Lisidor !

LISIDOR.

Excepté l'excès de leur parure
Qui, bien loin d'embellir leurs traits, les défigure.

Mme DE COURTMONDE, *à part.*

C'est le traître !

LISIDOR.

Excepté leur sourire apprêté,

Leurs mines, leurs langueurs, leur migraine; excepté
Le vuide de leurs cœurs, le néant de leurs ames..

GERMEUIL, *impatienté.*

Excepté tout enfin...

LISIDOR, *achevant.*

J'estime assez les femmes.

Mme DE COURTMONDE, *brusquement.*

Je pense comme vous.

LISIDOR, *effrayé.*

Ah, grands dieux!

Mme DE COURTMONDE.

Excepté
Leur fourberie insigne et leur duplicité,
Et leur incouséquence, et l'orgueil qui les presse
De s'avancer toujours pour reculer sans cesse;
Excepté leur cœur froid; excepté leur esprit
Si grand en apparence, en effet si petit,
Qu'il ne peut mâitriser la Beauté qu'il enchaîne,
Tandis qu'avec un fil son esclave le mène;
Excepté leur noirceur, leur infidélité,
Leur déraisonnement, leur bassesse; excepté
L'art de nous abuser toutes tant que nous sommes....

LISIDOR, *gaiement.*

Excepté tout enfin...

Mme DE COURTMONDE.

J'estime assez les hommes.

LISIDOR.

Nous voilà quittes.

Mme DE COURTMONDE.

Traître!

URSULE.

Infidèle!

Mme DE COURTMONDE, *à Ursule.*

Comment....!

GERMEUIL, *à part.*

Il est entre deux feux.

URSULE, *à madame de Courtmonde.*

L'ingrat fut mon amant.

GERMEUIL, *à part.*

Sortons : en pareil cas, je crois qu'un neveu gêne.
(*Il sort.*)

Mme DE COURTMONDE, *à Lisidor, qui cherche à s'esquiver.*

Tu n'échapperas pas aux transports de ma haine.

SCÈNE IV.

LISIDOR, URSULE, Mme DE COURTMONDE, Mme DE SAINT-CLAIR.

Mme DE SAINT-CLAIR, *à part, en entrant.*

TOUT m'a réussi. (*voyant la dispute*) Ah !

LISIDOR, *à Ursule et madame de Courtmonde.*

Si nous nous emportons,
Le moyen de s'entendre !

URSULE.

Eh bien, parle !

Mme DE COURTMONDE

Réponds !

LISIDOR.

(*A part.*) (*Haut à mad. de Courtmonde.*)
Brouillons-les, il est tems. Oui, je fus infidèle.
Je vous idolâtrais, hélas ! lorsqu'une belle
Prit un malin plaisir à rompre nos liens,
Et, sortant de vos fers, m'arrêta dans les siens.
(*Montrant Ursule.*)
Sa beauté fit mon crime et fera mon excuse.

Mme DE COURTMONDE, *furieuse.*

Dieux !

LISIDOR, *à part.*

Me voilà sauvé !

Mme DE SAINT-CLAIR, *à part gaiement.*

Le monstre !

URSULE, *à madame de Courtmonde.*

Il vous abuse.

Mme DE COURTMONDE, *furieuse.*

Il dit vrai.

LISIDOR, *à part, gaiement.*

Bon !

Mme DE SAINT-CLAIR, *bas aux deux femmes.*

Il veut vous brouiller.

Mme DE COURTMONDE.

Croyez-vous ?

Mme DE SAINT-CLAIR.

C'est le coup de maître.

Mme DE COURTMONDE, *à Ursule, en l'embrassant.*

Oui ?... la paix ! unissons-nous.

LISIDOR, *les voyant venir.*

Ferme ! ne cédons pas. Pour résister aux belles,
Il suffit de parler, s'il se peut, plus haut qu'elles :
Essayons.

Mme DE COURTMONDE, *avançant.*

Traître !

URSULE.

Ingrat !

LISIDOR, *très-haut.---Voyant madame de Saint-Clair.*

Cruelles !.... je suis mort !
C'est un plan combiné.

URSULE ET Mme DE COURTMONDE.

(*Avec fureur.*)

Il faut !....

Mme DE SAINT-CLAIR, *s'avançant tranquillement.*

Vous avez tort.

(*Surprise de Lisidor.*)

LES DEUX FEMMES, *vivement.*

Tort !

Mme DE SAINT-CLAIR.

Tout-à-fait.

URSULE ET Mme DE COURTMONDE.

(*Plus irritées.*)

Comment.... !

LISIDOR *montrant madame de Saint-Clair.*

Ecoutez, donc madame !

Mme DE SAINT-CLAIR, *à part, leur montrant la terre.*

(*Haut.*)

Je veux l'amener là. Je conçois qu'une femme

Suive

Suive les mouvemens de son cœur irrité,
Et fasse le procès à l'infidelité :
Sans doute, il vaudrait mieux employer la clémence.
Mais si nous nous vengeons, prenons une vengeance
Qui soit digne de nous : pour punir leurs forfaits,
Accablons nos tyrans de honte et de bienfaits.

Mme DE COURTMONDE.

Eh, qui peut se résoudre à cet effort suprême!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Toute femme d'honneur; vous, mesdames, moi-même.

URSULE.

Ma cousine, on le voit, vous n'avez pas été
Victime, comme nous, de sa duplicité.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Bien long-tems avant vous......

URSULE ET Mme DE COURTMONDE.

(*Avec étonnement.*)

Bon!

Mme DE SAINT-CLAIR, *continuant.*

Il m'avait trahie!
Mais que, pour me venger, le sort m'a bien servie!
Depuis un mois, combien j'ai goûté de douceur,
En pressant le neveu mourant contre ce cœur
Que l'oncle avait blessé d'une mortelle atteinte!
Souvent, en ranimant son ame presque éteinte,
Je répétais, avec un douloureux plaisir:
« Pour toi je le fais vivre; et tu m'as fait mourir! »

LISIDOR *à part, attendri.*

Ah....!

Mme DE SAINT-CLAIR *à part, en montrant le trouble de Lisidor.*

(*Haut.*)

Voyez-vous? Laissons la Vengance vulgaire
Se consoler du mal par le plaisir d'en faire.
Ce plaisir n'est pas fait pour les cœurs délicats;
C'est en les obligeant qu'on punit les ingrats.

(*Lançant quelques coups-d'œil à Lisidor, et observant l'impression qu'elle fait sur lui par degrès.*)

Mais on doit, quand l'instant de la vengeance approche,
Voir si l'on est soi-même exempt de tout reproche.
Souvent les procédés des hommes sont affreux ;
Mais n'avons-nous pas, nous, quelques torts avec eux ?
S'ils ont quelques défauts, nous en avons mille autres.

LISIDOR, *avec reconnoissance.*

Madame ! . . . .

Mme DE SAINT-CLAIR, *appuyant.*

Trop souvent leurs torts viennent des nôtres.

URSULE, *à madame de Saint-Clair, avec reproche.*

Quoi. . . . !

Mme DE SAINT-CLAIR.

(*A part.*) (*Haut.*)

Laissez faire. Il est des hommes généreux,
Tendres, reconnaissans, et dignes d'être heureux.

LISIDOR.

Oui ; mais il est encor plus de femmes, peut-être,
Qui rendraient l'homme heureux, si l'homme savait l'être.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Les hommes ont un fonds de sensibilité
Inaltérable . . . .

LISIDOR, *ému.*

Et vous, de générosité.

Mme DE SAINT-CLAIR, *avec ame.*

Dans leur cœur, il est vrai, par fois l'amour sommeille;
Mais au bout de. . . . quinze ans encore il se réveille.

LISIDOR, *avec attendrissement.*

Hélas ! . . . .

Mme DE SAINT-CLAIR, *à part, aux deux femmes.*

(*Haut, avec une froideur affectée.*)

Voici l'instant. Je parle en général.
On prétend que le cœur de l'homme est inégal.

(*Avec beaucoup d'ame*)

Moi, je le crois constant. Loin de l'objet qu'il aime
Il change. Revient-il ? il est toujours le même.

LISIDOR, *tombant à genoux.*

Oui, Sophie !

Mme DE SAINT-CLAIR, *aux deux femmes, d'un air triomphant, en leur montrant Lisidor.*

Eh bien ? ....

LISIDOR, *continuant.*

Oui ! ...

Mme DE SAINT-CLAIR *avec un grand éclat de rire.*

Lisidor, levez-vous

(*D'un ton accablant.*)

Je ne reconnais plus un homme à mes genoux.

LISIDOR, *revenant à lui.*

Ciel !

Mme DE SAINT-CLAIR.

Votre abaissement moi-même m'humilie.

URSULE *avec admiration.*

Voilà le superfin de la coquetterie.

Mme DE SAINT-CLAIR, *à part, gaîment.*

On peut punir l'amant quand on sauve l'ami.

(*A Lisidor*)

Adieu ! nous vous laissons réfléchir.

(*Elle sort avec Ursule et madame de Courtmonde*)

SCÈNE V.

LISIDOR *seul.*

(*Avec confusion.*)

QUEL oubli ! ....

(*Avec fureur.*)

Suivons-la. Vengeons-nous ; apprenons-lui qu'un maître
Peut oublier qu'il l'est, mais non cesser de l'être ;
Qu'il cède à la faiblesse, et résiste à l'orgueil ;
Que je puis me venger, et que... Mais un coup-d'œil,
Un mot, un geste, un rien me confondra moi-même :
Tout, jusqu'à ma fureur, lui dira je vous aime ;
Tandis qu'autour de moi le groupe féminin,
Me protégeant tout haut, me trahissant sous main,
Après m'avoir battu, pour comble de disgrace,
Avec compassion demandera ma grace. ....
Et mon neveu . . . , témoin de mes égaremens,

Comparant ma conduite et mes raisonnemens. . . . .
Comme il va s'applaudir de mon inconséquence !
Quel parti prendre ! Allons, évitons sa présence. . . .
La voir serait plus doux, la fuir est plus prudent.
Pour triompher encore, elle est là qui m'attend ;
Les yeux mourans d'amour, étincelans de gloire,
Et portant sur son front l'orgueil de la victoire.
Qu'elle doit être belle, et que. . . ! Voyons-là . . . mais
Gardons-nous bien sur-tout de la voir de trop près ;
Car, mesdames, l'on est, je crois, pour vous combattre,
Plus fort à trente pas que l'on ne l'est à quatre.

(*A Germeuil qui entre.*)

Que tout soit à l'instant prêt pour notre départ.

(*Il sort.*)

GERMEUIL.

Grands dieux !

SCÈNE VI.

GEREUIL, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *alarmée.*

Qu'avez-vous donc ?

GERMEUIL, *désespéré.*

Nous partons.

EUGÉNIE.

Quoi ! si tard !

GERMEUIL.

Dans un moment.

EUGÉNIE

Eh quoi ! demain, à pareille heure,
Nous n'habiterons plus dans la même demeure !
Partout où je vous vis, mon cœur vous cherchera ;
J'appellerai mon frère ; il ne sera plus là.

GERMEUIL, *vivement.*

Il y sera toujours.

EUGÉNIE, *avec trouble et plaisir.*

Hélas ! je le desire.

GERMEUIL.

Dites vous bien souvent : « Notre ami ne respire
« Que pour songer à moi, pour regretter ces jours
« Trop longs pour la douleur, pour l'amitié trop courts.
« Si j'avais pu toujours soigner sa maladie,
« Mon malade eût voulu ne guérir de la vie. »

EUGÉNIE.

Me le promettez-vous ?

GERMEUIL.

Oui, je vous le promets.

EUGÉNIE.

Si vous nous oubliez, que je vous en voudrais !
Pour me venger de vous, dans mon dépit extrême,
Je crois que je pourrais vous oublier vous-même !

SCÈNE VII.

GERMEUIL, EUGÉNIE, Mme DE SAINT-CLAIR, *tenant quelques papiers et cherchant Lisidor.*

Mme DE SAINT-CLAIR, *à part, en entrant gaiement.*

Il n'est plus là... Que vois-je !

(*Elle serre les papiers, et écoute.*)

GERMEUIL *à Eugénie, avec épanchement.*

Hélas ! je le sens bien,
Nous ne nous oublierons jamais !

EUGÉNIE, *de même.*

Jamais.

GERMEUIL.

Eh bien,
Pour en être plus surs, donnons-nous-en un gage !

EUGÉNIE.

Volontiers.

GERMEUIL.

Un baiser....

EUGÉNIE.

(*Ingénument.*)

Non.... C'est pourtant dommage ;

Car rien ne me pla t tant qu'un baiser entre amis.

GERMEUIL, *la pressant.*

Quand on a le cœur pur, ce qui plaît est permis.

EUGÉNIE.

Cependant il faudrait y mettre du mystère ?

GERMEUIL.

Un peu.

EUGÉNIE.

Vous voulez donc que je trompe ma mère ?

GERMEUIL, *s'élcignant.*

Oh, non !

Mme DE SAINT-CLAIR *avec intérêt.*

Pauvres enfans !

EUGÉNIE, *lui donnant sa main à baiser.*

Tenez, voici ma main :
Pour arriver au cœur, qu'importe le chemin ?

(*Tandis que Germeuil lui baise la main, elle met l'autre sur son cœur avec ivresse.*)

Je vous l'avais bien dit ! . . .

(*Vivement.*)

Sortez ! . . . .

GERMEUIL.

C'est pour vous plaire
Que je vous fuis.

ENSEMBLE, *de loin.*

Adieu !

SCÈNE VIII.

Mme DE SAINT-CLAIR, *seule.*

Dans peu de tems j'espère
Qu'ils ne se fuiront plus. Les créanciers unis,
Après quelques debats, à la fin m'ont remis,
En les payant comptant, la moitié de leurs sommes.
Mais comme il est aisé de gouverner les hommes !
Avec quelques coups-d œil, quelques mots, comme on a
Bientôt séduit, tourné toutes ces têtes-là !

Le Ministre à fléchir était plus difficile :
La vieillesse à nos lois l'a rendu peu docile.
Je n'avais qu'un moyen ; c'était la vanité :
J'ai flatté son orgueil... Un ministre flatté
Est à moitié vaincu. J'ai vu presque des larmes
S'échapper de ses yeux. Il m'a rendu les armes
(Avec satisfaction.)
Et le brevet. Combien je vais faire d'heureux !
Ma main de deux amans va donc serrer les nœuds,
Va sauver un ami. Quelle douce espérance !
D'un bienfait commencé le cœur jouit d'avance.
Je veux tous près de moi les fixer désormais :
Peut-on se séparer des heureux qu'on a faits !

SCÈNE IX.

Mme DE SAINT-CLAIR, LISIDOR, GERMEUIL *en habit de voyage*, CONSTANCE, EUGÉNIE, URSULE, Mme D'ORVILLE ET DE COURTMONDE.

LISIDOR, *à madame de Saint-Clair.*

Avant de vous quitter, je prétends vous confondre
A votre tour.

Mme DE SAINT-CLAIR *avec amitié.*

Mon cœur est prêt à vous répondre.

LISIDOR, *avec colère.*

Eh ! que répondra-t-il ?

Mme DE SAINT-CLAIR *tendrement.*

Que savez-vous ?

LISIDOR, *ému.*

Comment ! ...

Mme DE SAINT-CLAIR *plus tendrement.*

Parlez !

LISIDOR, *se sentant ému malgré lui.*

(A part.)

J'aurais mieux fait de partir sur le champ.

(Prenant Germeuil par la main.)

Recevez nos adieux.

Mme DE SAINT-CLAIR, *dissimulant sa surprise et son trouble.*

Vous partez ? . . . . à merveille !
(*A part.*) (*Haut, avec ame et coquetterie.*)
Quel contre-tems fatal ! Oui, je vous le conseille ;
Pressez votre départ et nos derniers adieux.
Aucun objet ne doit vous fixer en ces lieux :
Vous n'en aimez aucun ; et je sens par moi-même
Qu'on ne peut vivre heureux qu'auprès de ce qu'on aime.

LISIDOR *s'éloignant.*

Ah, traîtresse !

Mme DE SAINT-CLAIR *le conduisant.*

Fuyez.

LISIDOR.

N'aurais-je pas raison ?

Mme DE SAINT-CLAIR, *le regardant très-tendrement.*

Oui.

LISIDOR.

La bouche dit Oui ; tout le reste dit Non ! . . . .
(*Revenant.*)
Quel art avez-vous donc d'inspirer le contraire
De ce que vous semblez nous conseiller de faire,
Femmes !

Mme DE SAINT-CLAIR, *avec ironie.*

Mais, partez donc !

URSULE *à part, à mesdamnes d'Orville et de Courtmonde.*

Il ne partira pas.

Mme DE SAINT-CLAIR.

(*Avec ironie.*) (*Avec tendresse.*)
Ne perdez pas de temps. Mais pourquoi sur vos pas
Emmener cet enfant ? Ménagez sa jeunesse
Et sa convalescence.

LISIDOR *avec dépit.*

Eh ! si je vous le laisse,
Qui sait quand il aura la force de partir ?
Ces lieux sont enchantés ; on ne peut en sortir.

Mme

Mme DE SAINT-CLAIR, *avec amitié.*

Eh bien, restez-y donc ! soyez de la famille.

LISIDOR, *vivement.*

Quoi, vous consentiriez....!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Germeuil aime ma fille.

GERMEUIL, EUGÉNIE.

Ciel !

LISIDOR, *à part, avec joie.*

L'hymen me prépare, en cette occasion,
De la fille à la mère une transition.
(*Haut, unissant les amans.*)
J'y consens.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Sois heureuse, ô ma chère Eugénie !

Mme DE COURTMONDE *à part, avec dépit.*

Bel hymen !

URSULE *à Constance, qui cherche à cacher ses larmes.*

Vous pleurez ?

CONSTANCE, *s'efforçant de sourire.*

De plaisir.

LISIDOR *à madame de Saint-Clair, en lui montrant Germeuil et Eugénie.*

Mon amie,
Quel exemple !

Mme DE SAINT-CLAIR.

A notre âge ?

LISIDOR.

Il est un peu tard ; mais
Il vaut mieux être heureux un peu tard que jamais.

Mme DE SAINT-CLAIR, *tendrement.*

Non : je m'exposerais à vos mépris peut-être.

LISIDOR, *vivement.*

Jamais.

Mme DE SAINT-CLAIR, *finement.*

Vous oubliez que j'ai le malheur d'être....
Femme....Or, vous méprisez des femmes jusqu'au nom :

On peut donc vous aimer ; mais vous épouser, non.

LISIDOR, *déconcerté et piqué.*

Madame....!

(*Il réfléchit.*)

Mme D'ORVILLE.

C'est bien fait !

Mme DE COURTMONDE.

L'effort est admirable.

CONSTANCE, *en soupirant.*

Il doit lui coûter cher !

URSULE.

J'en serais incapable.

LISIDOR *venant de réfléchir.*

Vous savez tout.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Quoi donc ?

LISIDOR.

Pour refuser ma main,
Mon mépris pour le sexe est un prétexte vain.
(*Avec amertume.*)
Dites la vérité : vous craignez, mon amie,
De partager mon sort.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Il est digne d'envie.

LISIDOR, *désespéré.*

Non ; j'ai perdu mes biens, mon état....

Mme DE SAINT-CLAIR, *lui présentant son brevet.*

Le voici.

LISIDOR.

Ciel !

Mme DE SAINT-CLAIR, *gaiement.*

Et vos créanciers sont rassemblés ici.

LISIDOR.

Je me sauve !

Mme DE SAINT-CLAIR.

(*Le regardant tendrement.*)

Arrêtez. Craignez-vous ma présence ?

LISIDOR *confondu.*

Vous....!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Moi : pour la moitié j'ai payé leur créance.
Ainsi que votre honneur, vos biens sont conservés.

LISIDOR, *avec admiration.*

Dieux !

Mme DE SAINT-CLAIR, *souriant.*

Mais c'est une femme à qui vous les devez :
N'en rougissez-vous pas ?

LISIDOR.

Moi rougir, ma Sophie,
De vous devoir l'honneur, la fortune, la vie !
Non : je vais publier....

Mme DE SAINT-CLAIR *l'arrêtant.*

Prouvez-moi qu'en effet
Les hommes mieux que nous savent taire un secret.
Le sort a condamné nos vertus au silence :
C'est au fond de nos cœurs qu'est notre récompense.
Vous recherchez la gloire, et nous vous la laissons,
Sans regret.... vous brillez ; et nous, nous jouissons.
D'un œil moins prévenu considérez les femmes :
A travers leurs défauts, pénétrez dans leurs ames.
C'est là qu'est leur beauté ; là, brillent des attraits
Dont le solide éclat ne s'efface jamais.
Là, sitôt que les fleurs de l'amour sont écloses,
Les fruits de l'amitié se cachent sous les roses :
Le temps fane les fleurs ; mais il mûrit les fruits :
Et la Sagesse alors les offre à nos amis.
Daignez les accepter.

LISIDOR, *avec transport.*

O sexe inconcevable !
De contrastes sans fin mélange inexplicable !
Le ciel, en s'occupant de ta création,
Se mît avec lui-même en contradiction.
(*Aux femmes.*)
La force naît chez vous du sein de la faiblesse ;

Et la grandeur s'élève où rampe la souplesse.
Plus nous vous chérissons, plus vous nous tourmentez;
Et c'est par ces tourmens que vous nous enchantez.
Si d'un défaut sur vous on s'apprête à médire,
Deux vertus à l'instant désarment la satire.
En vain on vous démasque, en vain on vous connaît;
Il faut vous adorer en dépit qu'on en ait.

FIN.

